Tome XIX. N° 15 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Nov. 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les Robinsons basques[1]

A la mémoire de Goya y Lucientes.

INTRODUCTION

Il y a quelque trente ans vivait à Bayonne un de ces Juifs qui portent bésicles de corne sur nez crochu; dont le front et les joues ridés reproduisent assez exactement une page criblée de caractères talmudiques et dont les mains, semblables à des araignées, tantôt tissent la toile grise de leur barbe, tantôt arpentent l'oscillante balance du peseur d'or ou du joaillier. Jacob Meyer était son nom. Nous étions rejoints lui et moi par un goût commun de la pêche et de la poésie. Il arrivait qu'après avoir parlé littérature nous descendissions à l'Adour pour y tendre un filet. Nous nous fortifiions avec l'odeur du goudron et de la mer toute proche. Il ne recevait guère de visites que la mienne et de dames qui venaient lui régler les intérêts d'un emprunt ou l'acompte d'une émeraude.

Avant que de me révéler le début des Robinsons basques, *il me dit en tenir la version de sa famille, et que celle-ci de père en fils se l'était transmise. De cette famille un membre, le*

(1) Copyright 1924 by *Mercure de France.*

premier sans doute qui donna lieu à la souche de Bayonne, repose dans le cimetière de La Bastide Clairence sous le prénom d'Abraham. Ce qui a laissé entendre à quelques simples d'esprit que le père d'Isaac est enterré dans cette commune.

Les Basques abordent en terre vierge.

La légende rapporte que, il y a vingt-cinq siècles, un navire dont la coque portait le nom d'*Eskualdunak* pénétra dans les eaux de l'Adour. Ce navire était magnifique et témoignait que la contrée d'Asie d'où il arrivait connaissait la civilisation la plus raffinée, à l'époque où les habitants de l'Europe future se servaient de haches de pierre et de pieux durcis pour assommer ou percer les ours et sangliers qu'ils dévoraient crus.

Le capitaine de l'*Eskualdunak* s'appelait Ondicola. Un équipage l'accompagnait qui se ressentait davantage d'une vie passée dans le luxe et la volupté que guerrière ou simplement active. Il se composait de matelots, de leurs femmes et d'un groupe de jeunes gens et jeunes filles dont le moins âgé, Iguskia, avait seize ans, et la plus jeune, Ilharghia, quinze.

Si, vivant alors, avec l'esprit d'à présent, nous eussions vu se promener sur la rive gasconne tant d'aimables Orientaux, ils nous auraient fait songer davantage à un débarquement à Cythère qu'à une descente dans les entrepôts de Bayonne. La saison étant fort belle, Ondicola fit jeter l'ancre et dresser à quelque distance de la mer les tentes d'un campement. C'était dans sa manière de suivre son caprice, et si un nouveau pays lui agréait par son climat et ses aspects, il s'y installait avec sa tribu nomade jusqu'à ce que le froid ou la lassitude les en chassât. Hommes et femmes déménagèrent le contenu du bateau sur l'arène. Des flancs de l'*Eskualdunak* jaillirent des merveilles : des hamacs qu'on eût dit tissés de rosée ; des robes d'un azur si transparent qu'on ne les soupçonnait que si les beaux corps s'y enfermaient ; des pierres uniques ; des ivoires sans défaut ; et, dans des cristaux de roche à facettes ingénieuses, des parfums empruntés aux jardins des *Mille et une nuits*.

Les jeunes filles vivaient à part, les jeunes gens aussi de leur côté, car Ondicola ne souffrait point que rien altérât

leur pureté jusqu'au jour de leurs noces. Non point qu'il eût aucune morale. Toute trace de religion avait disparu de ce peuple. Mais afin que la corolle s'épanouît dans toute sa grâce, tout son éclat, tout son arome, Ondicola en faisait respecter la pré-floraison. Ainsi le produit serait superbe. Cette loi mise à part, que tout naturaliste aurait pu édicter, on ne voyait pas régner beaucoup de vertus parmi les hôtes de l'*Eskualdunak*, ni à bord ni à terre. Tant de siestes sous des arbres capiteux, de danses lascives, de fruits défendus, de complications du cœur, mettaient à nu les nerfs de l'équipage ou bien le déprimaient. Ondicola, bien qu'il se laissât aller à ces mœurs, en éprouvait souvent du dégoût. Si imposant que fût le port de ces femmes, si élancée la ligne des adolescentes, si nette la carrure des mâles : il y avait tout à craindre pour l'avenir. Une lourde inquiétude envahissait Ondicola touchant la descendance de ceux qu'il abritait dans son navire et qu'il avait choisis parmi les types les plus parfaits de sa patrie indienne. Le seul culte de la beauté l'avait guidé lorsque, par exemple, il avait détaché Iguskia et Ilharghia d'un plateau perdu de l'Himalaya où n'habitaient que de rares pasteurs. L'instinct puissant de conserver la race à laquelle il appartenait le dressait peu à peu contre les mœurs qu'il voyait affoler et anémier de plus en plus ceux de l'*Eskualdunak*. Lorsque, la nuit, sur le rivage de cet Adour que fait se plisser une brise si pure, il flânait au sortir de quelque débauche, il lui arrivait de rejeter le suc épaissi du pavot qu'il s'apprêtait à fumer. Alors, plus calme, il contemplait avec attendrissement, dans la diffusion de la lune, deux tentes isolées, en dehors du campement, qui se distinguaient entre toutes par leur blancheur particulière.

Dans l'une dormait Iguskia, seul ; seule, dans l'autre, Ilharghia.

*
* *

Nul n'ignore, reprit à quelques jours de là Jacob Meyer, que les Asiatiques connurent la poudre avant l'ère chrétienne, aussi bien qu'ils avaient inventé la brouette et la boussole. Je ne dis pas cela pour les Juifs (ajoutait-il), car ils n'ont pas voulu, encore qu'ils ne les ignorassent point, utiliser de telles découvertes : il nous suffit d'une mâchoire d'âne pour remporter la victoire ; du dos du même animal pour transporter notre butin ; de sa queue pour remorquer

un captif ; et, quant à la boussole, je vous demande quelle orientation pourrait prendre une race toujours errante?

Donc, il y a deux mille cinq cents ans, Ondicola se servait de fusils de chasse dont l'amorce présentait une autre garantie que l'éclat de silex adapté à l'espingole de vos ancêtres. C'est ainsi qu'Ondicola et ses compagnons se procuraient du gibier, et d'autant plus aisément qu'il était alors peu farouche dans les contrées d'Europe qu'ils visitaient. Ondicola s'adonnait aussi à la pêche au lancer. Mais, tout de même, cette existence de plein air ne le maintenait point dans cette forme cynégétique, privilège des chasseurs à qui suffisent un croûton de pain, une gousse d'ail, un verre de vin et une femme. C'est pourquoi il résolut, pour retremper ses muscles, de s'en aller à la découverte, escorté de quatre bons tireurs et marcheurs, par ce pays qui leur était absolument étranger. Et d'abord il pénétra, par les bords de la Nive, dans la région de l'actuel Cambo. A mesure qu'il portait plus avant ses pas, un curieux phénomène se confirmait : pas un seul habitant n'y apparaissait. Telle était cette absence de l'homme que les écureuils eux-mêmes se montraient familiers jusqu'à sauter sur les épaules d'Ondicola et de ses compagnons. On voyait de ces rongeurs descendre deux par deux vers la rivière, se tenant par les doigts comme de jolis petits ménages. Ils rafraîchissaient leurs pattes. Ondicola admirait leurs mœurs plus simples que celles de l'*Eskual-dunak* où l'on usait, pour se baigner, de cuves d'or emplies d'eaux suaves. Par une réaction naturelle, au souvenir écœurant de ces parfums, il se jeta dans la Nive à la nage. Et, quand il en ressortit, des gouttes qui n'avaient que l'odeur de l'air pur roulèrent à ses pieds dans l'herbe. Cette course à travers des bois qui n'exhalaient point les essences de l'Asie, mais à peine une senteur d'averse sous l'orage, le remontait. Il défendit au cuisinier d'épicer davantage les mets, et il proscrivit les sauces. Mais, faisant creuser dans l'argile un four que l'on garnissait de galets demeurés longtemps sur la braise, il ordonnait qu'on y rôtît la chair des lapereaux et des perdrix. La confiserie dont il s'était fait suivre lui répugna bientôt tellement qu'il la fit abandonner à un ours débonnaire. Mais celui-ci l'ayant flairée, s'enfuit sur un chêne d'où découla un délicieux rayon de miel. Un autre charme de cette vie errante était, pour Ondicola, déchapper à la polyga mie que pratiquaient, selon l'usage

oriental, les gens de l'*Eskualdunak*. Mais que dis-je ! Ce lui était un délice de se soustraire même à sa favorite qui, si belle qu'elle fût, et autant qu'elle dît l'adorer, et si fort qu'il crût l'aimer, l'excédait par les caresses qu'elle lui prodiguait, et aussi par sa jalousie. Les nuits étaient douces. On était en juillet. Il s'éveillait au chant des oiseaux et ne se sentait pas de joie, les yeux clos encore, de palper la mousse qu'aucune femme n'avait foulée.

Si la tradition est exacte, Ondicola et ses compagnons remontèrent l'affluent de l'Adour jusqu'à la place d'Itxassou. Les forêts, quelque peu impénétrables, retardèrent leur marche, bien qu'ils continuassent de longer les rives. Si loin qu'ils aboutirent, ils ne rencontrèrent âme qui vive. Le chef de l'*Eskualdunak* se faisait à cette existence élémentaire qui engendrait le calme du cœur, à ce silence que ne troublaient même plus les détonations des armes, puisque les bêtes les plus craintives se laissaient prendre à la main, les truites mêmes.

Je doute, se disait Ondicola, que, placée de bonne heure dans une contrée aussi vierge, une famille humaine, même la nôtre, si encline à la débauche, se fût corrompue. O pays idéal ! Terre qui attend son premier couple !

Plus de trente fois le soleil s'était levé sur Ondicola et ses compagnons. Une tristesse infinie s'étendait sur le cœur du capitaine, cependant qu'il voyait venir le temps de rejoindre l'*Eskualdunak*. Il ne le fit qu'à pas lents. Mais lorsque, au soixantième jour après son départ, il arriva en vue du navire et du campement, l'acte formidable qu'il allait accomplir avait pris corps dans sa volonté.

L'*Eskualdunak* se balançait indolemment sur son ancre ; son équipage était en liesse. Durant les deux mois qui venaient de s'écouler, la dépravation de l'équipage demeuré sédentaire avait atteint son comble. Ondicola éprouva la sensation d'un homme qui, d'une cime vivifiée par l'air le plus pur, chuterait dans un cloaque. Si dénué qu'il se montrât de toute morale, il imposait aux siens une sorte de crainte et d'ordre dans le désordre. On le savait désireux d'être obéi ; prompt à infliger une sanction et, plus d'une fois, il n'avait pas hésité à brûler la cervelle à des mutins.

Il constata que sa petite colonie avait tout à fait perdu l'équilibre. Les gynécées, mêlés entre eux, avaient changé de maîtres. Et bien que, craignant la mort, la favorite d'On-

dicola s'employât à lui prouver qu'elle lui était demeurée fidèle, il s'aperçut bien vite qu'elle le trompait.

Le mal dont il souffrait se fit plus aigu sous sa tente, une nuit que, ne parvenant pas à prendre le sommeil, il entendait au loin le bruit des violons et des flûtes exaspérer jusqu'à la folie les sens de l'équipage.

L'illusion qu'il avait longtemps entretenue d'établir, dans la dissolution même, une sorte de règle, basée sur la notion du beau, se dissipait. Trop de vices s'étaient insinués même parmi ces adolescents et adolescentes qu'il avait longtemps préservés. Un contraste insultait à cette dépravation : ce vierge pays qu'il venait de parcourir, ses sommets fiers et doux qui font un second ciel à la vallée.

Il se souvint alors que, depuis son retour, il n'avait aperçu ni Iguskia ni Ilharghia. Sans doute eux aussi avaient-ils sombré dans cette décadence, s'étaient-ils cachés des yeux du maître que, du moins, ils respectaient encore.

Renonçant à dormir, il sortit. L'orgie avait fait silence. Tout semblait au repos. Il se garda bien de se rapprocher de son harem qui, là-bas, se profilait sous la lune. A quoi bon accroître son dégoût? Il savait bien qu'une visite à l'impromptu ne lui eût réservé que déboires. Que lui importait d'ailleurs le mensonge de ces femmes?

Il se trouva sur la grève déserte, à deux heures du matin, lorsque courent des frissons d'argent sur la mer qui n'a qu'un doux clapotement. Au milieu d'un semis d'étoiles, Phébé était une perle incrustée dans la nacre du ciel. A quelque deux cents mètres se dressaient la tente d'Iguskia et, plus loin, à une distance égale, celle d'Ilharghia. De chacune sortit une ombre.

Le jeune homme et la jeune fille s'abordèrent à la limite du flot et se donnèrent la main. Ondicola, dissimulé par les rochers, les épiait curieusement. Ils longeaient la rive, s'arrêtaient parfois, élevaient leurs charmants visages dans l'air vif et salé. Les lignes de leurs corps, modestement vêtus, ne se déplaçaient que suivant une grâce calme, d'autant plus sûre d'elle-même qu'elle s'ignorait. Pas un mot, pas un soupir, pas un murmure ne montaient d'eux. Mais il semblait s'exhaler vers Dieu, de ces deux corolles vierges, un immortel parfum, l'essence même de ce que l'amour peut donner de plus pur en ce monde. Ondicola retenait son souffle. Son cœur battait à peine, d'où s'envolait une prière confuse et

muette vers ces bois récemment découverts où il avait vécu les plus belles heures de sa vie. Il lui semblait qu'il n'eût eu qu'à se saisir de ces deux enfants de lumière, et à les déposer dans cette région bénie qu'il avait entrevue, pour que leur race s'y étendît à jamais comme les arceaux renaissants d'un verger aveuglant de fleurs.

La radieuse vision s'éteignit avec l'aurore ou, plutôt, sembla résorbée, quand Iguskia et Ilharghia se séparèrent. Ondicola les vit lentement remonter chacun à sa tente, sans qu'ils se fussent davantage parlé ou touché. Il ne restait plus d'eux qu'un souvenir, de roses bues par l'azur, dans la phrase interminable et doucement heurtée de la mer.

Lorsque Ondicola retrouva sa couche, le soleil brillait. Il put prendre du repos jusqu'à midi sans être énervé par les échos de la saturnale qui avaient mis en fuite son sommeil. De tristes tableaux ne hantèrent plus son imagination. Bien au contraire, ce fut la promenade étoilée d'Iguskia et d'Ilharghia qui enchanta ses rêves.

Quand il s'éveilla, sa résolution était prise. Il manda des hérauts auxquels, avec un singulier accent d'autorité qu'il semblait avoir laissé faiblir depuis son retour, il ordonna d'annoncer à son de trompe que l'équipage eût à se grouper sur l'*Eskualdunak*. Il prescrivit en outre que les femmes et les hommes s'y rendissent dans leurs plus beaux atours ; que toutes les oriflammes fussent déployées aux cordages et aux mâts ; que les musiciens fissent entendre, au moment qu'il en donnerait le signal, l'hymne le plus languide et le plus amoureux.

Personne ne manqua à l'appel. Tout le monde fut sur le pont, excepté Iguskia et Ilharghia qu'Ondicola fit sagement s'asseoir en face du navire, assez loin sur la plage.

Il monta le dernier à bord.

Lorsque les femmes se furent épanouies de toute leur beauté sous leurs éventails d'autruche ; lorsque le dernier soupir de l'orchestre se fût tu dans la splendeur du soleil qui déclinait sur la mer :

— Orientaux, et vous, Orientales, leur dit-il, fils et filles de la Volupté ! J'ai compris, après avoir exploré le pays d'alentour, ce qui vous en sépare. Il est temps de lever l'ancre. Mais en deux mois vous avez rendu la colonie si intéressante que je descends à fond de cale pour y chercher

l'ordre du jour dont vous êtes dignes. Je vais vous le lire. Attendez-moi.

Ondicala disparut. Il entra dans la soute et mit le feu aux poudres.

Fondation du premier foyer.

Iguskia et Ilharghia n'éprouvèrent pas la moindre émotion en voyant tout à coup s'abîmer dans les flots la galante galère. Mais ils rirent, car leurs cœurs étaient neufs. Cet embrasement sonore, qui précéda le plongeon de l'*Eskualdunak*, les amusa comme d'un feu d'artifice. La mer immense s'était refermée sur les victimes.

Depuis trois ans qu'Ondicola les avait enlevés à leur plateau pastoral et mêlés à son équipage, il leur était apparu tel qu'un maître assez sévère, mais bon. Jamais ils n'avaient eu de peine à le comprendre, car sa langue était la leur, cette mystérieuse langue basque. La plupart des souvenirs qu'Iguskia et Ilharghia eussent pu conserver touchant la religion de leurs familles, amies l'une de l'autre, s'étaient effacés. Mais ils possédaient une vertu naturelle qu'Ondicola s'était plu à respecter et à cultiver jusqu'à prendre la tragique détermination dont il fut la première et volontaire victime. Il avait craint que, plus tard, ces enfants ne fussent gagnés par l'abomination de ceux qu'ils eussent fréquentés davantage. Cette perspective lui était devenue d'autant plus insupportable, dès là qu'il avait saisi l'harmonie qui coexistait entre les vertus d'une contrée vierge, inhabitée, et celles qui étaient innées à Iguskia et à Ilharghia.

Ceux-ci, tournant le dos à l'océan où venait de sombrer l'*Eskualdunak*, s'en allèrent prendre ou vêtir, chacun dans sa tente, quelques manteaux de laine qui les préservassent d'une fraîche brise soufflant du golfe. Ils se réunirent ensuite pour leur repas du soir. Sous les abris nombreux des courtisanes qui maintenant reposaient au sein des flots, des aliments singuliers traînaient parmi les bijoux et les toilettes. De ces toilettes et de ces bijoux, qu'eussent fait ces deux antiques Robinsons? N'ayant point trouvé là ces nourritures simples qu'ils aimaient, ils les allèrent prendre dans la tente d'Ondicola.

Après dîner, Iguskia et Ilharghia se séparèrent; chacun regagna sa tente ayant pris rendez-vous pour le lendemain.

Ils furent debout dès l'aube et gagnèrent le sommet des

dunes, couverts des mêmes tuniques de laine qu'ils portaient la veille. Mais Iguskia avait jeté sur son épaule, en prévision des nuits qu'ils auraient à passer en plein air, deux sacs d'une souple fourrure, empruntée sans doute aux chèvres de la Mongolie. Il emportait aussi son coutelas et, dans un sac de cuir, des champignons desséchés et le silex avec quoi on les allume.

Ils remontèrent vers le sud-est, choisissant cette même voie tracée par la Nive dans laquelle s'étaient engagés naguère Ondicola et ses quatre compagnons : le passage de ceux-ci était encore marqué çà et là par des coupes de fougères et de branches. En moins de deux mois Iguskia et Ilharghia parvinrent, sans grand effort, au gré d'une flânerie charmante, sur les lieux où s'élève aujourd'hui l'ombreux et lumineux village d'Itxassou. Là, ils cessèrent de remonter l'affluent de l'Adour, poursuivirent au nord-est vers Macaye et Meudionde, sans y être autrement poussés que par l'attrait de ces vallées heureuses que protègent de leurs remparts l'Ursuya et le Baygoura. Comme Ondicola et ses compagnons, ils se nourrissaient de truites qui abondaient dans les moindres ruisseaux, et de gibier facile à prendre à la main. Une racine, celle de l'asphodèle, dont Pline nous apprend que, cuite sous la cendre, elle donne un excellent pain, leur fut une ressource. Ils avaient connu, dans leur pays natal, l'utilité de cette même plante qui croît en abondance dans les landes du pays basque. On voit, au printemps, ses quenouilles jaspées filer l'air bleu qui les charge. Des mûres et, plus tard, les fruits du néflier dont la branche flexible et dure fournit à Iguskia le premier makhilaa, leur furent un dessert agréable.

Si, observait Jacob Meyer, le calcul est juste de ceux qui, parmi les miens, ont scruté avec le plus de soin les archives de cette histoire, Iguskia et Ilharghia se seraient trouvés aux grottes d'Isturitz vers l'été de la Saint-Martin de la même année.

— Ces grottes, vous m'avez dit les connaître, mon cher poète, et vous avez bien de la chance, car on les dit extrêmement riches en ossements, sculptures et armes préhistoriques. Les propriétaires sont intraitables sur le point de les laisser visiter, et ils ont préposé, à l'entrée, un cerbère vraiment infernal qui ne le cède en rien à ses ancêtres de l'âge de pierre. J'ai causé avec lui, et il paraît tout disposé

à assommer quiconque oserait s'aventurer dans cette caverne, sans l'autorisation la plus formelle.

...Et vous seul, m'a-t-on rapporté, l'auriez obtenue?

— C'est-à-dire, répondis-je, qu'une très vieille amitié lie ma famille à celle de M. Passerose, qui est en possession de ce très curieux document d'histoire humaine et de géologie. Il est vrai que, à part moi, je ne sache personne, sinon Pierre Loti, qui Isturitz a fort bien décrit, en faveur de qui l'on ait fait exception. Je suis le conservateur d'une des clefs de la solide grille d'entrée. M. Passerose me la confia, voici deux ans, avant son départ pour l'Abyssinie dont il ne reviendra pas de sitôt. J'ai vu là, de sa part, à mon endroit, une grande marque de confiance. Mais je n'ai guère profité de la permission que me confère la garde de cette clef dont le cerbère, que vous avez l'air de connaître, possède le double.

— Alors... même en vous suppliant?

— J'ai compris, insistai-je, que M. Passerose ne m'a choisi, entre ses plus intimes, que parce qu'il compte bien que j'observerai son inflexible consigne.

— Orphée, conclut en souriant le vieux Juif, sans que je comprisse très bien alors son allusion, avait ému les rochers mêmes de l'Enfer...

Iguskia captura à Isturitz beaucoup de palombes. Celles-ci, venant de loin, étaient farouches et filaient haut. Mais, dissimulé dans un chêne, il réussissait à les faire descendre en leur lançant des bâtons qui imitaient le vol du milan. Les Basques les prennent encore ainsi. Lui et Ilharghia passèrent l'hiver à l'entrée de ces cavernes, sans se douter que les chasseurs de l'âge de pierre les avaient habitées. Nul vestige humain autour d'eux, mais seulement, à quoi ils ne prêtaient nulle attention, des haches et des flèches qui témoignaient d'une barbarie de chasseurs qui s'étaient tenus sur la défensive. Mais elle avait si bien disparu et depuis si longtemps, qu'à part les oiseaux de passage, toute la faune était redevenue familière comme aux jours premiers de la création.

Jusqu'au printemps de l'année qui suivit, Iguskia et Ilharghia restèrent dans ces parages. Quand reparut le mois de mai, leurs cœurs s'emplirent d'amour à tel point qu'il semblait à l'un que les battements du sien eussent lieu dans celui de l'autre. Mais cette ivresse ne troubla point

encore leurs corps dissimulés sous les blanches toisons, comme des sources sous la neige. Ils assistaient à la fête nuptiale que le renouveau fait plus gracieuse et plus grandiose. Tantôt ils voyaient deux fauvettes se fuir en se rapprochant sur une branche trop flexible, tantôt ils regardaient s'allonger l'un vers l'autre, et se rejoindre dans une combe, deux fleuves de brume d'où émergeait la cime découpée des bois.

Quand les fortes chaleurs sévirent, ils se baignaient sous les feuillages de la rivière qui, de nos jours, porte le nom de Joyeuse. Et c'est ainsi que, de branche en branche, ils atteignirent le coteau d'Ayherre, non loin du futur Hasparren. La clémence des nuits leur permettait maintenant de dormir en plein air dans leurs fourrures.

Ce fut par un torride jour d'or que la Providence décréta que la race bienheureuse, la race basque, naîtrait de ces deux Robinsons, prendrait racine en eux comme une vigne au flanc d'une belle colline.

Une ruine surplombe aujourd'hui le bourg d'Ayherre et toute la contrée environnante, restes d'un château dont Albert Dürer se fût inspiré, car ils se confondent avec la lèpre même du lierre qu'ils opposent au soleil. Cette redoute seigneuriale, fréquentée des oiseaux de proie, porte le nom de Belzuncia. C'est sur l'aire de Belzuncia, qui ne devait être édifié que bien des siècles après, qu'Iguskia et Ilharghia, au mois de juillet, se trouvèrent en présence d'un tapis dont les plus radieuses soieries qu'ils avaient vues sur l'*Eskualdunak* n'approchaient point. Ce tapis vivait, car c'était un champ de froment. Ensemencé par qui? Nul ne l'a jamais su. Mais il suffit d'un coup de foudre sur une terre intègre, et d'une graine apportée par le vent, pour que, d'année en année, se multiplie la moisson comme sur l'échiquier du conte arabe. Iguskia et Ilharghia en furent si éblouis qu'ils s'assirent pour contempler plus à l'aise la merveille. Chaque épi barbelé amenuisait la lumière bleue où criaient les cigales. Iguskia et Ilharghia ressentirent que dans la béante profondeur il y avait Quelqu'un. Leur amour éclatait dans un plus grand amour. Ils comprirent que dans cette splendeur visible, et au delà, Dieu est. En face de cette Présence qui les illuminait comme le soleil les coquelicots à la lisière du champ tout allumé de cerises sauvages, ils prirent le ciel à témoin de leur union.

La généalogie.

Ilharghia donna un fils à Iguskia. Le second des enfants fut une fille qui mourut à deux ans, et c'est ainsi qu'ils connurent la douleur. Cette petite étant tombée malade, sa mère pensa la relever de son abattement, ainsi qu'elle faisait à l'ordinaire, en lui présentant quelque fleur. Celle-ci était bien du pays basque. Qu'elle ressemblait peu aux corolles de l'Asie, somptueuses sans doute, mais dont les couleurs et les nectars trop violents fatiguent ! Ce fut une digitale pourprée, dont les cloches, à l'intérieur ponctuées comme des pulpes d'abricot, tamisent une lumière d'aube.

Dans la cabane qu'Iguskia avait construite avec des branches, des pierres et de l'argile, l'enfant étendue sur une peau d'agneau agonisa doucement. Bientôt elle n'eut plus la force de tenir, ni même de regarder la plante que sa mère lui avait donnée. Elle mourut, bercée par le bourdonnement des abeilles qui s'échappaient du toit comme les braises d'un incendie. Quand elle fut muette, immobile et refroidie, Iguskia et Ilharghia se mirent à genoux devant sa couche. Et leur prière, faite de sanglots, monta vers Celui qu'ils avaient pressenti dans la lumière de bluet de leurs fiançailles. Iguskia ensevelit au pied d'un cerisier sauvage son enfant dont l'âme, aux jours en feu, semblait crier par les voix des cigales.

C'est ainsi que les Robinsons basques surent ce qu'était la mort qu'ils n'avaient jusque-là connue que chez les animaux et les arbres, la mer leur ayant caché les cadavres d'Ondicola et de ses compagnons.

Ilharghia souhaitait de ravoir une autre petite fille, mais Dieu ne lui envoya plus que des garçons qui naquirent à peu d'intervalle les uns des autres. Ils étaient au nombre de six quand leur mère, à peine plus jeune que le père, entra dans sa vingt-cinquième année. Sous l'ombre légère qui s'étendait sous le cerisier, le foyer n'eût été que joie. La culture était facile autour de la fruste habitation, le blé repoussait de lui-même comme encore au bord du Nil. Iguskia l'égrenait, le lavait, le broyait, et Ilharghia le pétrissait et le cuisait.

Leur basse-cour s'était formée toute seule d'oiseaux, comme de coqs de bruyère et de tourterelles, qui venaient y picorer, et de biches gracieuses et de faons et de lapins et de lièvres.

Jamais ils ne songèrent à quitter cet éden car, à mesure que grandissaient les six garçons, à qui ils enseignaient la primitive langue basque et les travaux familiers, ils s'attachaient davantage au sol qu'ils avaient consacré avec la mort.

Les trois aînés accusaient un goût plus particulier pour la pêche et la capture des palombes. Il leur arrivait de ne rentrer au foyer qu'après des excursions de plusieurs jours à travers bois. C'est ainsi qu'en suivant la Nive et l'Adour, refaisant en sens inverse le chemin autrefois parcouru par Iguskia et Ilharghia, ils atteignirent la plage même devant laquelle, vingt ans plus tôt, avait sombré l'*Eskualdunak*. C'est là qu'ils s'endormirent un soir, lassés de leur longue marche, et par une nuit aussi sereine que celle durant laquelle leurs père et mère, adolescents, avaient laissé leur pur amour paraître aux yeux d'Ondicola ravi.

Ces trois frères étaient d'une grande beauté : le plus âgé comptait vingt ans alors, à peine un peu moins les deux autres. Ils se nommaient Zoardia, Aritza et Sua. Zoardia et Aritza étaient à peu près du même type, souple et brun, aux cheveux un peu crépus et durs, aux yeux bridés et placés presque sur les tempes, l'allure si leste qu'on les eût dits toujours prêts à bondir. Sua était un peu gros et blond, avec d'étranges yeux glauques très obliques et perçants d'une taille aussi élevée que ses frères, mais qui paraissait moindre, à cause du développement du torse ; ses épaules étaient étroites. Il ne le cédait en rien aux deux autres pour l'agilité, soit qu'ils exécutassent des danses que leurs parents leur avaient apprises de l'Asie, et pour lesquelles ils se paraient de plumes, de minéraux brillants et de fleurs, et qu'ils accompagnaient d'un fifre de roseau ; soit, qu'à de longues distances, ils se lançassent et se renvoyassent des projectiles ronds, faits de lames de cuir avec un noyau de silex.

Donc Zoardia, Aritza et Sua s'étaient endormis sur la plage.

* * *

— Ici, observa le narrateur Jacob Meyer, qui n'hésitait jamais, paraissait connaître par cœur la légende basque, et ne faisait appel qu'à de rares notes, je me trouve fort embarrassé. Il me faudrait vous soumettre le manuscrit qui est à

Aix, chez un mien neveu, qui en est fort avare. En effet, tout le passage suivant est écrit dans la même langue, mais en vers heptamètres, et constitue une sorte de nocturne.

Ce chant commence après que Zoardia, Aritza et Sua viennent de s'assoupir sur cette arène d'où leurs parents partirent pour gagner les vallées de la Nive et de la Joyeuse. Ma mémoire n'est pas telle que j'en aie pu conserver les nuances, n'ayant point ce don qui est vôtre. Vous n'aurez donc qu'un faible écho du génie d'un koblari (1) lointain qui mêla sans doute sa propre inspiration aux documents laissés dans un rocher par Ondicola, et à ceux que nous ont transmis les premiers foyers qui s'allumèrent aux flammes de l'*Eskualdunak*.

Voici le récit de ce barde et comme il s'enchaîne à ce qui précède :

Formation des principaux couples dans le pays basque.

Il y avait six jeunes filles dans une contrée d'Asie, plus belles les unes que les autres, longues et gracieuses comme les feuilles de l'iris. Et lorsqu'elles riaient, on eût dit d'une averse de grêlons dans des roses vermeilles. Toutes étaient brunes, toutes avaient les bras en arc, et leurs longues jambes rivalisaient de vitesse à la poursuite des chèvres égarées, car elles appartenaient au peuple pastoral.

L'une avait vingt ans et les autres dix-neuf, dix-huit, seize, quatorze et quinze.

Un prince, frère d'Ondicola, les avait aperçues en chassant, et il s'en était épris tellement qu'il avait demandé de les prendre dans les jardins de son palais à leurs parents qui avaient consenti. Il espérait bien d'en faire ses femmes. Mais elles étaient si belles, quand elles se penchaient hors de leurs pavillons de roses, qu'il n'osa les approcher. Et il tomba malade, comprenant qu'il est vain de poursuivre un amour dont on ne se sent pas digne. Lorsqu'il les considérait, il était comme un homme qui n'ose porter à ses lèvres la coupe, tant elle exhale un parfum enivrant. Durant six mois qu'aux portes de son harem elles furent ses prisonnières, il les fit

(1) Improvisateur basque.

combler de faveurs et de soins. Et le respect qu'il témoignait à leurs grâces était tel que, de la partie du bosquet où elles se baignaient, il était défendu de s'approcher sous peine de mort. Et lui, tout le premier, observait sa consigne. Mais il continuait de dépérir. Il consulta les sages qui guérissent avec des simples, mais ils lui déclarèrent qu'il n'était nul philtre qui pût venir à bout de son mal, et que le seul remède était, ou bien de s'exiler soi-même, ou de renvoyer ces beautés. Il opta pour ce dernier moyen, et les six jeunes filles retournèrent à leur plateau natal, le même où Iguskia et Ilharghia avaient vu le jour. Mais son agonie continua parce que, la nuit, le parfum des fleurs lui semblait être celui des bien-aimées, apporté par la brise. Il songea à s'expatrier, mais la dynastie des Ondicola le supplia de n'en rien faire, lui représentant que son frère avait mystérieusement disparu, il y avait un quart de siècle, avec l'*Eskualdunak*. Il resta, mais il résolut de donner la mort à celles qui l'empêchaient de vivre, et dont il n'aurait pu supporter qu'elles appartinssent à quiconque. Sur son ordre une galère appareilla — ainsi en avait décidé son frère jadis de l'*Eskualdunak*. Mais le luxueux équipage n'était, ici, que des six vierges. Néanmoins il para le navire de roses. Il en fit un jardin suspendu sur la mer. Il l'emplit d'autant de merveilles qu'en avait contenues le vaisseau de son frère, et il fit peindre sur la coque ce mot : *Amodioa*. Puis, ayant fait s'embarquer les jeunes filles, il les abandonna seules, sans pilote, au gré des vents. Mais de ceux-ci, le plus doux, le Zéphire, s'étant épris de la plus jeune, ne cessa de souffler avec douceur dans la voilure, si bien que la navigation ne fut pas le moins du monde mouvementée ; que les passagères purent descendre sans peine sur diverses plages, s'y approvisionner, et continuer leur voyage aussi facilement que si elles avaient eu, pour les conduire, le patron des nautoniers. Ainsi, et plus d'un an, elles naviguèrent sans que les récifs entamassent les flancs de l'*Amodioa*. Elles étaient plus gracieuses que jamais, tannées par l'embrun, dorées par les soleils, quand elles ressentirent les traits du dieu qui ne pardonne pas. Il souleva leurs seins comme des voiles, et, maintenant, elles tendaient leurs mains vers l'inconnu.

Par une calme nuit l'*Amodioa* entra dans la baie de Biscaye, toujours poussé par le vent qui ne cessait de caresser les cheveux de la cadette. Mais les mortelles aux Immortels

préfèrent les mortels. Et c'est en vain que Zéphire étendit l'éventail de ses pennes au-dessus de celle qu'il chérissait. Lorsqu'elle fut descendue à terre avec ses sœurs, il comprit qu'elle était désormais perdue pour lui. Et, jaloux, il fit appel à Borée qui coula le navire aussitôt. Ainsi, l'un avec son équipage dont Iguskia et Ilharghia avaient été réservés — l'autre sans ses passagères, — à plusieurs années de distance, l'*Eskualdunak* et l'*Amodioa* subirent, par des moyens différents, le même sort. Le Destin suivait son plan.

L'embellie revint après cette tempête qui n'avait point altéré le visage des jeunes filles qui s'étaient endormies. La première, qui s'éveilla en bâillant et en étirant ses bras ronds, ne s'émut pas davantage de ne plus apercevoir le bateau qui les avait longuement promenées, puis déposées enfin sur cette nouvelle plage. Elles étaient, toutes les six, des païennes pour qui le passé compte à peine, l'avenir pas du tout, le présent seul. Maintenant, debout et radieuses, hors de leurs légères couches improvisées, elles écoutaient les chansons du golfe et leurs bouches et leurs cœurs avaient faim. A travers l'ombre épaisse de leurs cils, leurs regards glissèrent vers les trois jeunes hommes qui les aperçurent et vinrent vers elles avec des fraises, des cerises, du fromage de biche et du pain. Elles mangèrent en riant, et, dans la joie et l'espoir de l'amour, elles les suivirent quand ils s'en retournèrent chez eux.

— Ici, me fit observer Jacob Meyer en compulsant un cahier, la prosodie s'interrompt, et le récit reprend son cours naturel en langue vulgaire jusqu'au deuxième chapitre.

*
* *

Ces belles créatures s'unirent aux six frères dont le plus jeune comptait environ dix-huit ans. Iguskia et Ilharghia moururent nonagénaires, laissant une postérité si nombreuse que déjà elle formait la colonie de Hasparren. C'est ainsi que, soustraite à la civilisation corrompue de l'Orient, rattachée à une sorte de morale naturelle que fortifia la saine et pure solitude d'un pays en équilibre, la race basque fut fondée. Sans effort, comme Iguskia et Ilharghia, les merveilleuses jeunes femmes s'adaptèrent à cette simple vie, toute faite de tâches faciles, et d'un amour sans mélange qui de lui-même proscrivait la polygamie. Aux nectars lydiens,

tout de suite elles préférèrent l'eau qui stille des rochers d'Ursuya.

Les deux ancêtres furent ensevelis à Ayherre, non loin du lieu où reposaient leur unique petite fille et tous ceux qui, dans la suite, trépassèrent avant eux. Ils transmirent à leur lignée une sorte de culte des cieux, mi-spirituel, mi-matériel, dont on retrouve la trace encore dans les signes des pierres tombales actuelles. Bien avant la conquête romaine, des groupes familiaux, dérivant de cette souche primordiale, se formèrent çà et là. Les trois fils aînés, Zoardia, Aritza et Sua, occupèrent le premier le Labourd, le second ce qui devait être la Basse-Navarre et le troisième la Soule. D'autres, parmi les cadets, se fixèrent en Espagne, dans l'actuel Guipuzcoa, où ils trouvèrent un peuple mauresque habile à corroyer, auquel ils ne s'unirent jamais, qu'ils méprisèrent, mais dont les instruments et méthodes les initièrent à une industrie qui se continue, et qui leur permit encore de se perfectionner dans l'agriculture et l'élevage. Ils en instruisirent ceux de leurs parents qui n'avaient point quitté la terre natale, quand ils les y allaient voir, et c'est ainsi que se développa rapidement, chez les uns et chez les autres, le génie commercial qui appartient au pays basque.

Le jour et la nuit à Ascain.

— J'ai une excellente nouvelle à vous annoncer, me dit Jacob Meyer peu de jours après qu'il eut fini de me narrer, en s'aidant du peu de notes que l'on sait, la première partie de la légende basque. Le légataire de notre manuscrit familial, ce neveu dont je vous ai parlé, qui habite Aix, va descendre sous peu chez moi. Il doit examiner, à Biarritz, le projet d'adduction d'eaux salées que l'on a découvertes à Briscous, et dont il voudrait se rendre concessionnaire. Mais n'allez pas croire que ce fils de mon frère aîné, encore qu'il soit sorti le premier de l'École Centrale, dédaigne la poésie. Il est parfaitement digne d'être le gardien de notre trésor, bien que je vous aie déclaré qu'il ne tient pas à le communiquer. Je lui ai écrit de vous ; il apprécie, autant que je les prise, vos œuvres, et, sachant que vous vous êtes intéressé à la légende basque, il consent à nous en apporter le texte tout entier. Que ce second chapitre, où nous en sommes, soit ou non une

interpolation, il est souvent conçu dans cette forme lyrique dont nous fournit un exemple le passage qui a trait à l'histoire des six jeunes filles, dont chacune épouse l'un des fils d'Iguskia et d'Ilharghia. Vous vous souvenez qu'à ce moment j'étais navré de n'avoir pas le manuscrit original, et de ternir les nuances de cet épisode, déjà affaiblies par la traduction du basque au français. Il ne faut plus qu'il en soit de même. Je parle d'interpolation : il est certain que brusque est le saut qui, du foyer primitif, nous introduit dans une Euskarie christianisée, encore que je ne doute point que votre religion n'ait pénétré dans cette partie de la Gaule dès le voyage de saint Saturnin. Une poétique fontaine, située sur le bord de l'antique route qui joignait Hasparren à Alphat-Hôpital, porte le nom de cet apôtre envoyé par saint Pierre. Mais cela ne veut pas absolument dire que l'œuvre ne soit pas d'un seul poète, qui a pu l'écrire à l'aide de très antiques documents attribués au premier Ondicola et de récits recueillis çà et là chez les koblari. Que des professionnels débrouillent l'écheveau de la vérité. Quant à nous, il ne nous importe que de le tenir bien en mains en admirant ses variations infinies. Peu nous chaut que, dans une chevelure toute ruisselante d'or, quelques cheveux aient été emmêlés par une folle brise.

Je marquai toute ma reconnaissance à Jacob Meyer de ce qu'il m'avait admis à la confidence de cette sorte de romancero dont je consignais par écrit le moindre fragment dès que je me retrouvais seul avec moi-même, et le félicitai de l'élégance de sa traduction. Je n'attendais plus que la venue du Juif aixois, et je me trouvai là précisément lorsqu'il arriva chez son oncle qui le bénit en l'appelant Éliézer.

C'était un homme de trente ans dont on ne pouvait dire qu'il manquât de race, quoique son profil fût d'un dromadaire dont le front serait couronné, et la joue encadrée d'un astrakan blond. Ses yeux avaient la couleur de liards devenus verts à toutes les intempéries. Il portait un vêtement de confection, qui n'eût présenté rien d'étrange sans une musette de soldat, passée en bandoulière, et dont il me dit qu'elle contenait le fameux manuscrit et ses instruments de minéralogiste.

Il m'avisa que, le lendemain, il désirait se rendre à Ascain pour assister à une importante partie de pelote. Voulant dès l'abord me montrer aimable, je lui offris, ainsi qu'à son

oncle, de me joindre à eux, mettant à leur disposition une voiture qui nous emmènerait de Bayonne, conduite par mon loueur habituel. Jacob Meyer se récusa, mais engagea son neveu à accepter, qui d'ailleurs ne se fit point prier. Il vint donc avec moi, et tandis que nous roulions vers le but en traversant les délicieux trumeaux émaillés que sont les villages du Labourd, notre conversation ne tarit pas sur la légende basque. Éliézer Meyer connaissait à fond la langue de ce pays où il était né quand son père était officier d'administration à la forteresse de Bayonne.

— Oui, disait-il, elle est vraiment belle, n'est-ce pas, cette légende d'Ondicola que nous gardons aussi précieusement qu'Aladin sa lampe merveilleuse? Et vous dirais-je que, depuis que je l'approfondis davantage, ma grande occupation est d'en faire la synthèse, et mon grand attrait d'y réussir, c'est-à-dire de voir revivre dans ce peuple tous les germes en puissance dans les héros de cette charte?

Et comme, assis tous deux sur un mur, les jambes pendantes, tous près du fronton d'Ascain, nous venions de suivre du regard, saisis d'un frisson sacré, la pelote gravissant, tel qu'un astre d'ombre, dans l'azur immaculé :

— Regardez, mais regardez donc cette assistance, me dit Éliézer. Admirez ces femmes de la race d'Ilharghia, cette suprême et fine grâce mouvementée comme la vague qui l'apporta ; ces mantilles pareilles à de légères voiles déployées sur la nuit des cheveux et des yeux ; ce corail et ces perles des bouches ; tout ne décèle-t-il pas l'origine orientale, l'aristocratie d'une race éclose au pays des gazelles?

Quant aux Orientaux, reprenait Éliézer, la partie terminée, et tandis que nous nous rafraîchissions dans la naïve auberge, les voici, mais reconstitués par Ondicola, rapprochés de notre paradis terrestre. Ils n'ont guère conservé de défauts que cette indolence qui les porte à laisser leurs femmes se substituer à eux dans les travaux et les comptes de la cordonnerie, le premier de leur art. Et puis, n'aiment-ils point, à l'exemple de leur ancêtre Hafiz, de goûter sous les tonnelles un vin de la couleur des roses? Et, puisque nous parlons de Hafiz, voyez Hafiz ressusciter en eux!

Deux hommes s'étaient levés gravement et se faisaient face d'une extrémité de la salle à l'autre, tandis que la multitude, se massant pour les entendre, s'imposait silence. Leur chant mélancolique monta. Ils se répondaient tour à

tour, et la lumière baignait dans l'ombre leurs masques inspirés.

Leurs voix vibrèrent longtemps dans le crépuscule.

Pour prolonger l'extase d'une si belle journée, nous décidâmes de ne regagner Bayonne que le lendemain ; et d'ailleurs, la nuit, le col de Saint-Ignace est dangereux.

Nous flânions avant souper :

— Voilà, me dit Éliézer, de la digitale encore en fleur. C'est une digitale, vous en souvenez-vous, qu'Ilharghia plaça entre les doigts de sa fille expirante?

— Comment, répondis-je, ne me rappellerais-je pas le moindre détail de cet admirable poème?

— La digitale, reprit-il, habite le silex qui lui donne peut-être cette divine flamme rose qu'ont aussi les étincelles qui jaillissent de lui.

Je regardai Éliézer. Avait-il du génie? Il ne paraissait point s'en douter. Nous revînmes à l'hôtellerie du Jeu-de-l'oie, où l'on nous servit de la truite et du confit. Nous errâmes ensuite dans le clair de lune. Éliézer semblait devenu muet, mais il était impossible de ne pas s'apercevoir qu'il avait la connaissance détaillée des lieux où nous nous trouvions. Peut-être la recherche des métaux et des sources l'avait-elle conduit déjà là? Il se baissait, de temps à autre, prenait pour l'examiner quelque fragment de roche éruptive où, parmi les noires contellations du mica, fulgurait un éclair de cuivre.

Minuit sonna au clocher d'Ascain. Éliézer entra au cimetière. Je le suivis. Quelle calme poésie dans ce jardin des morts ! L'israélite, qui s'était découvert, me fit un signe du doigt, me montrant, sur une vaste pierre tombale que pâlissait le soleil de la nuit, ces huit lettres gravées : *ONDICOLA*, sans date, ni autre indication.

— Ce nom, me dit-il enfin, est d'une famille célèbre par ses pelotaris. Je ne sache rien de plus, sinon, comme vous l'avez appris vous-même, qu'il est le plus vieux du pays basque, celui du fondateur que la légende nous révèle ; et je ne serais point surpris que l'un des six fils d'Iguskia et d'Ilharghia l'eût porté, et que la longue lignée l'ait conservé par respect des ancêtres. Les Ondicola sont maintenant de pauvres hères, mais qui sait?

Nous reculâmes, car nous voyions la vieille pierre se soulever d'elle-même et Ondicola sortir du sépulcre. Il rega-

gnait le ciel, vêtu splendidement comme une constellation. Il était suivi de tout son peuple. Derrière lui s'avançaient, d'une incomparable beauté, tels que dans leur pure adolescence, Iguskia et Ilharghia ; puis leurs fils, et les femmes de ceux-ci, et leurs descendants dont l'un se faisait remarquer par son audace : il montait seul un esquif sous qui roulaient les nuages et, soudain, il harponnait un poisson. Des flottilles escortaient ce marin qui semblait être l'amiral de ces Basques, épris de contrées lointaines et qui ne cessent d'affronter l'inconnu.

Certains sombraient avec leurs barques, mais d'autres abordaient en des archipels de lumière. Puis venaient les agriculteurs qui labouraient l'espace, d'une simplicité d'attitude et de mise qui regagnait celle des pasteurs dont on voyait neiger les brebis dans l'aube naissante. Un groupe de guerriers menaçait de makhilaas des fils de Mahomet. A la suite de saint Léon, processionnaient les innombrables enfants du pays qui ont épousé le Christ. Ils portaient des vêtements noirs ou blancs dont quelques-uns étaient tachés de sang. Ils étaient les martyrs de Chine et d'ailleurs, qui avaient quitté la maison bien-aimée aux longues ailes pendantes. L'un d'eux portait le Sacrement autour duquel, comme à Hélette encore, les hommes dansaient, graves de joie. Des pelotaris l'ombrageaient avec leurs gants de cuir ou d'osier. Puis venait le troupeau des fidèles, l'humble peuple au cœur d'or des petits négociants qui taille le cuir, débite la viande, fait griller le café devant les portes.

L'angélus m'éveilla. Je m'étais laissé gagner par le sommeil dans le champ des morts, la tête contre une touffe de romarin. Éliézer dormait à quelque distance. La tombe d'Ondicola était toujours là, mais close. La sonnerie des cloches reprit en s'accentuant. La douce vallée était bercée par elle. C'était au matin de la Fête-Dieu.

Une louange sans nom monta de la matinée. De vivants chemins, à onze heures, se mirent en marche : on ne savait plus si c'étaient les cerisiers qui s'avançaient, ou la foule. On entendait l'orage des tambours et, par moment, entre leurs batteries et celles des clairons, l'hymne montait et s'affaissait comme la mer. Puis le grondement reprenait dans le rire des cloches en extase, et le regard bleu du ciel se reposait avec amour sur les blés.

Que le paysage était simple ! Simple comme l'âme unique de cette race fondue à la sérénité des collines, à la clémence du climat, à la frugalité des terres ! Elle suivait ce morceau de Pain qui est son Seigneur et son Dieu. Elle le suivait sans hésitation, le cœur au large et tout baigné d'une rosée angélique. Ils allaient, leurs grains de bois sec dans une de leurs mains calleuses et, dans l'autre, le béret dont ils montraient la belle doublure neuve, vêtus du court chamar ou de la veste commune, le pantalon arrêté au-dessus de la cheville pour que la poussière ou la boue n'atteignît que les gros souliers. Es-tu content de ton peuple ; est-ce ainsi que tu l'as voulu, Ondicola?

Lorsque, dans la soirée, Éliézer et moi nous nous en retournâmes, les sentiers étaient jonchés d'herbages et de fleurs et tout parfumés de menthe. Nous relayâmes à Hasparren où nous couchâmes. Ville délicieuse, charme premier du pays basque où les magasins bas, avec leurs porches romans, leurs naïves enseignes, la pauvreté de leurs denrées exposées aux devantures, suffiraient à nous guérir de la croyance qu'il est nécessaire, pour vivre, de se trouver aux portes du Louvre ou de l'Institut Pasteur !

Le lendemain matin, Éliézer ayant la migraine demeura au lit. Je me dirigeai seul, à pied, vers cet Ayherre où la légende situait le foyer d'Iguskia et d'Ilharghia. J'aperçus le château démantelé de Belzuncia. L'air était blond et argenté comme une perle, où les blés prenaient déjà la teinte sombre de la terre. Au flanc de la colline était un champ modeste où vinrent deux faucheurs, un jeune homme et une jeune femme. Je songeai à Iguskia et à Ilharghia qui s'étaient épousés dans les flammes de la moisson. Je me rapprochai de ce couple qui était d'une indicible beauté, transmise à travers les âges sur l'aile de l'Amour, selon le vœu d'Ondicola. Leurs regards étaient tels qu'ils donnaient à penser que la lumière peut être noire. Je leur dis que j'étais venu de Hasparren, visiter les ruines proches de leur ferme, ce dont ils ne s'étonnèrent point, car elles éveillaient parfois la curiosité des promeneurs. Ils ne souffrirent point que j'allasse prendre mon repas à l'auberge et, avec cette simplicité habituelle à leur race, ils m'invitèrent chez eux. La femme nous servit, après quoi leurs quatre petits garçons, qui se suivaient de tout près par l'âge, vinrent manger debout la soupe qu'on

leur présenta dans une écuelle. Ils burent de l'eau dans un bol ébréché, puis s'en allèrent satisfaits. Sur deux chaises, l'un en face de l'autre, un aïeul et une aïeule somnolaient.

Je sortis pour aller contempler l'ancien château, mais plutôt pour évoquer le premier foyer eskuarien qui l'avait précédé de bien des siècles. Les remparts tombent, mais la terre ne meurt pas. Aussi magnifique était peut-être cette campagne qu'aux jours premiers d'Iguskia et d'Ilharghia. Avant de regagner Hasparren, j'allai remercier mes hôtes. Ils étaient assis sous un noyer qu'on eût dit tout chargé de nuit fraîche. Ils se tenaient par la main avant que d'aller reprendre leurs faucilles. Une caille au loin appela.

Je ne fis part ni de mon rêve, ni de mon excursion aux ruines d'Ayherre, à Éliézer.

FRANCIS JAMMES.

(A suivre.)

L'aspect inconnu de la Conférence de Londres

Lorsque après un mois de discussions, qui furent souvent pénibles et pendant lesquelles on assista aux rites et incidents qui accompagnent d'habitude ces sortes de réunions, la Conférence de Londres eut enfin terminé ses travaux, les porte-parole officiels s'offrirent mutuellement des couronnes et firent échange de compliments. Certains remarquèrent que le ton de ces compliments était d'un diapason inaccoutumé. Les résultats apparemment acquis excitèrent d'ailleurs, dans une grande partie de la presse des deux continents et dans une large fraction de leur opinion publique, l'enthousiasme le plus violent. Les négociateurs avaient éclairci l'horizon politique, chassé les nuages. L'aurore de la paix, de la « vraie paix », allait enfin se lever sur le monde.

A la réflexion, quelques personnes jugèrent cet enthousiasme excessif. D'aucuns, parmi les plus clairvoyants, furent frappés par certains détails qui, dans l'allégresse du début, avaient passé inaperçus et, particulièrement, par le caractère insolite de l'intervention de la finance au cours des débats de Londres. Un malaise se fit jour ; on parla à mots couverts du rôle d'arbitres qu'avaient prétendu s'arroger les banquiers dans la solution de problèmes politiques, jusqu'alors affaire exclusive de gouvernements. Mais la portée

véritable et le sens réel de l'intervention apparurent avec moins de clarté.

En réalité, on venait d'assister à l'une des phases les plus passionnantes d'une guerre dont l'âpreté ne le cède à aucune autre. Comme cette guerre, actuellement au moins, n'entraîne pas d'effusion de sang et ne s'accompagne pas de coups de canon, la foule ne s'en émeut guère. Elle vaut pourtant qu'on s'y intéresse, car elle met aux prises les deux plus grandes puissances du monde, les États-Unis et l'Angleterre.

Sous un aspect encore peu familier à la masse, et peu connu d'elle, celui d'une guerre de devises, en l'occurrence le dollar et la livre, elle n'en est pas moins meurtrière en ses effets ni moins redoutable dans ses conséquences. Et son enjeu n'est autre que la domination du monde.

Nous étonnerons le plus grand nombre, si nous disons que le programme officiel de la Conférence ne constituait à aucun titre le véritable débat. C'est pourtant la vérité même. Certes, experts et délégués discutèrent, une fois de plus, des réparations, de l'évacuation de la Ruhr, des rapports futurs de la France et de l'Allemagne, de la coopération entre les Alliés, de cent autres questions. Mais, pendant qu'ils siégeaient, se greffait une autre conférence sur un des organismes qu'ils avaient créé, nous voulons dire le comité des banquiers. Conférence occulte, celle-là, et dont quelques-uns parmi les principaux membres n'eurent point même à joindre Londres pour faire sentir le poids de leur influence.

Quelle était l'origine de ce débat? C'est ce que nous allons nous efforcer d'éclaircir le plus brièvement qu'il nous sera possible.

Dès le lendemain de la guerre, les États-Unis avaient établi le bilan de la situation : il leur montra une Europe incohérente, morcelée, et ruinée aux trois quarts, une Asie que secouait la fièvre, une Afrique sourdement travaillée. De plus, une crise monétaire sans précédent rendait impossible la reprise normale des affaires. Seul, parmi ce désastre, un grand édifice émergeait : l'Angleterre, dont la façade apparemment intacte donnait l'impression de la solidité. Mais si l'on prenait la peine d'y regarder de plus près, on n'était pas sans apercevoir de multiples crevasses dans cet édifice : difficultés politiques de tout ordre, en Irlande, en Égypte, aux Indes, en Turquie, en Mésopotamie, en Pales-

tine, en Afghanistan et ailleurs ; crise parlementaire plus ou moins latente ; crise constitutionnelle de l'Empire que l'attitude des Dominions faisait apparaître à la Conférence impériale ; formidable crise économique ; perte du monopole de transport des matières premières ; déplacement et fermeture de marchés, fléchissement des exportations, crise sociale, chômage, émigration d'ouvriers spécialistes. Tels étaient quelques-uns des phénomènes inquiétants qui se révélaient à l'observateur.

C'est alors que prit naissance à Wall Street l'idée qu'une nouvelle politique financière était possible, dont le résultat serait d'assurer l'hégémonie à la bannière étoilée, et, par surcroît, d'éviter la catastrophe économique qui menaçait l'Amérique à son tour.

L'immense afflux d'or, qui avait haussé le dollar à la dignité d'étalon monétaire parmi l'instabilité des autres devises, n'était pas sans faire courir les plus grands risques aux pays de l'Union : accroissement du prix de revient de la production, dû à l'abaissement de la valeur intrinsèque de l'or, et, en conséquence, fermeture progressive des marchés extérieurs et concurrence de produits étrangers importés en quantités de plus en plus massives. Pour y remédier, que n'avait-on pas fait? L'on avait investi, jusqu'à saturation, des capitaux dans les affaires industrielles et agricoles. Le Federal Reserve Board, afin de maintenir l'équilibre entre la circulation fiduciaire et la circulation métallique, avait séquestré un milliard et demi de dollars or, qui devenaient par là même improductifs. Toutes ces mesures étaient insuffisantes, puisque le loyer de l'argent baissait de jour en jour vers zéro. Les stocks s'accumulaient. Le coût de la vie montait toujours, et c'est tout juste si les banquiers ne prélevaient pas un droit de garde sur les comptes créditeurs.

Pour parer à la crise économique, d'aucuns préconisèrent de faire baisser le cours du dollar. Wall Street se récria. Détrôner le dollar quand il s'agissait justement de rendre sa royauté définitive, on n'y pouvait songer. L'anarchie politique et économique dans laquelle se débattait l'Europe était une occasion trop belle, — peut-être unique, — pour ne pas en profiter, pour ne pas racheter à un prix dérisoire les valeurs or des États européens, accaparer les marchés et exercer un contrôle financier, dorénavant indiscuté. Une seule politique s'imposait : celle de l'investissement pratiqué

sur une très large échelle. Loin d'affaiblir la monnaie nationale, il importait au contraire de proportionner la valeur des monnaies européennes à celle du dollar considéré comme étalon et de fixer à nouveau un rapport stable.

La stabilisation des devises posait, à la vérité, un problème fort délicat, mais indispensable à résoudre. En exportant du capital, en plaçant tout le surplus d'or à l'étranger et en donnant ainsi une énorme extension au crédit américain, on s'exposait à recevoir des intérêts en or et l'on continuait par conséquent à drainer les réserves métalliques vers les États-Unis. La stabilisation des devises résolvait cette difficulté puisqu'elle devait permettre aux débiteurs de s'acquitter en marchandises. Elle suppose en effet un certain équilibre entre l'exportation et l'importation. Mais n'obligerait-elle pas l'Amérique à abaisser ses barrières douanières et surtout ne l'exposerait-elle pas, d'autre part, à une redoutable concurrence?

Le grand financier germano-américain, Paul Warburg, que nous allons revoir à l'œuvre dans un instant, avait bien imaginé une modification du Federal Reserve Act qui palliait ces inconvénients. Aux termes de son projet, les banques du Board seraient autorisées à acheter, sur le marché libre, les traites financières que les banques des pays assistés tireraient sur les établissements américains. Ainsi l'on pouvait contrôler la production, au besoin la freiner et exploiter l'activité étrangère à son profit. Séduisant au premier abord, ce programme permit un instant aux financiers de Wall Street de croire qu'ils touchaient à la réalisation de leur rêve : la Cité ébranlée dans ses privilèges séculaires, New-York, métropole commerciale et financière du monde, munie de toutes les prérogatives politiques qu'une telle primauté comporte.

Tout paraissait donc enfin réglé, et le plus heureusement du monde, quand on s'avisa de deux obstacles, et qui se révélaient de taille : le premier d'ordre politique, le second d'ordre technique. Sans le redressement de l'Allemagne, la stabilisation des devises était impossible. Et si, d'autre part, on tentait d'opérer ce redressement, les bailleurs de fonds se voyaient aux prises avec les stipulations du traité de Versailles (clauses politico-économiques, pouvoirs de la Commission des réparations), bref, avec les droits que détenaient les Puissances signataires et qui leur conféraient une

hypothèque générale et de premier rang sur les avoirs du Reich. Qu'est-ce qui garantirait les crédits américains contre une opération de saisie, contre telle ou telle intervention d'un des gouvernements intéressés?

D'autre part, l'intronisation du dollar comme monnaie étalon ne pouvait s'effectuer que grâce à une organisation bancaire très puissante, perfectionnée dans ses moindres détails et *internationalement* établie. Or, cette organisation manquait, elle ne pouvait s'improviser : de longs efforts et de nombreuses années étaient nécessaires pour la mettre debout. Seule, pour le moment, de tous les pays, l'Angleterre la possédait. Elle s'en servait même supérieurement pour sa défense.

Telle était la situation, et elle semblait sans issue quand s'ouvrit la Conférence de Londres. Et c'est ici que l'histoire devient des plus curieuses.

La Conférence de Londres avait été réunie pour préparer la mise en œuvre du plan Dawes et son aménagement financier. En vue de l'emprunt à émettre, on s'abouchait avec des banquiers. On sollicitait leur appui : ils pouvaient donc poser leurs conditions. Aussitôt, Wall Street se rendit compte des possibilités qu'un tel concours de circonstances lui offrait. Le plan du comité des experts était un plan américain. Il avait été agréé par toutes les Puissances. Le général Dawes, président du comité, était un homme d'une moralité indiscutable, jouissant de l'estime générale et dont les sympathies proalliées et francophiles étaient notoires. Ce plan, il n'y avait pas lieu de le suspecter de germanophilie. De plus, il était censé n'avoir aucun caractère politique et bornait ses suggestions au domaine de l'économie. Sous son couvert, une opération, dont le jeu avait été sans cesse contre-carré, allait enfin pouvoir se donner libre cours. Le champ d'action de son fonctionnement était trouvé. Voici que se présentait le moment propice, l'occasion tant cherchée pour mener à bien une vaste entreprise dont les ramifications multiples, non plus que les desseins complexes et les visées occultes, n'avaient encore été soupçonnées. Le groupe d'hommes qui en était l'instigateur voyait se préciser ses espérances.

Quel était donc ce groupe d'hommes? De quelles ressources disposait-il? Quels leviers pouvait-il agir? Sous le couvert d'une conférence interalliée qui avait une mission précise,

une tâche publiquement définie, quel objectif se proposait-il d'atteindre et quelles étaient ses fins secrètes?

Ce groupe d'hommes était allemand. Il se dissimulait derrière Wall Street, mais ses comptoirs travaillaient aussi bien à Francfort et à Hambourg ; quelques-uns même s'ouvraient sur les rues profondes de la Cité. Ce groupe? Des raisons sociales en lettres d'or illustraient sa célébrité, sa dignité professionnelle, la hauteur de son rang et sa puissance bancaire : c'étaient celles de la Banque Warburg et C^ie^, de la Banque Kuhn, Loeb et C^ie^, de la Banque Speyer, Ellissen et C^ie^. C'étaient celles de la banque Warburg, installée à New-York et à Hambourg, de la banque Kuhn, Loeb et C^ie^, établissement aussi allemand, certes, qu'américain, et dont l'activité germanophile ne s'est jamais démentie, de la banque Speyer-Ellissen qui tient sa maison mère à Francfort : toutes firmes enfin dont les chefs, aux États-Unis, restent les associés, frères, neveux ou cousins de ceux qui dirigent les mêmes établissements en Allemagne.

Voyons d'un peu près ce qu'est la banque Warburg. Cette formidable maison constitue le véritable trait d'union financier entre New-York et le Reich. C'est elle qui a toujours appuyé et développé les transactions entre les États-Unis et l'Allemagne. Le chef de la maison américaine, M. Paul Warburg, technicien de premier ordre, un des plus puissants financiers d'outre-Atlantique et le plus ferme soutien du parti allemand en Amérique, peut être considéré comme le principal promoteur de la politique d'hégémonie poursuivie par Wall Street. Il est l'auteur du projet de modification du Federal Reserve Act, dont nous avons parlé plus haut, et qui peut constituer un instrument d'expansion redoutable. Comme représentant de sa banque, il siège au Conseil du Federal Reserve Board, ce qui lui confère une autorité et des possibilités d'intervention presque officielles. Il est, d'autre part, le cousin de MM. Fritz et Max Warburg, chefs de la banque Warburg de Hambourg, qui, de leur côté, sont les oncles de M. Meyer de la Kriegslastenkommission de Paris. M. Meyer, soit dit en passant, est d'ailleurs sur le point de résilier ses fonctions pour entrer dans la maison Warburg de New-York et sa nomination peut être considérée comme imminente. Cet événement de minime apparence mérite cependant de retenir notre attention. Il montre comment on poste les observateurs aux bons endroits, de quelles

intelligences on dispose, de quelle manière on les utilise, et comment se noue et s'étend la trame de la ploutocratie.

M. Max Warburg ne joue pas un moindre rôle en Allemagne que son cousin aux États-Unis. On n'exagérerait pas en disant qu'il a été la véritable cheville ouvrière de l'organisation financière allemande en vue de la guerre. Au congrès des banques allemandes d'octobre 1912 la question de la mobilisation financière du Reich en cas de conflit fut examinée. Deux rapports furent soumis aux membres du congrès. L'un avait pour auteur M. Karl Helfferich, l'autre M. Max Warburg. Les conclusions de ce dernier furent adoptées. M. Warburg expliquait dans son mémoire la nécessité de compléter immédiatement les stocks d'or de la Reichsbank et, pendant les années 1913 et 1914, la Banque d'Empire ne cessa d'acheter du métal précieux sur les marchés de Londres et d'Amsterdam.

Il n'est pas inutile non plus de dire un mot de la banque Speyer-Ellissen. Cette ancienne et puissante maison, d'ailleurs fort estimée, a été fondée à Francfort. Une branche de la maison Speyer s'est installée aux Etats-Unis, une autre à Londres. Le chef de cette dernière, Sir Edgar Speyer, disposait, grâce à son énorme fortune, à ses relations mondaines et cosmopolites, à ses attaches politiques, surtout dans le clan libéral, de moyens d'action considérables. Aidé par Lady Speyer, il avait fait de son salon un des centres de la vie intellectuelle et artistique de Londres ; et la musique, fort à propos, y couvrait des intrigues politico-financières. Pendant la guerre, son attitude fit scandale. Se croyant sûr de l'impunité, fort de ses appuis dans le gouvernement, il continua ses manœuvres jusqu'au jour où, en dépit de la fin des hostilités, ses sympathies et ses agissements proallemands lui valurent quelques ennuis. Sa qualité de sujet britannique lui fut retirée, il perdit son titre et se vit interdire l'accès du Stock Exchange. Or, Sir Edgar passait pour le plus dégermanisé des membres de la banque Speyer. Sa mésaventure supprima peut-être pour le moment quelques facilités de négociation dans les milieux anglo-saxons, mais sans toutefois entamer le crédit de l'établissement. Aux États-Unis notamment, la puissance de la banque resta entière, à telles enseignes que, lorsqu'en 1921 se constitua à New-York le consortium secret qui se proposait d'exploiter et de manœuvrer le marché des changes sur les quatre grandes places

de Paris, Londres, New-York et Amsterdam, ce fut la banque Speyer qui en prit la tête et en assuma la direction. Jusqu'au printemps dernier elle resta l'inspiratrice de la campagne formidable contre le franc. Elle poursuivit son action avec une méthode, une ténacité et des moyens prodigieux, au reste remarquablement secondée par la banque Warburg. L'influence de Sir Edgar pouvait avoir disparu. Mille autres la compensaient dans les milieux de la Cité, à Wall Street, en Allemagne, dans le monde entier. Un des propriétaires de la banque Speyer de New-York, M. James Speyer, dont les relations à Londres ne se comptaient plus, n'était-il pas le beau-frère de M. von Gwinner, directeur de la Deutsche Bank? Celui-ci n'est pas non plus sans avoir accès dans la haute finance anglaise et notamment à la Trésorerie.

A la veille de la Conférence de Londres, on apprit d'ailleurs brusquement que M. von Bergmann venait d'entrer dans le conseil d'administration de la banque Speyer de Francfort dont il devenait co-propriétaire. M. von Bergmann n'était autre que le célèbre conseiller financier du gouvernement allemand, l'auteur du projet de réparations qui portait son nom, l'expert maintes fois délégué à Paris. D'une haute compétence, jouissant d'un grand prestige à Wall Street, muni de nombreux appuis à Londres où l'on appréciait ses tendances anglaises, il était momentanément écarté du pouvoir, quelque peu supplanté par M. von Schacht dans les conseils officiels, plein de racune contre son successeur qu'il considérait comme trop favorable à un arrangement avec la France, et décidé à lui faire pièce. Il n'entendait certes point sacrifier son influence sur le champ international. Sa nomination à la banque Speyer lui en fournissait une nouvelle et excellente occasion.

Pour ce qui est de la banque Kuhn, Loeb et C^ie^, la présence dans son conseil de M. Otto Kahn, commandeur de la Légion d'honneur et grand protecteur de l'art français, ne changeait en rien son orientation véritable. Les personnes qui pensent que les libéralités de M. Kahn en faveur de quelques-uns de nos artistes et de nos intellectuels constituent une garantie ne sont vraiment pas exigeantes. Tout comme la banque Speyer et comme la banque Warburg, la banque Kuhn, Loeb et C^ie^ faisait partie du consortium qui manœuvrait les changes, et nous savons dans quel sens. Elle était le corres-

pondant de la fameuse banque Mendelssohn, de Berlin, dont on connaît l'histoire, et qui n'a pas été la moins ardente à spéculer contre le franc, sans bonheur d'ailleurs, puisqu'elle y a perdu quelques millions de marks-or. Un des Loeb fait d'ailleurs partie de la banque Mendelssohn comme associé, et si les relations des Kuhn, Loeb et Cie avec les Mendelssohn se sont un peu espacées depuis quelques mois, il n'y a pas lieu d'en inférer un changement d'attitude à notre égard.

Ces quelques indications, pour sommaires et incomplètes qu'elles soient, ouvrent des perspectives que l'on aurait tort de ne pas pénétrer. Elles dévoilent des coalitions d'intérêts, des solidarités de famille, des imbrications d'affaires tellement multiples et étendues, que l'on reste stupéfait devant l'énormité d'un organisme si subtilement et ingénieusement agencé ; dont les rouages sont à la fois souples, ténus, précis et résistants, et dont les leviers de commande sont disposés avec une maîtrise diabolique. Mais l'ignorance où l'on est communément de cette vaste machinerie, et le peu de soin que l'on prend à l'étudier sont non moins stupéfiants.

Parlant de ces banquiers et magnats de la finance, nous avons dit tout à l'heure qu'ils étaient allemands. C'est exact ; mais il faut compléter et dire : allemands et juifs. Les Warburg sont juifs comme les Speyer et les Kuhn-Loeb. Et si le dessein dont ils poursuivent l'exécution n'est ni exclusivement ni spécialement d'Israël, du moins faut-il remarquer le lien qui en unit les éléments moteurs.

On demandera peut-être ce que tout cela vient faire à propos de la Conférence de Londres ; quel rapport existe entre la politique de ces banques et les négociations de juillet-août? A quoi nous répondrons d'abord que ces banques, par leur attitude, leurs opérations, leurs manœuvres sur le change, par leur action sur la clientèle, leurs circulaires et leurs bulletins de renseignements, leurs attaches, leurs intelligences et leur puissance, ont préparé et créé dans le monde une atmosphère favorable à un renversement politique qu'elles souhaitaient et qui devait favoriser l'exécution de leur plan. Nous répondrons ensuite que par les exigences formulées au nom des prêteurs américains, c'est-à-dire formulées par ces banques ou à leur instigation, elles ont directement exercé leur influence sur les décisions de la Conférence. N'a-t-on pas vu les demandes de garantie des banquiers américains se modifier brusquement? Et M. Paul

Warburg, par exemple, abrité derrière le Federal Reserve Board, ne serait-il pour rien dans cette affaire? Enfin ces banques n'ont-elles pas provoqué ou exploité, ou même sans doute aggravé certaines résistances qui venaient d'ailleurs, mais qui allaient au-devant de leurs propres vœux? Le rôle de Mr. Philipp Snowden, chancelier de l'Échiquier, est instructif à cet égard, tout autant que celui de Sir Norman Montagu, gouverneur de la Banque d'Angleterre qui avait partie liée avec lui. Et derrière Mr. Snowden et Sir Norman Montagu, les manœuvrant l'un et l'autre, ne voyons-nous pas apparaître l'étrange figure de Sir Otto Niemeyer? Fils d'Allemand non naturalisé, Sir Otto a fait une carrière extrêmement rapide dans l'administration des finances anglaises. Contrôleur général, récemment anobli, auteur des plans anglais de réparations, il est aujourd'hui le cerveau et le véritable chef de la Trésorerie britannique. Allemand d'allure et de pensée, il est foncièrement francophobe. En raison de ses fonctions il se trouve depuis longtemps en contact avec M. von Bergmann, avec M. von Gwinner et bien d'autres ; et ce contact n'est pas strictement limité au domaine officiel. Au surplus, l'opposition de Mr. Philipp Snowden, de Sir Norman Montagu, de Sir Otto Niemeyer contre M. Mac Donald jugé trop conciliant, ne concorde-t-elle pas avec l'opposition des financiers?

Ces financiers ont, d'autre part, profité de certaines dispositions d'esprit qui existent dans quelques milieux anglais, et entre autres dans des sphères particulièrement influentes auprès du gouvernement. Le cas de Sir Eyre Crowe, pour n'en citer qu'un, est des plus typiques. Sir Eyre Crowe, sous-secrétaire d'État permanent au Foreign Office, a pour mère une Allemande, et a épousé une Allemande. Sa sœur est femme d'un consul britannique ; mais elle est tellement germanisée qu'elle a coutume de dire : *We Germans*. En raison de ses attaches, Sir Eyre Crowe a été tenu à l'écart des affaires pendant toute la durée de la guerre. Après l'armistice, Lloyd George le rappela à l'activité, et, depuis lors, son influence n'a fait que grandir. Nous ne voulons nullement insinuer que ce haut fonctionnaire soit inféodé à l'Allemagne, ni qu'il puisse être taxé de germanophilie. Il est même inexact d'affirmer qu'il manifeste par principe de l'hostilité à l'égard de la France. C'est un diplomate anglais, sincèrement soucieux des intérêts qui lui sont confiés et qu'il défend

du mieux qu'il entend. Mais on ne transgressera pas les limites de la vérité en disant que, quoique Anglais de cœur, il reste peut-être, par ses affinités, sa formation et certaines influences familiales, perméable à un courant d'idées germaniques. Phénomènes d'osmose qui se produit sans doute à son insu, mais qui lui fait accepter certaines théories, en les jugeant conciliables avec les vues anglaises, ou même conformes à l'intérêt de son pays.

Ici, une question se présente à l'esprit. Si telle est la réalité des choses et si l'on se trouve effectivement devant un essai de domination judéo-germano-américaine qui tend à l'éviction de la livre sterling, à la dépossession de Londres en tant que capitale financière, et à la création à New-York d'un centre de contrôle de l'économie mondiale, comment se fait-il qu'il ait pu exister à la Conférence une collaboration anglo-américaine, fût-elle bornée à un programme minimum? Et si cette collaboration a existé, comment peut-il y avoir une guerre du dollar et de la livre sterling?

Cette collaboration n'a existé et n'existe que sur un seul point : le redressement de l'Allemagne. Elle vise, par conséquent, à un effet commun, mais elle est déterminée par des causes différentes et cherche à obtenir des résultats opposés.

Comme les banquiers de Wall Street, l'Angleterre était à la recherche d'une formule de reconstruction, d'un programme de restauration économique, dont elle eût bénéficié en premier lieu, et plus que d'autres. Sans une aide à l'Allemagne qui la délivrerait d'une partie des entraves dans lesquelles l'enserraient les traités, qui restaurerait ses finances, lui rendrait sa capacité d'achat, son rang de grande puissance commerçante, la Grande-Bretagne ne voyait pas la possibilité de provoquer la reprise normale des échanges internationaux dont elle avait tant besoin. Elle vivait des bénéfices fournis par ses établissements bancaires, du profit qu'elle retirait de ses compagnies de navigation. Elle avait le monopole du transport des matières premières dont les prix étaient universellement cotés en monnaie anglaise. Depuis la guerre pourtant, sa situation s'était modifiée. Le commerce de l'Empire diminuait. Les colonies et les Dominions commençaient à transformer sur place les matières premières. Des marchés s'étaient fermés. Les encaissements baissaient, mais les charges financières allaient en

augmentant. Pour régler sa dette envers les États-Unis, elle doit désormais livrer des livres sterling ou acheter des dollars. Mais qu'elle vende des livres ou demande des dollars, elle déprécie sa devise. Elle fait des efforts inouïs pour rétablir la parité-or de la livre. Mais la concurrence des États-Unis ne lui laisse pas de répit. Elle ne peut se sauver qu'en provoquant des demandes de sterling. Or, l'arrêt de l'activité industrielle en Allemagne ajoute encore à ses difficultés. Loin d'acheter du charbon anglais, l'Allemagne n'arrive même plus à consommer le sien. Ce qui est pis, elle en exporte. Elle n'importe que des quantités chaque jour plus réduites de coton. Il en est ainsi pour cent autres produits. Une renaissance de la prospérité allemande intensifiera le courant des échanges, augmentera le transport des matières premières, déterminera des demandes de livres. L'organisation bancaire anglaise pourra alors fonctionner de nouveau à plein rendement, lutter contre New-York, qui veut abattre la puissance financière de Londres.

Telle était la conception anglaise : et l'on se rend compte à quel point elle favorisait l'Allemagne et servait les intrigues des financiers de tout ordre, et surtout des financiers allemands et de leurs associés.

Pour les États-Unis, le problème était différent. On a vu plus haut sous quel aspect se présentait la situation de l'Amérique, les raisons qui lui faisaient chercher des placements en Europe, la politique d'hégémonie qu'elle entendait pratiquer, politique pour laquelle elle disposait des capitaux nécessaires mais pour laquelle l'organisation bancaire lui manquait. Jusqu'à ces dernières années, la banque américaine, à l'exception de quelques banques d'affaires, limitait son activité aux transactions intérieures, et cela d'autant plus que le statut auquel étaient soumis les grands établissements de crédit ayant la forme de Trust Companies leur interdisait la création de succursales en dehors du territoire de l'Union. Les opérations résultant des exportations et importations américaines étaient presque uniquement traitées par des maisons anglaises. Lorsque le statut fut changé, les Américains tentèrent de s'émanciper : ils firent preuve d'une inexpérience touchante. Mais l'expérience qui leur faisait défaut, l'Allemagne la possédait. Seulement, la banque allemande était paralysée. La Conférence de Londres allait peut-être permettre de lui rendre sa souplesse. Fournir des

crédits à l'Allemagne, mais en les assurant contre tout risque, c'était redonner de la vigueur au Reich et fortifier la position du capital américain. S'associer à la finance allemande, en la régénérant, c'était profiter de son organisation. Favoriser l'établissement d'un mark-or, c'était en quelque sorte créer un dollar européen, grâce auquel on allait enfin pouvoir donner les premiers coups de pioche dans l'édifice bancaire anglais. C'était introniser définitivement le dollar comme monnaie étalon. C'était enfin s'assurer cette suprématie tant convoitée, en abattant la maîtrise financière de Londres, en dépossédant l'Europe, en installant ce contrôle économique, et, partant, cette emprise politique que Wall Street prétend désormais exercer.

L'exposé qui précède est forcément schématique car les faits n'ont naturellement pas toute la rigueur qu'ils accusent ici. Cet exposé donne tout de même une idée, grossière nous le voulons bien, du mécanisme de cette très complexe opération. Il fait apercevoir tout en même temps ce qui divise et ce qui réunit l'Angleterre et l'Amérique. On comprendra, grâce à lui, comment a pu s'accréditer la version d'une collaboration américaine à la Conférence. Si le redressement de l'Allemagne est voulu par Londres à condition qu'il se subordonne à l'intérêt anglais, ce redressement n'a été envisagé par New-York que sous l'angle de l'intérêt américain. Ni l'Angleterre ni l'Amérique ne le considèrent comme une fin, mais bien plutôt comme un moyen approprié à l'achèvement d'un grand dessein. Londres tente une opération dont le bénéfice serait proche, et New-York pose les premiers jalons de sa future hégémonie.

Le pathétique de cette lutte aux apparences de pacification mondiale et de rétablissement économique, ne saurait échapper à l'observateur averti.

La restauration de l'Allemagne (laquelle ne peut que gagner à ce jeu) implique évidemment un renversement du statut européen actuel, ou pour le moins une révision larvée des traités. Elle suppose non seulement l'évacuation de la Ruhr, la perte de nos garanties, mais encore, pour parler tout cru, la mise au rancart de nos revendications les plus justes, et les plus essentielles. Elle sert aussi de prétexte à l'une des plus étonnantes entreprises de la ploutocratie internationale.

Nous n'entrerons pas dans le détail des négociations de

Londres. Ces événements sont encore très près de nous, et l'on en a gardé la mémoire. Il est superflu de les évoquer et, d'autre part, il n'est pas possible de formuler, à l'heure actuelle, un pronostic certain sur les chances des combattants. Ce qu'il faut voir, ce sont les étapes parcourues, les résultats acquis, le sens véritable qui s'en dégage. Cela peut se résumer en quelques lignes.

Peu importe désormais que le plan Dawes soit appliqué. Des résistances se manifestent en Angleterre, une certaine hésitation se marque aux États-Unis. Simples incidents d'un antagonisme qui n'est pas près de se terminer. L'évidence est que l'Allemagne se trouve maintenant délivrée d'une grande partie de ses entraves. Qu'elle obtienne des crédits ou non, qu'elle exécute ses engagements ou qu'elle s'y refuse, c'est une question d'une importance très relative, en tout cas momentanée. Elle a reconquis des possibilités d'action, dont elle entend certes se servir, mais dont les États-Unis d'une part, l'Angleterre de l'autre, veulent tirer parti. Les intérêts français passent à l'arrière-plan et ne sont plus pris en considération que dans la mesure où ils sont susceptibles de constituer une gêne ou fournir un argument à l'une ou l'autre des parties en présence.

A ceux qui, dans la Conférence de Londres, ne voient ou ne veulent voir que la commercialisation de la dette allemande, et qui s'en vont répétant que le problème des réparations est désormais sorti de la politique pure, il faut le dire nettement : ils sont dupes ou complices, aveugles ou criminels. La Conférence de Londres est une opération politique au premier chef. L'issue de la lutte, et, nous le répétons, de la lutte politique, engagée entre les États-Unis et l'Angleterre, et dans laquelle les États-Unis semblent bien avoir remporté un premier avantage (1) (quelque soit, au reste, l'aspect économique et financier de ce conflit), ne peut se terminer qu'au détriment de la France. Nous y sacrifierons une partie de nos intérêts. Nous y perdrons peut-être notre situation de grande puissance. Et toute le reste est littérature.

★★★

(1) Depuis que cet article a été écrit, l'Angleterre a obtenu que l'émission de l'emprunt Dawes s'effectue en livres sterling : ce qui lui permet, à son tour, de marquer un point.

Anatole France et la Révolution

I

Quelles singulières façons on a aujourd'hui d'honorer les penseurs ! Le quatre-vingtième anniversaire d'Anatole France avait été l'occasion de fêtes tapageuses qui n'ont eu de littéraire que le nom. Ses funérailles ont servi à une opération politique. Ce manque de mesure et de discrétion est particulièrement regrettable lorsqu'il s'agit d'un écrivain dont le goût exquis et classique a fait la célébrité. Anatole France a droit à autre chose que ces apothéoses théâtrales et électorales.

Ses dévots ont pris depuis longtemps l'habitude de réciter en son honneur d'étranges litanies. Dans une plaquette éditée en 1910 par Édouard Pelletan pour commémorer la réception faite à Anatole France par les étudiants de Paris, nous voyons sur quel ton on parle à celui que son éditeur appelle « le maître bien aimé ». Le président de l'Association, M. Fabien Soullard, après avoir salué « pieusement » l'auteur de *l'Ile des Pingouins*, n'hésitait pas à lui dire : « En vous apportant l'hommage de nos ovations nous remplissons un devoir sacré. » Et il parlait de la visite « auguste » faite à la maison des étudiants.

A cette même cérémonie, M. Paul Hervieu ayant dit à Anatole France : « Je ne songe pas à vous apporter, au

nom des lettres, l'hommage auquel vous avez *majestueusement* droit », Anatole France n'hésita pas à répondre : « Et vous, mon illustre ami, vous dont le génie a rendu au théâtre français sa grandeur classique... »

Ce sont là des façons de parler navrantes. De tous temps les gens de lettres ont échangé des louanges hyperboliques, mais ce fut toujours aux dépens de leur indépendance et même de leur talent. D'autre part, nous apprenons par le livre d'un admirateur de M. Anatole France qu'un familier du maître s'adressait à lui en ces termes : « Si dame nature qui vous prodigua les trésors de l'intelligence... Moi, si j'avais votre génie... »

Vraiment, l'auteur de tant de beaux livres méritait mieux que ce grossier encens. N'oublions pas que Jules Lemaître a pu écrire : « L'esprit de M. Anatole France est une des « résultantes » les plus riches de tout le travail intellectuel de ce siècle. »

Et Henri Massis constate, dans ses *Jugements :* « Depuis plus de trente ans, le nom d'Anatole France représente au regard de l'étranger ce qu'il y a de plus exquis et de plus raffiné dans notre langue ; et nul n'a autant fait pour reconquérir l'Europe à notre influence spirituelle. C'est un fait non moins certain que sur la vie intellectuelle de plusieurs générations cet homme et cette œuvre furent au tout premier rang : il jouit à peu près de ce prestige qu'eut un Voltaire sur ses contemporains. »

Pourquoi donc les jeunes littérateurs ne parlent-ils plus de lui qu'au passé, quand ils en parlent? C'est probablement parce qu'ils crient, ainsi que Thaïs à Nicias : « Je méprise ceux qui comme toi n'espèrent ni ne craignent rien. Je veux savoir ! Je veux savoir. »

La génération qui est sortie du lycée en 1900 savait par cœur *les Opinions de Jérôme Coignard*, le *Lys rouge* et *l'Orme du mail.* A relire ces œuvres et les autres vingt ans après, on y trouve autant de sujets d'inquiétude que d'admiration.

Si on ne prend que l'essentiel de son œuvre, M. France n'a guère écrit plus de deux ou trois volumes. C'est beaucoup déjà si l'on songe que La Bruyère, par exemple, n'en a écrit qu'un. Comme il a le don de ramener sur un même plan les choses et les hommes, il a dit assez vite tout ce qu'il avait à dire. Il a commencé par se peindre sous ses divers aspects

et puis il a pris des aspects nouveaux pour avoir le plaisir de les peindre. « Rarement, a-t-il dit, un écrivain est si bien inspiré que lorsqu'il se raconte. » Et ailleurs : « Ce que nous avons de mieux à faire c'est... d'avouer que nous parlons de nous-mêmes chaque fois que nous n'avons pas la force de nous taire. »

Il s'est donc raconté et a parlé de lui-même « en un discours musical plein de grâce et d'audace ». Il n'a jamais adopté une attitude définitive entre le scepticisme et la foi, la révolution et l'ordre.

Sa pensée est d'une telle subtilité qu'on n'en peut à aucun moment définir les contours. Elle suit allégrement toutes les contradictions humaines, monte, descend, danse comme une flamme, vacille puis brille d'un plus bel éclat. Qu'on soit fou ou raisonnable, on peut toujours se dire et même se croire le disciple d'Anatole France puisqu'il a tout dit. Il a gaulé les idées comme on gaule des noix.

Néanmoins, le compte fait de son œuvre, on est bien forcé de constater qu'Anatole France a toujours été, est et restera l'homme le plus réactionnaire du monde. On l'a appelé le pape des incrédules ; il en est le diable, plutôt. Il s'est beaucoup plu à raconter les mésaventures de ces pères du désert qui, croyant converser avec un saint de leur espèce, étaient les dupes et suivaient les conseils du Malin. Il a joué un tour de cette sorte aux révolutionnaires qui l'ont pris pour prophète. Depuis vingt ans, les hommes de gauche et d'extrême gauche vénèrent un des premiers théoriciens d'Action française et le maître de Charles Maurras.

*
* *

On reconnaît un réactionnaire à certains signes qui ne trompent pas : un patriotisme remontant plus haut que la Révolution et procédant d'un goût réfléchi de tout ce qui rappelle l'ancienne France ; une certaine manière de lire et de comprendre l'histoire et le refus de considérer le serment du Jeu de Paume et la nuit du 4 Août, par exemple, comme des événements prodigieux marquant l'ouverture d'une ère nouvelle ; un tour d'esprit catholique, aristocratique et classique ; un scepticisme solide pour tout ce qui ressemble à la religion du progrès ; le respect de l'armée, la conviction que le suffrage universel est une plaisanterie

et que Jean-Jacques Rousseau était un fou dangereux ; enfin l'horreur du libéralisme parlementaire et des solutions moyennes.

Tout cela est nécessaire et suffisant, pour être mis à l'index par tous les radicaux et les socialistes d'arrondissement et même par les républicains modérés, pour être considéré comme indigne de s'asseoir à une place quelconque aux banquets de la démocratie. Mais tout cela caractérise exactement l'esprit d'Anatole France. On pourra le porter au Panthéon en même temps que Jaurès ; on pourra perfectionner en son honneur les canonisations laïques ; il n'en restera pas moins que le meilleur de son œuvre est d'un réactionnaire.

France a subi les influences les plus opposées et soutenu les thèses les plus contradictoires. Définir sa doctrine et découvrir son système est donc une tâche malaisée et même à peu près irréalisable. Mais ce qu'on peut trouver et décrire, c'est le fond de sa nature, le terrain sur lequel il tire dans tous les sens ses feux d'artifice de toutes les couleurs : et tout de suite on découvre que sa pensée est d'abord et toujours aristocratique et réactionnaire.

Cette constatation a été faite à maintes reprises d'abord par Charles Maurras qui, dès qu'on lui parle de France, répond : « C'est mon maître », et qui a fait allusion récemment aux « cas innombrables dans lesquels l'esprit de M. France concorde avec toute la réaction ». Dans sa brochure *Anatole France, politique et poète*, le directeur de *l'Action française* a rappelé pour commencer le mot de Barrès en 1898 :

— Tout ce que l'on voudra ! Mais d'abord Anatole France a maintenu la langue française. » Et il ajoute : « Et le style. Et le goût. Et l'esprit français. »

En fait, la politique et la doctrine d'Action française s'inspirent très souvent des conseils et des leçons donnés par Anatole France (1) ; on pourrait faire une campagne complète, d'Action française en se servant exclusivement de phrases tirées des livres d'Anatole France et non pas seulement de ceux d'autrefois, mais des plus récents. Tout

(1) Charles Maurras écrivait dans *l'Action française*, le 19 avril 1924 : « Il ne sera pas dit qu'un journal *dont la doctrine politique doit beaucoup à M. Anatole France*, etc... »

y est, depuis le nationalisme intégral jusqu'au sentiment de l'ordre et de l'autorité en passant par la critique impitoyable du stupide dix-neuvième siècle et la condamnation sans appel des modérés.

On répondra que France a été dreyfusard et que depuis vingt-six ans il n'a négligé aucune occasion de manifester publiquement et bruyamment qu'il était un homme de gauche et d'extrême-gauche et que, dans cette direction, aucun extrémisme ne lui faisait peur. Cela est indiscutable. France a vécu les dernières années de sa vie, et il est mort, en pape des incrédules.

Mais tout en faisant les gestes rituels indispensables, il a conservé, dans l'église révolutionnaire, la même liberté d'esprit que Jérôme Coignard dans l'église catholique ; il avait décidé, une fois pour toutes, et afin de vivre en paix, de respecter le dogme et de ne pas entrer en conflit avec les docteurs ; ceci posé, il a continué à penser et à agir en toute indépendance. Il avait le génie d'échapper à toutes les obligations et de glisser hors de tous les liens. Il a su être l'hérétique de toutes les églises, éviter toutes les excommunications ; il a su jouir de tous les biens de ce monde et garder l'âme d'un franciscain. Son grand art a été de concilier, pour son plus grand bien, les inconciliables et d'être à la fois le plus pitoyable et le plus égoïste des hommes.

C'est en se mêlant à la foule qu'il a trouvé « la paix bienheureuse et les cimes ensoleillées » que salue Siegfried. Ce causeur incomparable s'est très vite lassé des joies de la conversation. L'échange des idées avec ses pairs interrompait et gênait sa méditation ; il avait eu pour amis Paul Bourget, Jules Lemaître et Maurice Barrès. Il a préféré s'entourer de compagnons plus négligeables pour jouir des avantages de la solitude sans en subir les inconvénients. C'est ainsi qu'il a conservé toute la pureté de son intelligence dans un milieu d'effroyable gâchis intellectuel, et qu'il a continué, confortablement installé dans le monde de l'anarchie, ses méditations de classique et de réactionnaire.

Ce que les révolutionnaires ont eu d'Anatole France, c'est son apparence, son fantôme et, pour finir, sa dépouille. Quant à son moi véritable, il leur a toujours échappé, comme toutes ses œuvres en font foi. On peut conclure avec Charles Maurras que « ses sources naturelles n'appartiennent qu'à la patrie et à la tradition ».

*
* *

Pourtant il a été socialiste. Voyons comment.

France a toujours eu un vif sentiment de la faiblesse humaine. « Les hommes, dit-il, ne se gouvernent jamais par le raisonnement. L'instinct et le sentiment les mènent. Ils obéissent à leurs passions, à l'amour, à la haine et surtout à la peur salutaire. »

Les âmes étant impénétrables les unes aux autres, les pauvres humains vivent dans l'ignorance de ce que sont leurs semblables et de ce qu'ils sont eux-mêmes.

Tout est décevant dans la vie, tout y est apparence, la sagesse semble être de douter de tout, mais le doute lui-même ne change pas les conditions de la vie. France a regardé du côté du scepticisme absolu ; mais si l'on doute de tout, il faut se taire. Et n'ayant pas eu « le courage du silence et du renoncement », il a voulu croire ; il a cru du moins « à la relativité des choses et à la succession des phénomènes ».

A quoi bon s'attacher à une doctrine? Toutes se valent. Nous ne pouvons rien savoir, car « la nature se joue cruellement de notre ignorance et de notre imbécillité. »

Il n'y a pas de métaphysique. « Les métaphysiciens construisent leurs systèmes avec les débris méconnaissables des signes par lesquels les sauvages exprimaient leurs joies, leurs désirs et leurs craintes. »

Il écrit dans *la Vie littéraire* ce qu'il répétera en termes à peu près identiques dans *le Jardin d'Epicure* : « L'esthétique ne repose sur rien de solide. C'est un château en l'air. On veut l'appuyer sur l'éthique, mais il n'y a pas d'éthique. Il n'y a pas de sociologie. Il n'y a pas non plus de biologie. L'achèvement des sciences n'a jamais existé que dans la tête de M. Auguste Comte dont l'œuvre est une prophétie. Quand la biologie sera constituée, c'est-à-dire dans quelques millions d'années, on pourra peut-être construire une sociologie. »

La morale? Science des mœurs, elle change avec les mœurs. « Elle diffère dans tous les pays et ne reste nulle part dix ans la même. »

Peut-on se fier au moins au sens commun? Non. C'est lui qui donne lieu à tous les faux jugements : « Le sens commun nous enseigne que la terre est fixe, que le soleil tourne

autour et que les hommes qui vivent aux antipodes marchent la tête en bas. Défiez-vous du bon sens... C'est en son nom qu'on a commis toutes les bêtises et tous les crimes. »

Cette négation continuelle est désespérante, et il le sent. « Qui nous apportera, s'écrie-t-il, une foi, une espérance, une charité nouvelles? » Il pleure la perte des trois vertus qui, « comme trois nefs ayant à la proue l'image d'une vierge céleste, portaient les pauvres âmes sur l'océan du monde ».

Après Renan, il constate qu'il y a quelque illusion à penser qu'une société peut se fonder tout entière sur le rationalisme et sur l'expérience.

La science ne peut aspirer à gouverner les hommes, parce qu'elle est sans morale et inhumaine. « Sa cruauté nous blesse ; elle nous anéantit dans la nature ; elle nous rapproche des animaux et même des plantes. » Il y a une difficulté de croire ; mais la difficulté de ne pas croire n'est pas moindre. Que mettra-t-on à la place des connaissances positives? France considère qu'on a le devoir de le rechercher.

« Dans un monde, écrit-il, ou toute illumination de la foi est éteinte, le mal et la douleur perdent jusqu'à leur signification et n'apparaissent plus que comme des plaisanteries odieuses et des farces sinistres. »

France a hésité longtemps entre plusieurs formes de mysticisme et Jules Lemaître l'avait bien remarqué, il y a déjà trente ans : « Cette préoccupation impie et affectueuse de la vie mystique, notait-il, commence à devenir singulière chez M. France par ses instances et sa continuité. Car enfin Voltaire et les encyclopédistes ne l'ont jamais eue. M. France goûte pleinement le plaisir satanique de comprendre, de douter, de nier ; mais il semble qu'à chaque instant aussi il l'épuise, il en touche le néant... *Je suis bien curieux de savoir où cela le mènera...* »

Cela devait le mener au socialisme par le canal du dreyfusisme et l'influence de Jaurès.

France, qui se méfiait de la raison humaine en général et de la sienne en particulier, avait peur non seulement « d'offenser la beauté inconnue », mais d'offenser l'avenir inconnu. Il craignait de commettre l'erreur du proconsul Gallion ne voyant dans saint Paul qu'un juif grossier dans lequel ne brillait nulle image de la divinité. Laisserait-il, lui aussi, passer devant lui sans le reconnaître, l'avenir cherché?

Le ciel vide lui donne le vertige ; il veut croire. Depuis quelques années déjà, il avait tendance à chercher une foi du côté non pas de la religion du progrès, mais d'une sorte de transformisme moral. Il écrivait dans *le Jardin d'Epicure :*

> Espérons, non point en l'humanité qui, malgré d'augustes efforts, n'a pas détruit le mal en ce monde, espérons dans ces êtres inconcevables qui sortiront un jour de l'homme, comme l'homme est sorti de la brute. Saluons ces génies futurs. Espérons en cette universelle angoisse dont le transformisme est la loi matérielle. Cette angoisse féconde, nous la sentons croître en nous ; elle nous fait marcher vers un but inévitable et divin.

Ce sont ces tendances que Jaurès a exploitées pour amener Anatole France au socialisme.

Car l'influence de Jaurès fut décisive dans cette affaire : ce gros homme, sanguin, à la voix métallique et qui avait l'air de dompter les foules (en réalité, il s'essoufflait à les suivre) était bien fait pour étonner France et pour le séduire. Il avait un grand charme personnel, une forte culture et des ressources oratoires inépuisables. Le « je pense quand je parle » de Numa Roumestan est vrai pour tous les orateurs. France, habitué à penser en silence et un livre à la main, ne pouvait manquer de s'ébahir un peu devant les méditations sonores du tribun.

Ainsi le petit Pierre du *Livre de mon ami* et de *la Vie en fleur* avait de l'admiration pour son ami Fontanet. « Fontanet, raconte France, était dès lors l'homme de progrès que vous avez entendu à la tribune de la Chambre. Ses irrévérences me faisaient frémir... J'étais conservateur. Il m'en est resté quelque chose, et toute ma philosophie m'a laissé l'ami des vieux arbres et des curés de campagne. »

Malgré ces différences de nature, ou à cause d'elles, nous voyons que Fontanet exerçait une influence irrésistible sur le petit Pierre. A vrai dire, ce dernier essayait parfois de regimber ; il remarquait que Fontanet avait « une trompette de cinq sous » dans le gosier et qu'il n'était qu'un avocat comme un autre. Fontanet pourtant conservait son prestige : « Les hommes d'une intelligence très vaste, a écrit France dans son étude sur Jean Racine, s'embarrassent dans des complexités infinies, se perdent et se retrouvent, hésitent : ils ont appris à douter. Eux-mêmes suivent à

certains moments les esprits les plus vulgaires qui ne se sont jamais troublés. »

Dans les trois dernières années du dix-neuvième siècle on considérait volontiers que le triomphe du socialisme était « inéluctable ». On assénait ce vieux néologisme sur la tête des gens qui doutaient. Depuis 1900, évidemment, le socialisme a fait des progrès dans le monde et l'on a pu constater qu'il était l'avenir des sociétés et des nations, comme l'arbre et le fossé sont l'avenir des automobilistes. En menant un certain train sur certaines voitures et sur certaines routes, il est « inéluctable » de s'ouvrir le crâne. C'est une façon comme une autre d'aller au-devant du destin.

Jouhaux, révolutionnaire du type gras, chambardeur à tête de comptable, apparaissait à cette époque comme le grand-prêtre d'une religion dont Jaurès restait le prophète.

France s'était mis à écrire à la manière de Jaurès. Il avait fait, dans sa vie d'homme de lettres, des choses plus difficiles que celle-là. Sa pénétration avait-elle augmenté, au contact des socialistes? Qu'on en juge : le 12 février 1905, à une grande soirée pacifiste organisée par un groupe d'artistes dans la salle des fêtes du Trocadéro, il s'écriait :

> Depuis quinze ans qu'il (Guillaume II) règne, l'a-t-il faite (la guerre)?... Pourquoi? Pourquoi? Parce qu'apparemment il y a quelque chose de changé en Allemagne, quelque chose de changé en Europe. Parce que depuis quarante ans, les progrès de la grande industrie ont amené le développement et l'organisation du prolétariat en Allemagne, comme dans le reste de l'Europe et que, si les industriels et les financiers parfois ne sont pas pacifiques, les prolétaires le sont toujours. Parce qu'enfin, il y a dans le Reichstag une minorité socialiste qui grandit sans cesse, internationale et pacifique...

Hélas ! Parmi les dames qui assistaient ce soir-là le président Anatole France se trouvait Mme Jean Psichari dont les deux fils sont morts à l'ennemi. L'influence de Jaurès a fait vaciller un moment l'intelligence du plus lucide, du plus perspicace des hommes.

Depuis plusieurs années déjà, M. Bergeret ne croyait plus à la guerre et disait volontiers pourquoi. Relues aujourd'hui, quelques-unes de ses affirmations et de ses prophéties prennent des allures de farces macabres :

Notre état moral, dit M. Bergeret, nous assure la paix au dedans et la paix au dehors... Je ne découvre point de signes dans le ciel. Je ne prévois pas de maux prochains, singuliers et spéciaux à notre douce contrée... Mais je ne crois pas que nous soyons menacés dans notre paix et dans notre indépendance par quelque puissant voisin. Nous ne gênons personne. Nous n'inquiétons pas l'univers... Nous n'aspirons point à l'hégémonie du monde. Nous sommes devenus supportables à l'Europe. C'est une heureuse nouveauté... Au reste, je crois discerner que l'Europe, tout armée qu'elle est, n'est pas belliqueuse... La paix et la guerre dépendent aujourd'hui moins des souverains absolus que de la haute banque internationale, plus puissante que les puissances. L'Europe financière est d'humeur pacifique...

L'essentiel des âneries pacifistes, les plus sanguinaires du monde, est ramassé là en quelques phrases qui ont l'éclat du diamant. Ces phrases ont été répétées avec délices par des milliers et des milliers de jeunes gens que Maurras voyait dès lors « étendus froids et sanglants sur leur terre mal défendue ». L'erreur de M. Bergeret a fait couler des torrents du plus beau sang français.

Dès les premiers jours d'août 1914, Anatole France l'a compris ; il a écrit une lettre touchante et ridicule et a demandé à s'engager. En vérité, il était bien temps. L'heure des vieux messieurs était passé. Les explosions d'orgueil littéraire, les délires d'individualisme aboutissaient à une immense messe des morts. France revenait psalmodier le *Kyrie eleison* et se souvenait qu'il pouvait réciter par cœur le *Dies iræ*.

Avec quelle tristesse il a dû penser, en ces temps de pénitence, aux efforts faits par lui pour ridiculiser le nationalisme français ! Pourquoi n'avait-il jamais exercé sa verve sur les nationalismes étrangers? Parmi les « fantômes » qu'il avait reproché à Jean Coq et à Jean Mouton d'agiter dans leurs têtes, on trouvait le sentiment de la menace germanique.

France dont le regard ne peut rester longtemps obscurci a-t-il eu une vision de l'avenir? En face de M. Bergeret, intellectuel égaré, il a dressé la noire et haute figure de l'abbé Lantaigne, tragique et trop véridique annonciateur des catastrophes prochaines.

France avait appris par cœur un certain nombre de for-

mules jaurésiennes et il les récitait avec dévotion. Il faisait un peu comme les bonnes femmes si bien raillées par lui à maintes reprises, qui s'appliquent sur le ventre, pendant les douleurs de l'enfantement, l'oraison de sainte Marguerite. Il imitait le petit frère Ange qui portait sur son âne un pied de saint Eustache et le donnait à baiser aux dévotes.

Il serait d'ailleurs injuste de mettre en doute la sincérité du néophyte Anatole France. L'affaire Dreyfus avait donné une rude secousse à son scepticisme. Le socialisme de Jaurès satisfaisait à la fois son besoin de croire et son besoin de détruire. En outre, son cas ne ressemblait-il pas un peu à celui de Choulette qui, « prompt lui-même à l'épouvante..., était content d'inspirer les terreurs qu'il éprouvait ». Il avait toujours eu peur du peuple, du peuple noir, du peuple farouche, du peuple irrésistible. Comme beaucoup d'hommes de sa génération, il distinguait mal le peuple de la pègre.

*
* *

Anatole France craint les hommes d'armes, « les trognes à épée », mais en même temps il ne les croit pas inutiles. Il a toujours éprouvé ce double sentiment en face de l'armée. Son horreur de la violence se lit à chaque ligne des différents contes qui composent *Clio*. Dans *le Chanteur de Kymé* notamment il a exprimé toute la tristesse du poète, de l'homme de pensée, de l'artiste, obligé de subir le contact des hommes grossiers et farouches. Il pense, avec Riquet, que « le monde est plein de choses hostiles et redoutables », et il raconte qu'il était « accoutumé dès l'enfance à trouver les hommes injurieux et durs. »

La terreur de la foule, l'horreur de toutes les sottises et de toutes les infamies que les hommes rassemblés sont enclins à commettre, ont certainement dominé sa vie. Il avait failli se faire écharper en 1870 lorsqu'il montait la garde pendant le siège, pour avoir essayé d'expliquer aux mobiles la gravité de la situation. Ses intentions étaient pures, mais ses interlocuteurs mal préparés à les comprendre. Il avait gardé un souvenir détestable de cet incident dont on retrouve quelque trace dans *les Désirs de Jean Servien* :

France a été hanté, dès sa jeunesse, par la crainte de l'émeute. Jean Servien avait d'abord flirté avec les com-

munards, puis il avait compris qu'il ne fallait pas chercher à raisonner avec cette folie furieuse ; mais trop tard. Et voici la fin de l'aventure :

> Elle (une cantinière saoûle, des « Vengeurs de Lutèce ») se jeta sur Jean Servien, lui cracha au visage, se livra du geste et de la voix à des farces d'une obscénité frénétique et lui mit le canon du revolver sur la tempe... Le revolver partit. Jean battit l'air de ses bras et tomba la face en avant. Les hommes l'achevèrent à coups de baïonnette, puis la femme dansa sur le cadavre en poussant des cris de joie.

France se représentait donc d'une façon très précise la révolution et ses risques ; il ne la voyait pas en beauté. La perspective d'être égorgé comme Jean Servien ne lui souriait guère, ce qui n'a rien que de très normal. Il est possible que l'idée de hurler avec les loups, au contraire, lui ait souri. Comme son Brotteaux des Ilettes, il s'est donné pour loi « de ne jamais contrarier le sentiment populaire, surtout quand il se montre absurde et féroce. » Son scepticisme intégral, son mépris des hommes, sa faculté de tout mettre sur le même plan lui facilitaient d'autre part une évolution vers la gauche, l'extrême gauche, et même l'extrême extrême gauche. Tout est contingence. Toutes les attitudes politiques sont également soutenables...

France a vu ou cru voir le peuple monter comme une marée irrésistible qui devait tout emporter. Le peuple, pour lui, c'était l'inconnu, et le danger. « Alors, comme toujours, remarque-t-il dans un de ses livres, les hommes cultivés n'avaient aucune idée de ce qui se passait dans l'esprit des multitudes. C'est toujours à l'insu des lettrés que les foules ignorantes créent les dieux. »

Mais il n'a pas eu besoin de faire un long séjour dans les milieux socialistes pour comprendre comment procédaient les meneurs du prolétariat. Il a pris du premier coup parmi eux une place qui ne pouvait être que la première et a plané sans peine au-dessus de toutes les luttes qui se produisaient à l'intérieur du parti. Il n'a pas commis l'erreur de s'arrêter dans son évolution ; il a été aussi loin, à l'extrême gauche, que l'exigeaient les circonstances, sentant que toute hésitation serait à la fois ridicule et périlleuse.

Les « camarades » n'avaient d'autre part aucun intérêt

à demander trop de comptes au « citoyen » France qui était parmi eux comme un fétiche et leur donnait par sa seule présence l'illusion flatteuse d'être des hommes de pensée. Quant au citoyen France, à force de vivre en contact à peu près journalier avec la tarasque révolutionnaire, il avait discerné que cette énorme bête, d'aspect farouche, moitié daim, moitié taureau, était en somme domestiquée et facile à vivre. Il suffisait de lui réciter certaines oraisons et de deviner à quel moment ces oraisons cessaient de plaire. Ainsi la vierge Orberose, dans les *Pingouins*, passe sa ceinture de lin au cou d'un dragon fait de carton et d'osier, et le mène en laisse, comme un chien fidèle, aux acclamations des spectateurs

* * *

M. Jacques Maritain a écrit ici même (1) un article sur la politique de Pascal et les précieuses vérités qu'elle affirme. Il y faisait observer que Pascal a généralement pressenti les effets du rationalisme en matière politique et que, contre eux, son réalisme foncier réagit à plein. Il ajoutait que si Pascal et Rousseau étaient d'accord sur cette majeure : *pas de justice dans la cité humaine telle que le temps l'a peu à peu constituée*, ils se divisaient sur la mineure et concluaient en sens opposé. Anatole France, qui devait conclure le plus souvent comme Pascal, a beaucoup médité sur un cas qui présentait avec le sien certaines analogies : « Pascal, écrit-il, raisonnait tout ce qui lui semblait du domaine du raisonnement, et jamais homme ne fit de la raison un plus violent usage. Il ne raisonnait pas de Dieu, ayant tout de suite connu que Dieu n'est pas sujet au raisonnement. Il ne donna pas sa créance à Dieu. Cela lui eût été bien impossible. Il lui donna sa foi, ce qui est tout autre chose que de donner sa raison. »

France a puisé à pleines mains dans le scepticisme pascalien. M. Bergeret, Jérôme Coignard, Sylvestre Bonnard, le professeur Haddock, Brotteaux des Ilettes, le professeur Obnubile, le moine Bulloch, bref tous les personnages qui ont servi de porte-parole à France ou au Diable ont fait un large usage des *Pensées*, les ont commentées, développées.

(1) *Revue universelle* du 1er août 1923.

France n'est pas loin de conclure comme Pascal :

C'est la force et la bonté des religions, écrit-il, d'enseigner à l'homme sa raison d'être et ses fins dernières. Quand on a repoussé les dogmes de la théologie morale comme nous l'avons fait presque tous en cet âge de science et de liberté intellectuelle, il ne reste plus aucun moyen de savoir pourquoi on est sur ce monde et ce qu'on y est venu faire.

On constate qu'il avait tout ce qu'il fallait pour faire un parfait chrétien. Tout, sauf la foi. Et pourtant il éprouvait le besoin d'en avoir une. Mais il s'est amusé à jouer tantôt sur la majeure, tantôt sur la mineure, et il a tiré parti, un peu contre tout le monde, selon son habitude, du cynisme et de l'empirisme pascaliens. Dans *Crainquebille*, qui contient l'essentiel de sa mystique, il n'a pas résisté au plaisir d'insérer un petit traité de sagesse pratique, mettant négligemment le remède à côté du mal pour que chacun puisse à son gré s'empoisonner ou se guérir.

L'Apologie pour M. le président Bourriche n'est qu'une paraphrase d'un certain nombre de pensées de Pascal.

La méthode, dit France, qui consiste à examiner les faits selon les règles de la critique est inconciliable avec la bonne administration de la justice... Il faut renoncer à savoir, mais il ne faut pas renoncer à juger...

La société repose sur la force, et la force doit être respectée comme le fondement auguste des sociétés. La justice est l'administration de la force...

Remarquez, messieurs, que les juges ne sont obéis qu'autant qu'ils ont la force avec eux. Sans les gendarmes, le juge ne serait qu'un pauvre rêveur. Je me nuirais (c'est le président Bourriche qui parle) si je donnais tort à un gendarme. D'ailleurs le génie des lois s'y oppose. Désarmer les forts et armer les faibles, ce serait changer l'ordre social que j'ai mission de conserver. La justice est la sanction des injustices établies... Surtout ne lui demandez pas d'être juste, elle n'a pas besoin de l'être puisqu'elle est la justice, et je vous dirai même que l'idée d'une justice juste n'a pu germer que dans la tête d'un anarchiste.

France a repris sous plusieurs formes ces pensées pascaliennes qui satisfaisaient à la fois son goût pour l'ironie, son scepticisme et son amour de l'ordre. Mais il laissait

au public le soin de conclure comme Pascal ou comme Rousseau, son rôle à lui étant de fournir des arguments et des munitions aux deux partis en présence et de les regarder se battre.

Dans le fond de son cœur, il est, comme Jérôme Coignard le dit au libelliste Jean Hibou, « pour les abus ». Et tout en ayant l'air de faire le procès de la société capitaliste et en expliquant qu'elle est fondée sur l'iniquité, il indique clairement que les révolutionnaires s'apprêtent à détruire, au nom de la justice, tout ce qui rend la vie supportable.

Il fait dire au vieux préfet de la flotte Cotta, dans le banquet de *Thaïs :*

> Au déclin de la République, mes aïeux sont morts avec Brutus pour la liberté. Mais on peut douter si ce qu'ils appelaient la liberté du peuple romain n'était pas, en réalité, la faculté de le gouverner eux-mêmes. Je ne nie pas que la liberté ne soit pour une nation le plus grand des biens. Mais plus je vis et plus je me persuade qu'un gouvernement fort peut seul l'assurer aux citoyens. J'ai exercé pendant quarante ans les plus hautes charges de l'État et ma longue expérience m'a enseigné que le peuple est opprimé quand le pouvoir est faible. Aussi ceux qui, comme la plupart des rhéteurs, s'efforcent d'affaiblir le gouvernement, commettent-ils un crime détestable. Si la volonté d'un seul s'exerce parfois d'une façon funeste, le consentement populaire rend toute résolution impossible.

N'est-ce pas le fond de son âme? Considérant Auguste Comte comme « la plus puissante intelligence philosophique du dix-neuvième siècle », il a rendu plus d'une fois, et sous des formes diverses, hommage à l'empirisme. « Quant à la conduite de la vie, écrivait-il en 1891, à propos du *Disciple* de M. Paul Bourget, elle ne doit pas dépendre des doctrines transcendantes des philosophes. Elle doit s'appuyer sur la plus simple morale. »

Il croit que les vieux préjugés sont moins funestes que les nouveaux parce que le temps en les usant les a polis et rendus presque innocents. « En morale, dit-il encore, toutes les opinions ont été soutenues et si plusieurs semblent s'accorder, c'est que les moralistes eurent souci pour la plupart de ne pas se brouiller avec le sentiment vulgaire et l'instinct commun. La raison pure, s'ils n'avaient écouté qu'elle, les eût conduits par divers chemins aux conclusions les plus monstrueuses. »

Il veut bien jongler avec les sophismes, mais il ne veut pas en être dupe : « Je crois, dit un personnage de l'*Histoire comique*, à la volonté, à la responsabilité morale, à la distinction du bien et du mal. Sans doute selon vous ce sont des idées bêtes... — Assurément, répond un autre personnage, ce sont des idées bêtes. Mais elles nous sont très convenables puisque nous sommes des bêtes... Ce sont des idées bêtes, augustes et salutaires. Les hommes ont senti que sans ces idées, ils deviendraient tous fous. Ils n'avaient que le choix entre la bêtise ou la fureur. Ils ont raisonnablement choisi la bêtise. Tel est le fondement des idées morales... La distinction du bien et du mal dans les sociétés humaines n'est jamais sortie de l'empirisme le plus grossier. Elle a été constituée dans un esprit tout pratique et par simple commodité. »

En définitive, il a horreur de tout ce qui ressemble à la philosophie de Rousseau et cela seul indique qu'il est le contraire d'un homme de gauche. Dès les premières pages des *Opinions de Jérôme Coignard* il indique que l'abbé est peut-être, de tous les esprits du dix-huitième siècle, celui dont les principes sont le plus opposés aux principes de la Révolution. « Il n'aurait pas signé une ligne de la déclaration des Droits de l'homme à cause de l'excessive et inique séparation qui y est établie entre l'homme et le gorille. »

Dix-neuf ans plus tard, dans *les Dieux ont soif*, France devait développer des pensées identiques. Évariste Gamelin est terrible parce qu'il est vertueux et qu'il est impatient de voir s'ouvrir une ère de félicité. C'est un artiste gonflé d'enthousiasme et dont l'âme est tendue vers de grandes choses. C'est un tendre dont la première pensée est de faire le bonheur du genre humain ; aussi voudrait-il qu'il y eût dans chaque ville, dans chaque canton, dans chaque commune un tribunal révolutionnaire ; l'indulgence lui semble parricide ; la guillotine seule peut sauver la patrie ; mais il entend bien que la peine de mort sera supprimée « lorsque le dernier ennemi de la République aura péri sous le glaive de la loi ». Il croit en un Dieu bon ; il est naturellement vertueux, il est sensible et ne se lasse jamais de faire tomber des têtes.

France est donc profondément convaincu que la sensibilité à la manière de Rousseau et de Robespierre est quelque chose d'abominable. Il a pénétré toute la férocité

des humanitaires et le portrait qu'il a tracé, dans *les Dieux ont soif*, de Herman, le président du tribunal révolutionnaire, est un chef-d'œuvre.

Les jurés de ce tribunal croyaient posséder la vérité et la sagesse et attribuaient à leurs adversaires l'erreur et le mal. Quand Gamelin monte à son tour sur l'échafaud, il croit n'avoir péché que par mansuétude et par indulgence.

Or France a naturellement horreur du sang ; il n'a jamais pardonné à Rousseau d'en avoir tant fait couler. Sans doute il éprouve une certaine tendresse pour le grand artiste qui a écrit les *Confessions;* mais il exècre le *Contrat social* et tout ce qui en est sorti.

Pauvre grand Jean-Jacques, écrit-il, il a remué le monde. Il a dit aux mères : nourrissez vos enfants, et les jeunes femmes sont devenues nourrices ; et les peintres ont représenté les plus belles dames donnant le sein à un nourrisson. Il a dit aux hommes : les hommes sont nés bons et heureux. La société les a rendus malheureux et méchants. Ils retrouveront le bonheur en retournant à la nature. *Alors les reines se sont faites bergères, les ministres se sont faits philosophes, les législateurs ont proclamé les droits de l'homme, et le peuple, naturellement bon, a massacré les prisonniers dans les prisons pendant trois jours...*

Si Jean-Jacques a encore aujourd'hui des lecteurs, ce n'est pas pour avoir jeté par le monde, avec une éloquence enchanteresse, un sentiment nouveau d'amour et de pitié, mêlé aux *idées les plus fausses et les plus funestes que jamais homme ait eues sur la nature et sur la société...* c'est pour avoir raconté ce qui lui advint en ce triste monde depuis le temps où il n'était qu'un jeune vagabond *vicieux, voleur, ingrat* et pourtant sensible à la beauté des choses, rempli de l'amour sacré de la nature, jusqu'au jour où son âme inquiète sombra dans la folie noire.

Donc, à Rousseau artiste, des fleurs ; mais à Rousseau fondateur de la grande religion démocratique, une volée de coups de bâton.

Il n'aime pas les réformateurs qui commencent « par supprimer une génération d'hommes pour donner du cœur aux autres ». Il est trop profondément humain pour ne pas se méfier des philanthropes.

C'est ce qui lui fait dire souvent qu'il préfère une intolérance rouillée à une charité aiguisée de frais ; il ne croit pas au progrès, ce qui suffirait à prouver qu'il n'est pas du

tout démocrate. Il craint ceux qui veulent que la justice soit humaine et sensible. « Chaque fois, dit Fra Giovanni, que les princes du peuple et les chefs de la République ont aimé la justice, ils ont fait périr beaucoup d'hommes. »

Tel est le fait qu'il ne se lasse pas de constater. Dans un de ses derniers livres il a écrit encore : « De tous les vices qui peuvent perdre un homme d'État, la vertu est le plus funeste : elle pousse au crime. »

Après avoir lu Jean-Jacques, après avoir consacré une partie de sa vie à des méditations sur la Révolution française, après avoir vécu au milieu des anarchistes, il a conclu comme Pascal et affirmé de précieuses vérités.

Tout cela tient d'abord à ce qu'il est le moins romantique des hommes. Il a dit un jour à un ami qui pourrait en témoigner : « Le romantisme? C'est la liquéfaction de l'esprit français. »

Voilà encore une opinion qui est extrêmement peu démocratique. Et il a été sans pitié pour Victor Hugo.

La gloire du poète, écrit-il, dont on a mené hier la dernière pompe funèbre, traverse un moment difficile et critique. L'enthousiasme, lassé par un excessif effort de quinze années retombe. Certaines illusions se dissipent. On croyait qu'un si grand poète avait pensé davantage.

Il faut bien reconnaître qu'il a remué plus de mots que d'idées. C'est une souffrance que de découvrir qu'il donna pour la plus haute philosophie un amas de rêveries banales et incohérentes. Enfin on est attristé, en même temps qu'effrayé, de ne pas rencontrer dans son œuvre énorme, au milieu de tant de monstres, une seule figure humaine.

Il avait eu, au lendemain de la mort de Victor Hugo, une querelle avec Hérédia. Celui-ci voulait lui faire signer un manifeste dans lequel Hugo était appelé « le plus grand poète ».

— Non, répondit France, pas le plus grand poète. Un grand poète, certes, mais pas le plus grand.

Il s'obstina et des paroles aigres furent échangées ; mais il ne signa point le manifeste.

Appelé à prendre la parole, le 2 mars 1902, à un festival en l'honneur de Victor Hugo, France ne pouvait pas s'empêcher de dire :

Certes, nous ne ferons pas du poète un dieu et nous nous garderons de toutes les idolâtries, même de la plus excusable, de l'idolâtrie des grands hommes. Nous nous garderons d'opposer aux vieux dogmes un dogme nouveau, et de substituer à l'autorité du théologien et du prêtre l'autorité du penseur et du poète...

Victor Hugo moins qu'un autre ne peut fournir à une doctrine et donner les lignes d'un système politique et social. Sa pensée à la fois éclatante et fumeuse, abondante, contradictoire, énorme et vague comme la pensée des foules, fut celle de tout son siècle dont il était, il l'a dit lui-même, un écho sonore. Ce que nous saluons ici avec respect, ce n'est pas seulement un homme, c'est un siècle de la France et de l'humanité, ce dix-neuvième siècle dont Victor Hugo exprima plus abondamment que tout autre les songes, les illusions, les erreurs, les divinations, les amours et les haines, les craintes et les espérances.

Enfant, quand la monarchie fut rétablie sur la France épuisée par la guerre, il fut royaliste sous deux rois, puis il se sentit, après la révolution de Juillet, monarchiste et impérialiste libéral. Mais dès lors une vive sympathie l'entraînait vers le peuple.

Cette allocution adressée aux citoyens et citoyennes des Universités populaires de Paris est farcie de savantes méchancetés académiques et pourrait en même temps servir de préface au *Stupide dix-neuvième siècle.*

France a aussi très mal parlé de Michelet ; il a dénoncé ses rêves de vieillard, l'a montré indiscret, maladif, monomane : « Cet enfant terrible de l'histoire, dit-il, geint, pleure, soupire, puis trépigne, griffe, égratigne. »

Dans *Sylvestre Bonnard*, le jeune Gélis, qui doit épouser la fille du vieux savant, s'exprime sur Michelet avec la liberté la moins respectueuse :

Michelet, dit-il, a toujours eu des propensions à l'attendrissement, il a versé de douces larmes sur Maillard, ce petit homme propre qui introduisit la paperasserie dans les massacres de Septembre. Mais comme l'attendrissement mène à la fureur, le voilà tout à coup furieux contre les victimes. Que voulez-vous? C'est le sentimentalisme moderne. On a pitié de l'assassin, mais on considère que la victime est impardonnable. Dans sa dernière manière, Michelet est devenu plus Michelet que jamais. Cela n'a plus le sens commun ; c'est admirable ! Ni art, ni science, ni critique, ni récit ; des colères, des pâmoisons, une crise d'épilepsie à propos de faits qu'il dédaigne

d'exposer. Des cris de petit enfant, des envies de femme grosse ! et un style, mes amis ! pas une phrase faite ! C'est étonnant.

M. Léon Daudet n'a rien écrit de plus sévère dans le chapitre du *Stupide dix-neuvième siècle* intitulé : « L'aberration romantique et ses conséquences. » Le jeune Gélis, créé par France avant 1881, parle et pense comme un étudiant d'Action française.

Ces attaques contre le romantisme sous toutes ses formes ne sont pas des accidents ou des boutades ; elles procèdent d'un état d'esprit constant que l'intimité avec les révolutionnaires les plus romantiques n'a en aucune façon modifié. France a encore écrit dans la *Révolte des anges :* « la guerre et le romantisme, fléaux effroyables. »

Jamais non plus il ne sépare, dans ses critiques, le romantisme et la révolution. Dans *les Dieux ont soif*, il nous montre les citadins patriotes se plaisant « à boire, à danser, à aimer dans de fausses chaumières, à l'ombre de faux cloîtres, faussement ruinés et parmi de faux tombeaux, car ils étaient les uns comme les autres amants de la nature et disciples de Jean-Jacques et ils avaient pareillement des cœurs sensibles et pleins de philosophie. »

Il raconte dans *le Petit Pierre* que tandis que son père se plaisait avec les romantiques dans le vague et l'indéterminé, il s'est mis très jeune à aimer la raison ornée et la belle ordonnance de l'art classique. Lorsqu'il avait dix-sept ans, « le désespoir était hors d'usage ; pour s'en être trop servis, nos pères l'avaient usé ».

On avait fait un tel abus de rêves, de chimères et de philanthropie qu'il était inévitable et indispensable qu'une réaction vînt : c'est ainsi que France a jugé que le naturalisme avait été excellent à bien des égards : « Il marquait un retour à la nature que le romantisme avait méprisée follement. Il était la revanche de la raison. »

Le romantisme pour lui avait donc bien été et restait « la liquéfaction de l'esprit français », la barbarie et la déraison.

* * *

« Cet homme, a dit Jules Lemaître d'Anatole France, est la perfection dans la grâce. Il est l'extrême fleur du génie latin. » France est classique, en effet, et s'il a jamais été

le contemporain et l'ami de quelqu'un, c'est de Jean Racine. « Moi, s'écrie-t-il, qui garde à Jean Racine une admiration fidèle et tendre, moi qui l'aime de mon cœur et de mon âme, peut-être même de ma chair et de mon sang comme sa Josabeth s'accusait d'aimer l'enfant roi, moi qui le sachant par cœur et le relisant encore lui demande presque chaque jour le secret des justes pensées et des paroles limpides, moi qui le tiens pour divin... »

Sa courte notice sur Racine, qui a paru en 1874, est un chef-d'œuvre ; elle a été écrite avec amour. Et, en 1918, il terminait encore son livre de souvenirs *le Petit Pierre* par une pieuse invocation : « *O doux et grand Racine! le meilleur, le plus cher des poètes!... Vous êtes maintenant mon amour et ma joie, tout mon contentement et mes plus chères délices... Je ne veux pas mourir sans avoir écrit quelques lignes au pied de votre monument, ô Jean Racine, en témoignage de mon amour et de ma piété. Et si je n'ai pas le temps d'accomplir ce devoir sacré, que ces lignes négligées mais sincères me servent de testament.* »

Tel est l'hymne à la beauté classique que chantait à la fin de ses jours ce prétendu révolutionnaire.

France a tout raillé, n'a épargné personne à travers les âges, mais il a respecté le siècle de Louis XIV ; il n'en parle pas dans *l'Ile des Pingouins*. Il sait tout ce que Racine devait à son temps ; et il aimait trop l'auteur d'*Andromaque* pour ne pas admirer Boileau.

Dans *la Vie littéraire*, c'est avec les arguments et les principes de l'*Art poétique* qu'il a combattu le naturalisme et le romantisme. Tout le monde sait ce qu'il a dit de Zola et du *Cavalier Miserey* de M. Abel Hermant.

Comment Anatole France, tout en conservant ces principes, a-t-il pu écrire une préface pour *la Garçonne*? Comment a-t-il pu se déclarer satisfait de son portrait par Van Dongen tout en vouant un culte à M. Ingres et à Poussin? Ce sont là des contradictions dans lesquelles il se plaisait et dont le mécanisme n'est pas simple. D'abord il avait le goût et le sens de la mystification ; ensuite, quelques admirations fondamentales bien mises à part, il se plaisait dans l'hésitation et l'incertitude, prêt à tout admettre comme il avait été enclin à tout nier. Les manifestations extérieures auxquelles il se livrait, auxquelles on se livrait autour de lui, ne pouvaient avoir aucune valeur

et aucun sens. Sa vie ayant toujours été à ses yeux un carnaval, que lui importait de s'habiller en mamamouchi? Dans l'asile inviolable de son esprit, dans son cerveau bien construit, il conservait ses convictions et ses préférences classiques et latines, tout en regardant passer les farandoles barbares, en s'y mêlant au besoin. Il avait tant de goût et un tel sens de la mesure que la plupart des actions humaines lui semblaient également grossières, excessives et absurdes. Il ne voulait plus, il ne pouvait plus choisir. Après avoir exécuté, puis exalté Zola, il n'a pas pu résister au plaisir de le présenter dans une posture ridicule, impudique et dégoûtante. Il avait poursuivi en l'auteur de *la Terre* le dernier des romantiques.

Son œuvre est mauvaise, a-t-il écrit, et il est un de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent point nés... Personne avant lui n'avait élevé un si haut tas d'immondices. C'est là son monument dont on ne peut contester la grandeur... Jamais homme n'avait fait un pareil effort pour avilir l'humanité, insulter à toutes les images de la beauté et de l'amour, nier tout ce qui est bon et tout ce qui est bien. Jamais homme n'avait à ce point méconnu l'idéal des hommes.

Il faudrait citer tout cet article, d'ailleurs célèbre et qui reste le type de l'impitoyable exécution littéraire. Plus tard, au temps du dreyfusisme, les deux écrivains ont pu se réconcilier et tomber, selon l'usage en pareil cas, dans les bras l'un de l'autre. France a bien prononcé au cimetière Montmartre, le 5 octobre 1902, aux funérailles de Zola, un discours réparateur, le jugement de *la Vie littéraire* n'en reste pas moins sans appel. Les paroles restent, comme disait M. Paul Hervieu. Quand on a dit d'un homme qu'il a « comblé la mesure de l'indécence et de la grossièreté », qu'il « ignore la beauté des mots comme la beauté des choses » et qu'en écrivant *la Terre* « il a donné les géorgiques de la crapule », on peut venir déclarer sur sa tombe qu'il était bon, moral, démocrate et idéaliste, ceci n'efface pas cela.

L'article sur *la Terre* est moins féroce que l'article sur *le Rêve*, écrit l'année suivante. France aimait mieux voir Zola se rouler dans la fange que se lancer dans l'azur ; il admet encore moins sa pureté que sa scatologie.

« Ne saurait-il donc, demande-t-il, être pudique sans le publier dans les journaux? Faut-il que le lis de saint Joseph devienne dans ses mains un instrument de réclame? » Il s'était demandé, à propos de *la Terre*, si c'était par goût ou par intérêt que Zola accordait tant à la lubricité ; il disait de la chasteté tapageuse du *Rêve :* « Elle lui coûte cher : il l'a payée de tout son talent. »

M. Léon Daudet qui n'a pas été tendre pour Émile Zola n'a rien écrit de plus violent que ces articles de *la Vie littéraire*. Ce que France ne pardonne pas à Zola c'est d'avoir fait tomber dans l'ignoble, le naturalisme qui à ses débuts « marquait un retour à la nature que le romantisme avait méprisée follement ». Il lui a reproché sur tous les tons d'être « étroit, brutal, grossier, sans goût et ignorant de la mesure qui est tout l'art ».

C'est l'ami et l'admirateur de Racine, c'est le classique que Zola avait offensé et exaspéré. On vient de voir comment France avait réagi.

Il était nourri de lettres antiques, et M. Léon Bérard, que les amis politiques d'Anatole France ont si peu ménagé, aurait pu les confondre en lisant l'article intitulé *Pour le latin*, écrit en 1888 par leur bon maître. « Je tremble pour nos humanités, disait-il. Elles formaient des hommes ; elles enseignaient à penser. On a voulu qu'elles fissent davantage et qu'elles eussent une utilité directe, immédiate. On a voulu que l'enseignement restât libéral tout en devenant pratique. On a chargé les programmes comme des fusils pour je ne sais quel farouche combat. On y a fourré des faits, des faits, des faits. »

Comme Jérôme Coignard, France avait lu « tous les auteurs grecs et latins qui n'ont point péri par l'injure du temps ou la malice des hommes ».

« Je crois, disait-il encore, que pour former un esprit, rien ne vaut l'étude des deux antiquités d'après les méthodes des vieux humanistes français. Ce beau mot d'humanités, tout beau qu'il est, n'a pas trop de noblesse pour désigner les arts qui font un homme, selon l'idée la plus haute qu'on la puisse concevoir. »

Il aura été un des derniers humanistes. « On peut me traiter d'aristocrate et de mandarin, déclarait-il encore ; mais je crois que six ou sept ans de culture littéraire donnent à l'esprit bien préparé pour le recevoir une noblesse, une

force élégante, une beauté qu'on n'obtient point par d'autres moyens. »

Le déclin des études classiques l'épouvantait. Le latin lui semblait indispensable pour apprendre aux jeunes gens à conduire et à exprimer leur pensée. Sans les études latines il croyait fermement que c'en était fait de la beauté du génie français. « Le latin n'est pas pour nous une langue étrangère, c'est une langue maternelle ; nous sommes des Latins... Tous ceux d'entre nous qui ont pensé un peu fortement avaient appris à penser dans le latin... En ignorant le latin, on ignore la souveraine clarté du discours. »

De pareils propos étaient déjà considérés en 1888 et sont considérés bien plus aujourd'hui comme nettement antidémocratiques. Les démocrates qui voudraient accaparer Anatole France doivent au moins savoir ce qu'il pensait d'eux. Il avait appris à penser et à sentir dans Homère, dans Sophocle et dans Euripide ; il avait lu et relu Virgile « avec des larmes et des frissons d'admiration ». Son âme s'était troublée « au souvenir de Rhéa Silvia à qui un dieu donna deux enfants qui lui furent ôtés et qu'une louve nourrit dans les roseaux du Tibre ».

Si Rome a été une incomparable éducatrice, c'est parce qu'elle eut « des idées simples, fortes, peu nombreuses ». Ce qu'il a toujours aimé en elle c'est donc bien tout ce que ses amis révolutionnaires veulent abolir, l'ordre, la mesure et l'autorité. Hors de la tradition antique, toute « de raison et de beauté », il ne voyait que trouble et erreur.

JACQUES ROUJON.

Pour les Nymphes

I

Le poète.

Je suis vieux : j'ai vécu longtemps dans les cités...
Mais je reviens à vous, monts toujours visités
Par les nymphes bonnes et sûres,
Qui, sur vos flancs boisés de hêtres et d'ormeaux,
Font des baumes secrets pour chacun de nos maux,
Pour chacune de nos blessures.

D'autres sont, avant moi, venus chercher ici
L'oubli de quelque peine ou de quelque souci
Dont leurs yeux disaient la souffrance,
Puis, avant que l'automne eût jauni les chemins,
Ils sont rentrés chez eux, des roses dans les mains,
Le regard chargé d'espérance.

Moi, je n'ai pas gardé de passions au cœur
Dont je veuille adoucir la peine ou la rancœur
Avec des baumes et des plantes,
Et si près du vieux pont je viens encor m'asseoir,
C'est pour hausser mon âme à la splendeur du soir
Sur vos cimes étincelantes.

Prenez mes jours, déjà presque tous révolus;
Élargissez mon cœur dont la source n'a plus
Le beau cours des jeunes années,
Mais ressemble aux ruisseaux assoupis à vos flancs,
Qui découvrent parfois leurs lits de galets blancs
Parmi des bruyères fanées.

Si jadis, dans l'éveil des sens, je fus de ceux
Qu'aux larmes émouvaient vos étangs paresseux,
Vos pics fleuris d'étoiles claires,
Rendez-moi désormais la paix de ce décor,
Et laissez-moi chanter un chant qui puisse encor
Toucher vos nymphes tutélaires.

Ne fût-ce que pour peu de jours, inspirez-moi;
Et, si je vous dis mal mon trouble et mon émoi,
Quand au couchant le ciel se teinte,
Considérez, ô monts, que le mal est plus grand
D'exposer devant vous un cœur indifférent,
Cendre inerte d'une âme éteinte!

II

Le berger.

Nul ne connaît ces monts, s'il n'a vu sur leurs crêtes
S'ouvrir devant ses pas vos demeures secrètes,
O nymphes dont l'essaim lumineux et léger
Dans la vapeur des nuits passe aux yeux du berger.
L'homme des champs, raillant nos croyances, vous nie,
Mais que sait-il du monde et de son harmonie,
Et pourquoi donc les monts orageux ou sereins
N'auraient-ils pas aussi leurs maîtres souverains?
Vous seules animez la solitude immense
Des hauts lieux où ne peut naître aucune semence,

Des lacs glacés levant la coupe de leurs eaux
Vers un ciel que jamais n'effleurent les oiseaux.
Vous seules, quand se tait, hésitante et surprise,
La perdrix blanche errant dans la bruyère grise,
Rompez l'enchantement silencieux des monts
Pour bercer notre sieste aux chants que nous aimons.
Votre esprit est partout en éveil, ô propices!
Vous gardez vos troupeaux laineux des précipices,
Et, sitôt qu'ils ont faim, c'est vous qui ramenez
La brebis en maraude aux agneaux nouveau-nés.
C'est vous qui, dans l'air bleu vous dressant toutes blanches,
Nous sauvez du soudain péril des avalanches
Et dénoncez au loin par des cris éclatants
Les bonds des grandes eaux aux fontes du printemps.
De vous nous vient aussi le respect du mystère,
De la chaîne qui lie au ciel la mer, la terre,
Et dont l'homme orgueilleux croit compter les chaînons,
Sans vouloir vous connaître et vous donner vos noms.
Vous cependant, debout sur les crêtes hautaines,
Dès que l'aube a touché vos lacs et vos fontaines,
Vous détournez sur lui sans rancœur ni regret
Le triomphal salut du soleil qui paraît!

III

La lavandière.

Nymphes, le gave aussi, comme vous, est divin.
Vivante, je lui dus chaque jour mon salaire,
Et mes bras nus jamais n'ont fait s'ébattre en vain
Les beaux tissus dans son eau claire.

Quand les monts amassaient la neige sur leurs flancs,
Il m'ouvrait pour laver l'abri de quelque sente,
Et les linges sortaient plus fermes et plus blancs
De son écume frémissante.

Prêtant, même aux chiffons un lustre passager,
Il y laissait courir un reflet de ses moires,
Pour que de pauvres mains n'eussent qu'à les ranger
Dans la paix des vieilles armoires.

Au retour des beaux jours il me plaisait de voir
Son flot renouvelé s'alanguir sur le sable;
Moins clair chantaient les draps aux cordes du lavoir
Que son babil intarissable.

Le pêcheur cherche alors à l'ombre d'un bouleau
La truite qui non loin le fuit dans quelque faille,
Et la tiédeur de l'air et la fraîcheur de l'eau
Sont si douces que l'on défaille.

C'est pourquoi, sous la terre où je dors désormais,
N'ayant des biens du monde au cœur eu nulle envie,
Il garde le regret du gave que j'aimais,
Sourire unique de ma vie.

IV

Le vagabond.

Tel fut mon lot : courir le monde à l'aventure.
La besace à l'épaule et l'outre à la ceinture,
J'ai pendant quarante ans, nymphes, marqué mes pas
Le long de grands chemins qui n'en finissent pas,
Jusqu'au soir où, devant vos retraites divines,
J'ai terminé ma course au fond de ces ravines.
Vagabonds, nous aussi, déesses, nous aimons :
Il m'a plu de mourir dans la paix de vos monts,
Au bord de ce torrent, issu d'eux, qui s'agite
Et dont l'écume vient fleurir mon dernier gîte.

Ne vous offensez pas, si mon destin fut tel
Qu'il plaça mon tombeau non loin de votre autel,
Et souffrez sans ennui cet humble voisinage,
Vous me connaissiez bien jadis, dans mon jeune âge,
Quand, fier de mes présents, nymphes, je vous offrais
Des colliers aux beaux grains taillés dans le buis frais
Et ces cailloux moirés d'apparence grossière
Où les reflets du gave ont laissé leur poussière.
Depuis, j'ai mal gardé vos leçons dans mon sein;
Mais au pauvre il faut bien passer quelque larcin.
S'il advient qu'il soit las et que la faim le prenne,
Le crime est-il si grand de forcer la garenne?
Et, lorsque le sommeil le contraint de bâiller,
Est-ce à tort qu'il finit sa nuit au poulailler?
Du moins, je n'ai pas fait d'action vraiment vile,
Sans regret j'abandonne aux méchants la grand'ville,
Et mon ombre rend grâce au chemin hasardeux
Qui, près de vous, dressa ma couche, si loin d'eux.

V.

La ménagère.

Nymphes, celle-ci fut la bonne ménagère,
Celle qui, devançant l'aube en toute saison,
S'empresse à tous les soins, si vive et si légère
Qu'on l'ignore dans la maison.

Elle ouvre les volets sur le mont où la plaine,
S'assure d'un coup d'œil que le temps sera beau,
Passe aux meubles la brosse ou le chiffon de laine
Dont le chien mordille un lambeau.

Elle avive au foyer la braise de la veille
D'une pomme de pin ou d'un bois de sarment,
Puise l'eau, trait la vache et de la cour surveille
La soupe qui bout lentement.

Afin que la maison soit plaisante et sourie,
Elle cueille au printemps des fleurs chaque matin,
Et l'hiver, la fougère aux mousses se marie
Dans les pots d'argile ou d'étain.

Tous réclament des soins et tout se fait par elle;
A chacun sa vaillance évite le souci,
Et sa bonté paraît si simple et naturelle
Qu'on lui dit à peine merci.

Nul ne songe pourtant que la vieille servante
Fait la tâche de tous, sans jamais la borner,
Et que dans la maison elle seule est vivante,
Puisque vivre, c'est se donner.

Mais qu'importe? Son cœur répandra sa tendresse,
Comme ces beaux couchants qui versent sans dessein
Sur nos soirs consolés et nos yeux pleins d'ivresse
L'or et la pourpre de leur sein.

VI

La pastourelle.

Nymphes des monts, l'enfant que vous avez connue,
Si franche qu'en ses yeux son âme semblait nue,
Si vive que les eaux de vos sommets neigeux
Versaient moins de fraîcheur à nos sens que ses jeux,
Pourquoi, semblant l'aimer, nous l'avez-vous ravie?
Vous le saviez, ses jours pesaient moins à la vie
Qu'une plume d'oiseau, de roche en roche errant,
Ne pèse dans l'orage aux dédains du torrent
Ou qu'un frisson de l'air à l'orgueil des pelouses.
Devons-nous croire, hélas! que vous êtes jalouses,
Ou que vous ne pouvez disputer au destin
L'être cher qui nous rend le sort moins incertain?

Quel prix eut cette enfant de vous être fidèle?
Si vous l'aimiez, restez, restez toutes près d'elle.
Votre pouvoir divin, sans force sur la mort,
Peut adoucir pourtant l'angoisse qui nous mord.
Penchez-vous tour à tour sur ce lit de fougère;
Que l'une de vous tisse une robe légère,
Toute blanche, pareille à l'âme de l'enfant;
Qu'une autre, au pied des rocs que le glacier défend,
Où seul le bond nerveux de l'isard s'aventure,
Cueille les pâles fleurs des hauts lieux sans culture,
Et que l'une de vous, votre plus chaste sœur,
Nomme trois fois la morte et ferme avec douceur,
Sous le front couronné d'edelweiss et d'agaves,
Ses yeux où se miraient les yeux clairs de vos gaves.

VII

L'amoureuse.

Tu viens, ô mon amour, et mon âme est troublée.
Le gave lumineux brille au fond des ravins,
Et, dans la claire nuit qui baigne la vallée,
Ta voix pure est comme étoilée
De mots radieux et divins.

Autour de nous le mont verse à flots l'allégresse
De ses pins murmurant leur nocturne chanson,
Et, quand ton jeune sein contre mon sein se presse,
De tes yeux sort une caresse
Dont je sens au cœur le frisson.

Tu voudrais retenir cette nuit enivrante
Pour qu'à jamais nos jours en restent tout fleuris,
Et, dès qu'au ciel profond passe une étoile errante,
Les pieds nus dans l'herbe odorante,
Tu me regardes et souris.

Ah! j'en prends à témoin cet astre dont la flamme
Dans l'infini du ciel s'élance à son destin :
Je n'ai qu'un seul désir et qu'un amour dans l'âme,
Et mon soir pour sœur te réclame,
O pure étoile du matin.

Que la nuit dure encore ou bien nous soit ravie,
En nous son souvenir doit demeurer vainqueur,
Puisqu'elle-même, avant de mourir, me convie
A donner pour guide à ma vie
Le rayonnement de ton cœur.

Jean Segrestaa.

François de Port-Hault [1]

XIII

Du livre de raison...

4 octobre.

...Je possède, sur le coteau de la Vierge, entre cinq et six journaux de terre de bruyère et de vague pâture. Mes gens y fauchent, l'automne venu, quelques charretées de fougères et d'ajonc épineux. C'est le plus clair produit d'un terrain dont je me déferais volontiers, mais il porte quelques beaux arbres grandissants et des touffes de jeunes châtaigniers que l'on coupe de dix en dix ans pour échalas à mes vignes... J'en connais bien la superficie et l'assiette, mais non pas exactement les limites, car je n'y vais point trois fois dans l'année. Le nouveau maître de la métairie adjacente me convoque avec les autres voisins de son clos pour un bornage à l'amiable.

J'y suis allé dans la matinée... Ces débats de termes et d'arpentage sont la plupart du temps fastidieux. Les plans du cadastre, qui furent pris sur de trop larges étendues de terrain, ne s'accordent pas à l'état des champs. Les fossés au pied des talus éboulés se sont effacés à force de temps sous les feuilles tombées, sous les broussailles et le taillis qui ont poussé... Les pierres-bornes, avec leurs tessons véridiques, ont disparu, soit enlisées dans la terre ou brisées

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 septembre, 1er et 15 octobre 1924.

par les roues des chars, soit déracinées, témoins gênants, par le maître de la terre litigieuse ou le riverain jaloux de s'étendre. Comme on ne sait trop de quel point partir, que les papiers font défaut souvent, la discussion difficile s'envenime par contradiction et plus d'un procès, gras de profit aux gens de basoche et de chicane, germe d'une terre à chardons...

Or, j'allais là ému d'espoir vague !... Le débat m'était bien indifférent, aussi le plaisir de la rencontre avec le magister condescendant et l'autre arpenteur assermenté, au nez bulbeux chaussé de lunettes, que j'y devais trouver... Je me souvenais *qu'elle* est maîtresse, je ne sais pas où exactement, d'un lambeau de terre pas loin du mien, touchant peut-être d'un autre côté aux états de ce voisin qui nous convie, moi et deux autres, je crois, pour fixer nos limites...

« Laissons mûrir ! » m'avait dit Michel... Et le débat est clos pour mon compte !... Il l'est depuis que j'ai vu de près la belle lumière de *ses* yeux m'envelopper comme un flot limpide, le flot du bonheur qui vient à nous !...

...Mais *elle?*... Son vieil ami lui a-t-il parlé? Il est prudent, mais il est habile et vit qu'il touchait juste avec moi. Quel est, à elle, l'état de son cœur?... Où en sommes-nous avec notre étoile?...

Je ne sais pas, mais je me dis qu'elle est mienne. Je me le dis avec une assurance équivalente à la certitude, porté que je suis au-devant de nous, de nos belles années, dans une allégresse qui va grandissante, renouveau dans ma vie !...

J'ai fait halte près d'un bassin à naïades, au bas de l'écluse du moulin. Ce n'est qu'une vasque, mais transparente, miroir ou médaillon d'eau profonde, serti dans un cloître de jeunes ormes et de peupliers qui surmontent, parmi quelques chênes dont les rameaux, en se croisant en arceaux, couvrent cette onde d'une ombre sacrée...

Si des nymphes n'y sont cachées sous les berges, je m'imagine qu'*elle* sait bien ce beau lieu dormant et qu'elle aime y songer !... Ce même sentier qui m'y a conduit s'offrit peut-être à ses pas timides? Et ces arbres lui doivent être amis, si superbes, où je cherche son visage penché... Sur ce pan de mur brodé de mousse où je m'assieds aussi, peut-être heureuse et trouvant sa paix sourit-elle à sa mélancolie?... Peut-être, en regardant cette eau glauque, voit-elle s'y réfléchir quelque image à son image mêlée, celle qu'aura projetée sans doute une pensée sortie du secret de son âme, belle fleur d'une rêverie caressante en soi-même épanouie, qui remonte du fond?...

J'ai passé l'eau, laissé le moulin sous les feuilles et gravi les rampes de la colline. Un génie subtil et joyeux en moi, comme aux plus belles heures de ma jeunesse, rendait légers mes pas pourtant lents...

Je me hâtais et je m'arrêtais tour à tour, comme on va vers un rendez-vous qui approche, la poitrine dilatée par le cœur. Ainsi jadis, par de tels chemins, je faisais halte, ébloui et candide, pour laisser venir les magnificences... Jeunesse, espoir, amitié féconde, années devant nous qui s'illimitent ! Ainsi prendrai-je possession du monde, car tout est à nous dans ces moments !... Ainsi le bonheur vient-il à l'âme comme la lumière et l'espace aux yeux !...

Même jour, dix heures...

...Elle était là et je n'ai vu qu'elle !... Si je n'avais su que penser ou faire, que quelque indécision m'eût attristé, si j'avais douté d'elle ou de moi, — ainsi la neige, dit-on, sur les cimes des monts s'évapore sous un soleil plus brûlant qu'il ne l'est en nos plaines, — doute, irrésolution, incertitude auraient fondu par magie sous ce flot de bonheur, et disparu dans son évidence...

J'ai entendu le son de sa voix !... Comme j'allais sans faire de bruit, que le sentier où je marchais est couvert, j'ai pu approcher sans être vu. Elle donnait, d'un ton un peu sourd, quelques renseignements à deux hommes penchés sur un plan déployé et qui ont pris la mine d'y réfléchir avec une infaillible profondeur. Un troisième, les mains appuyées sur sa bêche, écoutait le propos... C'étaient le propriétaire à bornage, grison grave et narquois, le régent magistral et le vieil arpenteur au nez sonnant ainsi que fanfare à force *pompettes et bubulettes*, comme écrit Rabelais, mais j'y ai pris garde à peine...

Svelte et droite, appuyée devant moi contre un arbre, l'ombre des feuilles dorées de soleil flottait sur sa lourde chevelure, sur le front pur et le doux visage dont j'ai l'image et présence ici... J'ai reconnu la fierté intime et le regard porté devant elle dans la lumière des droites pensées, d'une pensée qui s'applique aux choses et se retire en soi...

L'ayant bien vue, j'ai fait quelque bruit qui a annoncé ma présence, et l'émotion des deux côtés fut profonde ; pourtant nous avons fait bonne figure. J'ai deviné au premier coup d'œil que le vieux Michel l'avait instruite, à son tressaillement réprimé. Croyait-elle de me trouver là, je ne sais?... Le redoutait-elle?... L'espérait-elle?... Je pense qu'elle eût envoyé quelqu'un si elle s'était doutée que j'y vinsse, et cependant quelle joie mêlée !... Ce que j'ai vu, c'est que nos deux cœurs sont allés simultanément l'un à l'autre, et que nos regards se sont compris...

Il n'en faut pas plus entre gens qui s'aiment et les importuns n'en ont rien saisi !... Si mon abord fut froid d'apparence et d'un respect

d'où rien n'a percé, elle a connu que je l'appelais en moi-même, et moi j'ai connu qu'elle venait...

Là ou ailleurs, nous nous attendions et les paroles y étaient inutiles... Sans doute il sera très doux de les dire, mais nous auraient-elles mieux éclairés que ce regard qui nous prit ensemble et le saisissement qui a répondu, son tremblement, la langueur rapide, la pâleur qui passe sur le visage, ce voile de silence aux yeux baissés?... Et sa main qui s'est posée sur son sein, de peur que le tumulte élevé là fût dénoncé par les battements?...

Du même jour, sur le coteau de la Vierge...

Moi, j'ai eu peur que ma joie violente n'éclatât tout à coup. Si se raidir est d'un effort rare sous des tristesses trop lourdes, il n'y a rien à faire avec un bonheur qu'on veut soustraire à des yeux quelconques, sinon l'emporter loin... Mais celui-ci n'est-il pas tout nôtre?... Or, l'amour est jaloux !... Ne voulant pas qu'elle se trahît, j'ai pris ma joie en quittant la place, mais je la lui ai laissée !...

J'ai dit qu'on fît sans moi cette affaire qui nous réunissait, que je n'y savais rien de précis, que j'y donnais les mains... Elle a, de soi-même, peu d'importance si décisive entre nous... Comme un triomphateur au Capitole, je suis monté ici...

Un automne, des plus radieux que j'ai vus, succède au plus morne des étés... Ou plutôt l'été, se ressaisissant, envahit octobre et règne en sa gloire... Les sources qui tombent dans les ravins s'échappent de leurs vasques débordées, mais toutes les eaux sont transparentes, et le tapis spongieux des prairies s'affermit sous le soulier du chasseur... Voici les grappes tardives qui gonflent, les unes luisantes comme l'ambre et l'or, et d'autres violettes comme des prunelles, aux pampres pendants des hautes vignes... Les feuillages, dans leur intacte opulence, endorment leurs massifs au soleil...

J'ai gravi, sans voir quelques moments que deux murailles de terre rougeâtre, un chemin creux de pierres roulantes qui fut sans doute un fossé romain. On reconnaît les contours d'un camp, élevé comme un vaisseau sur les terres au faîte aplani de la colline. Ou plutôt ce fut un poste avancé pour une poignée d'hommes, établis là pour guetter sur le plus beau des grands horizons, comme les vigies du navire... Il y a des talus, trop réguliers pour n'être pas de la main humaine en forme de bordages, restes d'enceinte, et la gorge, c'est ce chemin enfoncé qui monte entre les murs penchants, mais abrupts, de cette citadelle ou carène

de terre... Une chapelle s'y élevait, dit-on, dont il ne reste rien. Mais une grande statue de la Vierge en marbre fruste et hâlé, l'Enfant Divin sur son bras, bénit au loin, de son piédestal, les campagnes ordonnées au-dessous d'elle sous le signe chrétien...

J'ai fait là, imbu de magnificences, la plus chère rêverie de ma vie. Un mot venait sur mes lèvres, qui m'emplissait l'esprit et le cœur, et c'est celui de la certitude, que je répète ici, le mot du bonheur et l'évidence de l'existence elle-même, en ces splendeurs tranquilles !...

Splendeur des choses qui vient dans l'amour !... C'est ici l'empire de la lumière... Je l'y vois régner d'une telle sorte qu'il n'y a point de place en ce ciel immense, pour le flocon, l'aile d'une nuée, et qu'elle me semble ne devoir s'en aller plus de chez elle... Et je me dis bien qu'en ce moment la plus lugubre journée de décembre ne saurait m'attrister ! Cependant ma joie monte à son comble, de ce que le ciel et la terre unis inaugurent par une allégresse radieuse nos fiançailles qui s'ouvrent...

J'ai regardé vers ces champs qu'elle aime. Ils nous auront formés l'un pour l'autre ; ainsi le bonheur sera facile, s'il plaît du moins à Dieu ! Comme la vie nous fut parfois grave, nous en connaissons le privilège et nons n'y voulons rien que de sûr... La gratitude que nous échangeons s'en va d'abord vers la Providence, puis vers ces champs nos bons nourriciers, d'où germe toute pensée grande et féconde, où nous plaçons souhaits et plaisirs, où ceux de qui nous tenons la vie vivent de même dans notre piété, font part de notre âme et de sa foi... Ainsi la vie me sourit et m'aime, du cœur et sur les lèvres de ma fiancée...

Je vois sa maison dans son village, où je l'irai chercher... Je vois la mienne élever de même, sur ses feuillages et ses hauts pignons, une colonne de fumée sereine, dans l'azur de ce jour. Je l'irai donc prendre par la main, sans faste de promesses ni de paroles, et tout uniment elle me suivra... Le luxe viendra dans ce bonheur de nos champs libéraux. Comme ils conseillent la largesse et l'ordre, nous apprendrons à le ménager, c'est-à-dire à le gagner par sagesse, en sorte qu'il soit comme eux magnifique et que leur beauté s'y épanche toute...

Je suis descendu songeant ainsi... A nous étaient ces splendeurs diffuses, ces amples campagnes et ces vallées qu'emplit le jour de son onde bleue, asiles de l'amour et de la paix... A nous cet horizon de notre vie, l'un des plus grands où l'esprit s'étende, dans le plus beau des pays : nos destinées vont s'y épanouir, qui se figuraient dans ma pensée comme une corbeille inépuisable ou une

plaine d'épis. Et l'assurance était humble et grande, par où la possession en était prise comme d'un juste bien !... Je ne l'ai plus trouvée, quand je suis descendu... Elle avait fui, je l'ai bien compris ou reconnu plutôt par moi-même, en grand émoi et hâte éblouissante, pour s'abriter en soi...

XIV

A peu de jours de là, François disait à ses trois amis, le marquis d'Andouins, M. Le Cervier et Rustique, qu'il avait réunis :

— J'ai à vous faire une confidence et j'espère que vous m'approuverez dans mon choix. Vous étendrez à celle que j'aime votre vieille amitié... Marquis, ce choix va vous décevoir, vous qui m'avez cherché du bonheur et qui vous montriez ambitieux pour moi comme vous l'auriez été pour un fils. Pour Rustique et M. Le Cervier, je crois qu'ils en seront moins surpris, peut-être moins exigeants que vous ne l'êtes sur la naissance et le rang, l'éducation plus ou moins subtile et les habitudes plus ou moins mondaines, sinon sur des qualités essentielles... Voici que je trouve le bonheur tout près, dans de simples, mais belles conditions de tendresse et de sécurité.

— Prends donc ton bien où tu l'as trouvé, dit M. d'Andouins. Que tu sois heureux, mon cher ami, voilà qui doit aussi nous rendre heureux, et pour celle qui va entrer dans ta vie, nous te savons les yeux justes, elle est donc la bienvenue pour nous tous... Au surplus, c'est une décision que tu annonces, non un avis que tu sollicites... Il est vrai, comme tu dis, que nous t'avons cherché du bonheur, ton ami Daste et moi. Et il y eut telle union pour toi, tu te rappelles, que nous avons regrettée. Puisque tu y vis des difficultés, c'est qu'assurément elles étaient graves, et la clairvoyante Mme Daste nous en avait avertis, en nous disant qu'il fallait te laisser faire, qu'un beau jour tu découvrirais de toi-même ta compagne attendue, et qu'il n'y aurait pas à s'en mêler... Elle eut raison. Elle te connaît bien et t'aime comme nous, tout entêté que tu es, conclut le marquis affectueusement.

— Merci donc, mes chers amis, dit François. J'ai besoin de vous pour rassurer ma fiancée contre des étonnements qu'il y aura peut-être autour de nous, et qui pourraient l'affliger, si elle en surprend l'incompréhension et l'offense, car elle est timide, mais fière aussi... Mon choix est modeste en apparence, et vous ne l'approuveriez pas tout d'abord, j'en ai peur un peu, mon cher marquis, si vous ne m'étiez indulgent toujours... Elle n'est pas de notre caste, ni de ce qu'on appelle le monde, et moins encore de ce petit grand monde

indigène, copie de l'autre un peu alourdie, trop poussée dans le ton... Je suis un rustique, vous le savez...

— Et moi je ne suis pas un fossile, repartit le marquis. Nos rangs, nos castes, sont artificiels beaucoup plus qu'ils ne le furent jadis, et pour le monde, je sais ce qu'en vaut l'aune, à ses étages divers... Il y a peu de différences, à peine des nuances, à moins qu'elles ne tiennent à la qualité de chacun. On voit peu d'hommes et quand je dis l'homme « *entendez que la femme* »... Tu sais le reste?... Il serait si simple de rester soi ! Mais c'est trop difficile apparemment, témoin tant de faquins et de pécores... C'est l'argent qui parque aujourd'hui les gens, qui impose les relations ou les interdit, qui règle les usages, fait les grandeurs... Mais il est de soi fluide et rapide. Par quoi l'ascension et la culbute se suivent quelquefois de si près, les fortunes s'élèvent et se désagrègent sur ce fond de sable qui est notre sol avec une facilité si glissante, que les origines n'ont plus d'importance. Tout se nivelle ainsi !... Nous vivons, je dis pour les façons, sur quelques vieux restes de bienséance... Imitation, prétentions, semblants prétendus beaux, voilà le ton, voilà l'uniforme, pour ne pas dire la livrée, communs. La même mode qui coiffe les crânes les farcit aussi, et la nôtre relève sans discussion de notre vieille *envie de paroistre*, qui s'encanaille et grossit. Elle impose les manières de saluer, de parler et de plaisanter, de penser comme de sentir, de juger en courant, d'éternuer en commun... Je suis tenté de dire qu'ainsi les gens, les mondes, les rangs confondus s'équivalent, par suite qu'un beau choix est malaisé...

François sourit :

— Nous nous entendons !

— Pouvais-tu en douter?... Cependant j'aurais souhaité pour toi, continua le marquis, une alliance comme ton père la fit, quelque fille d'une de nos anciennes maisons, n'y en a-t-il pas encore?... fortunée raisonnablement, il le faut bien ! telle que toi selon la lignée et l'honneur, vieil esprit de famille !... Toi-même, ne la voulais-tu pas faite ainsi, selon des exigences dont tu as dû t'assurer, de caractère, d'intelligence et d'éducation, dans le sens exact et si beau du terme, toutes conditions d'union vraie?...

— C'est cela même ! Eh bien ! je l'ai trouvée, dit François.

— Où que ce soit donc, j'en suis heureux... Tu as pressenti en moi quelque surprise, un regret pour toi?... Ce regret réel est par ailleurs d'un ordre plus général que celui d'alliances plus ou moins fastueuses où tu aurais pu prétendre à bon droit par le timbre et la race, d'avantages et agréments de fortune, dont tu fus peut-être trop dédaigneux... Tu ne nous as pas dit qui tu épouses?...

— Qui je souhaite d'épouser de toutes les puissances de mon âme ! repartit François. Je n'ai point fait de démarche encore ni dit aucun de ces mots qui lient. Il n'y eut entre nous, jusqu'à avant-hier, qu'une émotion furtive au passage sur un rapide regard, échangé je ne sais comment, comme deux cœurs en chemin se croisent, c'est assez pour la reconnaissance... Avant-hier même, je ne lui ai rien dit, mais l'émotion fut sans équivoque et notre rencontre nous a saisis... Il n'avait pas semblé, jusqu'à ces jours récents, que rien se pût nouer entre nous. Tout paraissait nous séparer au contraire, et d'abord notre solitude, la sienne strictement close, un peu triste, la mienne assez altière et tendue... D'où venait donc son attrait étrange et ma curiosité étonnée d'elle à nos rares rencontres, au hasard du chemin?... Il y avait plus qu'un visage aimable et qu'une grâce fuyante, un charme qui était d'une autre sorte et teinté même d'un regret singulier, car je ne pensais pas qu'il y eût à suivre et nous en restions là... Marquis, vous parlez dans un beau poème de ces belles eaux que rien n'indique au promeneur dans les bois. Il n'y a point d'orage qui les émeuve dans leur pli de la terre, de pluies qui entraînent du limon vers elles. Rien ne les décèle, ni le murmure, ni l'éclat du miroir, parce qu'elles se recueillent dans leur ombre amie, toujours égales, toujours transparentes, et nos paysans disent de ces fontaines qu'elles sont l'œil tranquille de l'eau. Elles reflètent dans leur pureté la profondeur et la paix du ciel, la beauté de la terre. Telle est celle que j'aime...

M. Le Cervier hocha la tête :

— Je crois que j'ai deviné, dit-il.

— Je me suis interrogé tout d'abord, et je me suis vu tel que je suis, ombrageux et sauvage, amène ou dédaigneux, selon les gens, peu nanti en fortune... Je n'aime que les gens simples, vous le savez, d'une simplicité parfaitement belle et bien rare en tous lieux, ou naïvement fruste, et hors de là mon esprit s'embarrasse ou se retire en soi, au point qu'on trouve mes monosyllabes pitoyables ou désobligeants... Je sais ce que je dois à tous les miens et à moi-même en eux ! J'avais d'abord à me demander si j'aurais pu présenter à mon père une compagne à souhait pour moi, mais une fille parfaitement digne de lui. A quel point il avait la fierté de son nom, vous vous le rappelez ! Mais il n'en avait pas plus que moi-même la vanité périmée. L'éclat qu'un grand génie y a porté était à ses yeux bien autre chose qu'un lustre d'armorial comme il y en a tant, plus ou moins obscur ou reluisant, dans un coin de province, plus ou moins rouillé par les années, ou bien fourbi de neuf. Il se croyait conférée par là une dignité d'intelligence, une sorte de patriarcat héréditaire dont il

était jaloux. Mais cette intelligence, il l'admirait partout où elle éclate, et davantage dans les humbles conditions, là où en effet elle se révèle plus drue, plus originale et féconde, sinon aussi subtile et polie, sortie qu'elle est du fond populaire, terrain riche et tout neuf... Pour ma mère, qui n'était pas philosophe, peut-être d'abord comme vous, marquis, m'eût-elle opposé quelque étonnement. Mais, parfaitement mère et chrétienne, elle aurait aimé celle qui m'aime... Le père de celle-ci fut homme obscur, mais il eut, dit-on, un esprit rare, un caractère très haut... Sa mère âgée, infirme et sereine, se repose dans son ample maison dont elle fut longtemps reine et où elle reste honorée de tous, sous sa coiffe paysanne... Pour le réel, probité rigide et religion vraie, générosité, sens inné de soi, des gens et des choses, vous voyez, marquis, qu'en cette union désirée de moi passionnément, il n'y a point soupçon de mésalliance, ni péril de déchoir... Elle se nomme Pauline...

— C'est le nom où je m'attendais, dit M. Le Cervier.

— Vous m'approuvez donc? demanda François.

— A fond, mon cher ami, dit le docteur. J'ai même souhaité de vous y conduire et fus tenté de vous parler d'elle. Si je me suis tu, c'est que j'y voyais aussi des obstacles, plus apparents que sérieux sans doute, mais l'apparence est trop souvent quelque chose. Puis vous n'en parliez pas... Je me disais que vivant si près l'un de l'autre, vous aviez dû vous rencontrer, mais qu'il n'y avait rien à insinuer si vous n'aviez pas voulu la connaître ; qu'au surplus vous ne prendriez conseil que de vous-même et débrouilleriez votre cœur tout seul.

— J'ai pris conseil des miens, de moi-même et aussi de vous, mes vieux amis, parce que j'augurais avec certitude de votre jugement en ceci, le seul qui m'importât... Vous dirai-je après cela que j'aie réfléchi très profondément? Eh bien ! non... Le coup d'œil, le charme furent rapides où je me laisse aller. Je me suis demandé seulement ce que je rendrais d'un bonheur immense, dont je dis grâces à la Providence et à elle... Et voilà tout, dit François ému...

— A merveille, vous m'en voyez tout ravi, dit Rustique en tendant son verre. Il n'y a plus qu'à boire, mon cher ami, à vos chères amours, à vos noces prochaines, à vos longues années, et de plus à une moisson d'œuvres, belles profondément et bienfaisantes, inspirées et nourries aussi de bonheur.

— Ainsi plaise à Dieu ! dit François.

Le marquis acquiesça du chef et de la main.

— Plaise ainsi ! dit-il. A vos amours !...

— J'ai connu le père de votre amie, reprit M. Le Cervier. Il était

d'Aspe, où les siens avaient fait figure pendant longtemps, puis s'étaient appauvris. C'est de là qu'il partit tout jeune en équipage léger, avec un bagage de connaissances non moins léger, m'a-t-il dit, pour diriger une école à La Rochelle, il me semble. Il apprit tout seul le latin, le grec, approfondit les mathématiques et fourra son nez dans les philosophes par fringale de sciences, donna leçon de toutes ces choses et gagna de l'argent. Mais à ce régime il devint étique et dut reprendre le chemin du Béarn. Il n'en eut pas beaucoup de regret, quoiqu'il eût monté vite et qu'il comprît ce qu'il allait perdre à s'ensevelir à la campagne. C'est qu'il était philosophe et ferme en ses goûts, comme vous François, sociable assez, mais distrait du monde, de verte sève rurale... Il avait un petit logis avec un clos attenant dans le village voisin où il épousa pour sa beauté l'héritière d'une bonne maison paysanne, compagne digne de lui... Je l'ai connu dans son âge mûr... Très fier, assez sourcilleux et rude, pour quiconque l'eût pris légèrement du haut d'une grandeur farcie d'écus ou gonflée de morgue, il était cordial aux pauvres gens...

— Sûre noblesse que celle-là ! dit Rustique.

— Avec cette superbe intelligence, il a donné de toute sa foi dans l'idéologie de son temps.

— Eh ! qui n'y donne à présent? Le monde se rend fou, dit le marquis avec humeur.

— Pas vous, marquis, resté proprement du grand siècle, dit en riant François, ni le docteur, trop bon médecin pour céder à quelque manie qui puisse être, ni Rustique, bien armé aussi du sens juste que les gens graves dénient aux poètes, et de saine ironie... Chez l'homme dont nous parlons, je sais que le cœur valait l'esprit. Je sais encore qu'il fut démocrate comme d'autres sont moines.

— Les causes se gagnent par de tels hommes, et celle-ci peut bien exalter un cœur et un esprit enthousiastes, dit le docteur. La foule traduit en démolition ce beau nom de liberté, et l'égalité en envie haineuse. Quant à l'autre terme, n'en parlons pas !... Mais la racine en est en nous tous, dans l'essence de l'âme. Les généreux, et dans la mesure où ils le sont, adorent ces trois termes, ces trois vertus plutôt qu'ils ont en eux, et ils les étendent à l'humanité avec une ferveur restée naïve.

— Idolâtrie pure ! dit le marquis.

— Oui, chez beaucoup, lorsqu'ils n'ont pas le lest du bon sens, ou quand ils ont perdu le sûr chemin, la grande voie romaine. Ils oublient le mal, et le réel... N'importe, cela est beau chez certains !...

Le docteur traça la figure étrange d'une manière de Socrate au village. Il n'était pas accoucheur d'esprits comme le sage ancien,

ayant bien vu qu'il n'avait à dire à son entourage rustique que peu de chose qui pût être compris, d'ailleurs respectueux de la pensée des autres, ou de leur ignorance : mais il était éloquent lorsqu'il trouvait qui pouvait l'entendre, ému des âmes et des destinées et attristé par le mal social à quoi il ne pouvait pas plus, disait-il, se résigner sans combat que le médecin à la maladie... Ce déiste fanatisé par Rousseau avait foi dans la Providence et suivait l'esprit de l'Évangile, qu'il lisait assidûment, avec la Bible... Il prenait là raison de confiance dans la défaite de nos servitudes et dans le progrès indéfini, au retour de Babel... Incroyant mais profondément religieux, il voyait partout Dieu dans la nature et s'exaltait devant elle, d'une façon un peu déclamatoire et sensible, à la Jean-Jacques toujours, mais familière aussi. Par un étrange amalgame, il unissait le bon sens paysan à l'idéologie raisonneuse, et l'expérience consommée des gens à son optimisme humanitaire, avec sérénité...

— Il aura eu comme vous et moi l'amitié de la campagne avec la même simple gratitude, fanant ses foins et rentrant son grain, réalisant, peu s'en faut, ainsi le noble vœu de Virgile, qu'il relisait le soir. Ce sage a vécu la vie du juste et n'a eu désir que du bien commun, stoïcien sans aucun orgueil, même d'intelligence, sans tension de ton ni d'attitude, et poète en action... Il s'était fait le secrétaire, le truchement et le conseiller des pauvres gens qui venaient à lui, quand d'aventure ils étaient aux prises avec un maire brouillon, un tabellion sans scrupule ou quelque huissier retors. Il écrivait, consultait pour eux, portait la parole pour eux chez l'avocat et l'avoué, fallait-il pour les y accompagner faire cinq lieues de bon pied... Un tel emploi n'est pas chez nous sans exemple, et tous nous l'aurons rempli quelque peu, mais il y allait à pleine mesure. Ce lui était chose aussi naturelle que de pousser dans un chemin la brouette d'une vieille femme jusqu'à son gîte, ou d'aider un bûcheron fatigué à charger sur son échine un fagot.

— Une noble vie, dit François. Tout cela, que d'autres m'avaient appris, me ferait aimer plus, si possible, la jeune fille d'un tel héritage.

— A tout prendre, poursuivit le docteur, ces idéologues furent heureux. J'en ai connu de la même espèce, sinon de la même qualité. Ils mirent de la grandeur dans leur folie. Je pense qu'ils ne verraient pas sans dégoût leur progéniture d'hommes publics, aigrefins cyniques et brasseurs d'affaires, athées froids et haineux... Nos années sont vilaines !

— Comme un marais pourri ! dit le marquis.

— Le fait est, dit François pensif, qu'elles sont laides et tristes comme ce qui est sans grandeur... On éprouve en les regardant, même à l'écart comme nous d'ici, de l'humiliation à les vivre, jusque dans la paix du foyer. Nous avions cru sur nos vingt ans, mes contemporains et moi, partir pour des destinées plus altières et nous y avons failli... Pour la mienne, je n'y souhaite plus rien. Mais, jusqu'à ce jour, j'avais pensé qu'il manquait à toutes nos œuvres et au bonheur même un air de fierté, l'ampleur de possession que leur confèrent la grandeur publique et ses devoirs accomplis... Laissons cela, je me dis comblé maintenant !...

— Il n'est que d'aimer, dit le marquis en souriant, et tout devient beau !... Abrite ton bonheur, mon cher ami, c'est ce qui le rendra juste et certain ! Même dans les temps les plus maussades, il y a place au foyer des sages pour les heures riantes, les belles pensées, les œuvres belles ou simplement bonnes, sans qu'on ait à clore strictement sa porte. Voilà ce qui dure, le reste passe !... Sais-tu, poursuivit le vieux gentilhomme, avec une certaine mélancolie, à quoi je pensais tout à l'heure quand tu nous parlais de ta fiancée? — C'est à cela que j'avais regret pour mon compte, à cela même qui dure en passant !... Et je me rappelais que j'étais avec ton père, dans la voiture qui les emmenait, ta mère et lui, au jour de leurs noces, vers votre Port-Hault. La belle soirée !... Nous étions jeunes, plus jeunes que tu ne l'es, mon cher François, je dis par les années, non autrement ! Car il y a sur ton visage la même assurance de cœur que j'ai vue alors sur les traits de ton père, la même fierté grave et radieuse à te charger de deux destinées... Pour ta mère, elle était oppressée de bonheur... Les chevaux montaient au pas sous vos arbres, à travers le jardin, par l'allée en lacets. Elle regardait sans parler la majestueuse vallée dans ses monts et le jardin d'été, la maison chargée d'un passé illustre qui la voyait venir, et elle avait, en laissant aux mains de son époux les deux siennes, un air, un sourire en toute sa personne de grâce et d'abandon infinis... Dans ces heures, que je n'ai pas su me ménager, tient le bonheur qu'il y a sur la terre...

Il se tut, ému par ses souvenirs. François se taisait aussi, ramené par lui aux années anciennes.

Le marquis reprit :

— J'aimais alors, ou croyais aimer, et j'étais ivre de bonheur moi-même. Hélas ! l'illusion en fut frivole et je n'en dirai rien !... Il ne faut pas que ceci t'attriste !... Je connais plus de morts que de vivants, c'est la peine qui s'attache à vieillir, poursuivit-il en suivant ses pensées. Et parmi ces ombres, nécessairement, il y en a

d'importunes !... Laissons cela, puisqu'il faut croire à la vie, même au milieu des ruines. Il s'en fait de plus d'une sorte aujourd'hui, à commencer par les miennes propres, dont je sens le poids et l'effritement qui s'aggravent, sans m'accabler encore... J'ai vu s'en aller plus d'un ami... Je vois disparaître beaucoup de choses essentielles ou belles, et s'altérer notre vieil esprit. Je ne crois pas qu'il se meure ! Le vieux gentilhomme que je suis, son fidèle servant, lui garde une foi opiniâtre. Même sur ces ruines que nous savons, parmi tant de folies et tant de maux qui attaquent notre existence, il n'est que de bien faire, n'est-il pas vrai? confiants du reste à Dieu...

— C'est proprement l'exil, dit le docteur. Mais il faut s'y tenir...

— Ou tout au moins une solitude, reprit Rustique.

— Va pour la solitude ! dit le marquis. N'est-ce pas le bon choix?... Nous devisons entre vieux amis comme au bon temps, à table ainsi qu'il sied, sans nous presser, mangeant de bonnes choses poussées chez nous... Voyez ce beau soleil !... Il y a des raisons d'alarme certainement, dont la plus grave est l'atonie dans l'incroyance, puis ce tourbillon fou, cet automatisme impitoyable où jette la vie des cités... Je suis confiant pourtant ! Je suis confiant en tant que croyant ! Ce vieux pays semble renier son génie, mais il est la terre des braves gens... Chaque siècle a ses servitudes, ou ses fatalités particulières, comme chaque pays ses éclipses... La nôtre est relative. Nous en appellerons certainement, et savez-vous, s'écria M. d'Andouins que ses pensées entraînaient, savez-vous, parmi mes jours qui valurent peu, ceux que je regarde comme les seuls beaux? Eh bien ! ce sont ceux de nos désastres, dont l'ombre est sur nous tous, sur nos pensées et nos œuvres, jusque sur le bonheur, comme tu le disais, François... Ma vie a eu alors tout son prix, car je l'avais donnée... Et nous eûmes, dans cette suite fatale, des moments heureux, quelque faveur de victoire ressaisie à demi, de nobles faits d'armes, un beau désespoir où réside notre droit de recours. Pour moi, j'y prends mon droit de fierté, celui de regarder les portraits de mes pères sans avoir à baisser devant eux la tête, aux murs de ma maison. J'ai mon épée, ma croix de Saint-Louis tout comme eux !... Le reste de ma vie m'agrée moins.

— Eh bien ! François, au bel avenir, dit M. Le Cervier, à votre compagne de demain. Elle est faite pour cette vieille maison où entrèrent de nobles épousées et où votre mère nous accueillait... A des années sereines et longues !

— Pour nous tous, mes vieux compagnons ! dit François.

XV

Le premier jour des fiançailles se passa chez des amis communs. Ils l'étaient de la jeune fille comme ils l'avaient été de lui-même, et François serrait avec plaisir, quand il les rencontrait, la main franche de ces contemporains négligés quelque peu. La vie dénoue, mais renoue aussi... Il s'étonna d'avoir passé si près d'eux sans s'arrêter la plupart du temps que pour un salut amical, et quelques mots rapides. Il convint en soi-même de s'être enfermé trop strictement dans le cercle intime de relations que détermine pour chacun de nous l'existence, où l'habitude retient... Que si l'esprit va loin par delà, ne semble-t-il pas que notre cœur, à fixer profondément ses racines, tende à se circonscrire?... C'est donc une surprise et un charme, quand la tendresse où s'est pris ce cœur y ravive et rend définitives de bonnes affections qui sommeillaient...

Il aima que ce premier jour dût passer à un foyer rassurant pour elle, en une intimité joyeuse et douce et cependant atténuée... Ils seraient mieux demain l'un à l'autre ! La reconnaissance de leurs deux âmes, en sa maison fermée sur eux deux, se ferait transparente, à se tenir les mains...

François s'en alla vers la rencontre d'assez bonne heure dans la matinée. La plaine, que d'abord il traversa, offrit l'animation tranquille et belle du temps des semailles, les hommes, les attelages et les charrues croisant par lambeaux, dans tous les sens, la chaîne et la trame des sillons, ces ondes des labours, ces vaguelettes grandes, pour qui sait les regarder, non moins que les lames de la mer. La terre lui fit entrer jusqu'au cœur les aromes et la vertu des travaux... Puis la vallée lui fut solitaire à souhait, qui lui emplit aussi les poumons d'air natal, avec sa senteur d'herbe et de feuilles aspirée comme un cordial puissant. Cette vallée pastorale semble un grand parc à demi sauvage, où vaguent des bestiaux sonnant des cloches, et dont les clairières, qui sont des prairies, s'ordonnent selon de nobles perspectives.

Il se souvint des anciens novembres, en sa vallée des montagnes, des buis, des roches, des frimas fumeux et de l'ombre qui tombait sur lui si tristement des forêts pendantes, au soir des vieux jours mornes !... Mais la tristesse, devenue lointaine, fait au bonheur un charme de plus !... Il foulait avec un plaisir étrange les feuilles tombées, jonchées par endroit comme un tapis somptueux sur la

mousse, ou éparses comme des médailles et des disques d'or. Elles obstruaient de place en place le fossé du chemin, où de l'eau tombait en cascatelles, dans la fuite de son babil à mi-voix. Ceci lui rappela l'avenue familière, d'où il avait vu neiger au soleil, ou voler au vent gris et mouillé, les autres feuilles accumulées des tilleuls, qui encombraient dans la même saison le ruisselet de Port-Hault. Il s'y revit errant et sauvage et ce jeu d'enfant, son plaisir alors de les précipiter en cataracte, quand il levait non sans quelque effort la grille du canal qui alimentait le vivier clair où remuaient les truites...

Il se dit qu'il reviendrait avec *elle* imprimer là leurs pas et leur cœur ! De même lui dirait-elle tout de sa vie, afin que tout fût un dans leur mémoire, ainsi que dans les fastes du présent et sur les routes droites de l'avenir... Midi sonnant et les coqs chantant, le cœur lui battit fort, quand il frappa au seuil de la maison des fiançailles. Il la vit assise près de la fenêtre, seule à souhait dans l'appartement... Elle ne sut pas, sait-il bien lui-même, comment elle vint, éperdue et blanche, se confier à ses bras ouverts.

Il la fit asseoir et prit ses mains :

— Ainsi vous avez foi ! lui dit-il.

Elle fit : « Oui ! » de la tête.

— Et moi, j'ai foi aussi dans notre cœur, foi dans l'avenir, comme en Dieu même !

Elle trembla, mais dit doucement :

— Je ferai tout pour votre bonheur !...

— Que ne suis-je venu à vous bien plus tôt ! s'écria-t-il en l'attirant.

— Votre heure eût été la mienne, dit-elle.

— Oui, j'aurais dû venir, pardonnez-moi ! Je savais qui vous êtes...

— Une pauvre fille, dit-elle tout bas. Mais vous la voulez !... Votre heure est la mienne...

— Que de bonheur perdu, par ma faute !

— Je ne sais pas... Mais non ! lui dit-elle.

— Vous êtes contente !

— Je vous donne ma vie !

— Pour tous nos jours, pour la durée de nos âmes.

— Ainsi oui ! dit-elle.

— Ainsi ! reprit-il...

Puis ils rompirent le pain de leurs hôtes. Et ceci leur fut un rite initial, l'image, l'usage et les prémisses de l'union totale et du foyer... Assise à côté de son ami, mieux assurée, bien émue encore, elle parlait peu, mais répondait par un sourire timide et confiant au

soin qu'il prenait d'elle, et par des yeux éblouis et baissés au regard qui ne la quittait guère... Pour lui, ému aussi, mais plus calme, heureux et maître de lui cependant, s'il s'adressait doucement à elle, il réservait l'entretien. Il rendit honneur, comme il l'eût fait en une conjecture plus familière, après une marche à travers champs, au meilleur des repas... Il échangea avec ses amis des souvenirs de collège et d'autres, ils s'amusèrent d'anecdotes plaisantes et d'originaux de petite ville qu'ils avaient coudoyés, sourirent à leurs portraits revenus. L'entretien fut simple, tel qu'il chemine entre compagnons et commensaux, assis à deviser selon qu'ils pensent, tel qu'il s'en va lorsque l'âme est pleine... Et la journée passa de la sorte sans autre effusion, mais de chaque mot la joie montait et s'épanchait pour eux deux, comme s'étendrait une crue limpide...

XVI

Du livre de raison...

Le même jour, 10 heures du soir...

Nous sommes sortis dans l'après-midi. Le but et le terme de la promenade était la maison morte où je vais quelquefois, sur la colline de Castet-d'Abos. De là, prenant congé de nos hôtes, je devais suivre la ligne de faîte et gagner l'Abbadie... Nous sommes descendus dans la vallée, par la route en lacets, puis nous avons monté l'autre pente entre des peupliers qui se dépouillent, des ormes à la ramée multicolore et des chênes chargés d'ans et de feuillage, touffus comme au milieu de l'été...

Nous avons vu, dans la prairie vallonnante, des colchiques parsemés à profusion, ou plutôt des *veilleuses*. Ce nom va bien à ces fleurs d'automne ! Et j'ai connu sa pensée pareille, lorsqu'elle a considéré dans ma main la fleur mauve, où semble veiller en effet la lueur jaune d'une lampe discrète, au cœur de la corolle dentelée... Je lui disais les aimer sans choix, les humbles à l'égal des somptueuses, l'églantine comme la plus glorieuse des roses, les paysannes comme les reines des jardins, et qu'à chacune j'étais tenté de dire : « Que tu es belle ! » en respirant sa grâce... Elle déclarait les aimer toutes, jusqu'à ne les cueillir pas sans remords, mais qu'elle avait pourtant ses préférées... Nous foulions les feuilles tombées des platanes, dont s'allongent sur ce toit sans fumée les branchages, d'une altitude aérienne. Et nous écoutions tinter goutte à goutte, ainsi qu'une

source dans les buissons, le chant de cristal des rouges-gorges, accueilli de concert... La mélancolie s'est communiquée, de la maison fermée à la vie sur son verger où les pommiers meurent, devant ce royaume de la solitude, plus grand peut-être qu'aux jours éclatants et plus superbe qu'il n'est attristé, sur ces versants noyés à pleins bords par les brumes, entre ces nappes d'ajoncs noirs et verts, qu'étoilent leurs milliers de fleurs jaunes, et ces lambeaux flottant sur les pentes, des fougères assombries dans leur pourpre, car le soleil n'y est pas, ces bois, ces prés, ces carrés de vignes dans leur velours usé superbe...

Je lui disais :

— Il y eut ici du bonheur !...

Nulle ombre n'est passée sur son visage, d'une pensée qui fût importune, et cependant ceci l'a saisie.

— Oui, sans doute, a-t-elle dit en rêvant...

— Les belles promenades qu'on y a pu faire, au crépuscule, quand le soir expire et que la terre chavire vers le couchant longtemps rouge !... Il y eut ici un bon train rustique... La solitude en est majestueuse, mais elle est haut perchée... La nôtre sera plus accessible, où mes vieux amis, que j'ai faits les vôtres, viendront à vous et moi, le cœur ouvert.

...Nous sommes entrés dans la maison. La porte n'en était fermée qu'au loquet... Nous avons monté l'escalier, et les marches vermoulues et sonores ont tremblé, sous nos pas, avec un bruit qui semblait étrange et cependant point fait pour surprendre, en ce caveau de logis... J'ai ouvert, et les croisées à meneaux ont accueilli la lumière grise, qui nous a paru s'attrister encore en se mirant aux vitres verdâtres, en s'arrêtant aux murs nus et ternes et aux coins d'ombre où sont des toiles d'araignées... Nous avons vu dans une ample salle un foyer éteint, où il y avait encore, mêlées à des fientes blanchâtres de chouettes, des cendres anciennes, peut-être celles de la dernière veillée taciturne autour du maître mort... Cependant il y eut de belles flammes joyeuses, sous le manteau en pierre de l'âtre, et cette chambre s'ouvrait riante au jour comme à la mélodie des feuillages, en cet accord grandiose et pour elle aboli, de la maison, des gens et des champs au réveil, sous le soleil qui monte... Un reste de lambris pendait sur l'alcôve profonde et des plâtres qui avaient tenu offraient sur une paroi des rinceaux, les ébauches ou restes de figures effacées à demi, d'une fresque naïve... Je disais avoir entrevu le vieux maître qui avait rendu l'âme quelque trente ans en çà, lorsque j'étais enfant...

— Il venait chaque dimanche à la messe, à moins que le temps ne fût trop mauvais. Il dînait chez le curé, entendait vêpres, puis enfourchait pour rentrer chez lui son bidet, en bon cavalier qu'il restait. C'était un vieux soldat, un capitaine qui avait fait, je crois en canonnier, les guerres d'Afrique, celles de Crimée et d'Italie. C'est lui qui a peint ces figures, non sans talent, ma foi ! et blasonné sa maison au seuil. Voyez !... Il y en a partout, et du haut en bas jusqu'au grenier, c'était là son plaisir. Il assistait aux travaux des champs et ne s'en mêlait pas, vivait seul avec ses domestiques... Il chassait un peu, fumait sa pipe en buvant avec mélancolie, puis jouait de la flûte sous ses platanes, quand il ne peignait pas...

J'ai raconté qu'aux soirs des dimanches, dans la belle saison, il conviait les jeunes filles des logis d'alentour, ses faneuses et ses familières, à danser au son du galoubet sur la prairie fauchée, près des mêmes ombrages. Cette jeunesse lui flattait les yeux, lui réjouissait les esprits et c'est ainsi qu'il s'énamoura d'une d'elles, la plus jolie du bercail. Cette belle parut d'abord y répondre, car l'homme gardait encore de l'allure et possédait du bien. Cependant, lorsqu'il la pria de mariage, soit répugnance pour ce barbon bien trop mûr, soit crainte des moqueries qu'on en eût faites, ou qu'elle eût porté ses vues ailleurs, la volage se déroba...

On le vit pleurer alors tout son saoul et perdre le manger... A la longue, il se consola par la peindre. Il la peignit de profil, de face, dans le laisser-aller du travail, dans ses atours de fête, fidèlement telle qu'en ses traits imprimés au cœur et dans les yeux, et telle qu'il l'imaginait sous ses voiles, en ses appas cachés... Ainsi l'a-t-il assise près d'un ruisseau, le fuseau dans la main. Ailleurs, nous l'avons trouvée dotée d'ailes et lancée par l'apothéose la plus indiscrète, en pleine aube étoilée... Nous avons souri devant cette femme, un peu lourde, mais non sans grâce à l'essor, qu'entoure une guirlande fanée d'amours rieurs, de roses et de colombes entremêlées, renouvelée de Vénus...

Nous n'avons su s'il fallait le plaindre. Je disais, en descendant la colline, qu'il avait vécu devant les splendeurs du plus beau des royaumes et qu'il avait aimé, que cet homme n'eût peut-être pas échangé les œuvres obscures de son pinceau contre les plus illustres dans nos musées, ni sa flûte, ni sa retraite amoureuse pour le plus riche palais, ni sans doute, quand il se vit laissé là, sa tristesse des tendresses froissées... *Elle* m'a dit qu'aimer sans espoir, c'est assurément une grande peine, mais qu'il y a aussi une douceur grande, au moins tant que n'est pas perdu le beau songe qu'on a choyé tout bas... Nous avons conclu qu'il fut heureux... Et comme alors, j'ai pris

sa main fluette et attirée doucement à moi, je l'ai vue sourire, et rougir un peu en baissant les cils... Mais il fallait nous quitter ! Le soir venait et comme elle devait passer par la ville pour rentrer chez elle, l'heure pressait...

Ces courts moments passés tête à tête nous ont établis au cœur l'un de l'autre avec une parfaite connaissance et nous voilà familiers : il reste à se communiquer des variantes, à feuilleter nos passés ensemble, à découvrir des enfantillages, car elle en a comme j'en ai gardé, grâce à Dieu !... Nous nous étions bien pressentis tels !

Aussi ce beau terme de certitude, le plus grand qui soit dans la langue humaine et le tout des cœurs et des esprits, est-il celui de nous deux ! La certitude, je l'ai trouvée sur ses lèvres, en l'attirant à moi... Je l'ai sentie monter de son sein et ses yeux m'en ont donné la lumière, que j'ai vue aussi dans son sourire d'où la frayeur a passé. « A demain ! » nous sommes-nous dit de la sorte. Je répétais ce mot de nos âmes et la vie s'en illuminait devant nous puisque ce demain signifie toujours, pendant que marchant dans mon sentier, tandis qu'elle descendait par sa route, je me retournais pour la voir... C'est ainsi, dans l'évidence et la joie, que j'ai assisté en la quittant au plus superbe, je crois, des spectacles que j'aie vus de mes jours...

Le soleil, resté longtemps indécis, a pris parti tout à coup. Les montagnes ont apparu dans leur gloire et les collines ont émergé par leur faîte. Mais les vallées semblaient d'amples fleuves roulant à pleins bords des vapeurs blanches. L'estuaire s'en élargissait sur la plaine, illimitée dans le crépuscule et la brume...

La mer n'a pas plus d'immensité... Je croyais voir en effet la mer, parfois étalée ainsi dans son repos, si grand s'ouvrait au couchant ce golfe que figurent, en se croisant sans s'atteindre, les murs sombrement bleus des coteaux : tels les contours d'une rade ou la courbe d'une falaise lointaine. Cette étendue paraissait stagnante ou ne remuer que par instants, d'un balancement presque insensible. Mais le clapotement n'en montait pas qui vient de la grande onde même assoupie, seulement quelque bruit des travaux de la terre, en ces vapeurs cachés...

Je croyais voir les champs plans des steppes, et un élément qu'on eût dit flotter de la neige à l'eau, de l'onde au brouillard. Mais au-dessus, le soleil régnait, en descendant vers le fronton des collines dans le ciel le plus pur...

Il y avait là les Pyrénées rassemblées... La lumière dont je les voyais investies sculptait ces dieux de la terre antique que sont les monts, dans la hauteur de leurs attitudes et la majesté commune à tous... Il y a des princes dans cette assemblée. Sur quelques-uns, plus altiers et vastes, ou simplement favorisés par leur rang en ce conseil souverain, les prestiges de la magie vespérale se jouaient avec une beauté indicible... Tel grand semble un génie de la lumière, plutôt que du granit et des frimas... Telle montagne, tassée et profonde, m'a paru faite d'un bloc de saphir, telle autre d'une améthyste translucide. La clarté dont sont envahies leurs entrailles en irradie, comme de la forge où les cyclopes et les dieux Cabires frappent sur les carreaux de la foudre, et d'un brasier de métaux. Elle flottera sur les plus sauvages aux confins du ciel en lambeaux sublimes, quand les autres seront noyées dans la nuit...

Je suis resté longtemps ! Ce spectacle d'un océan de brouillards sous ces monts dans l'azur a clos notre beau jour triomphalement... Sur les berges qu'étaient les versants des vallées, les talus romains du camp d'Abos, sa maison morte en poupe et les bordages du camp plus lointain de Lagor s'élevaient tels que des vaisseaux échoués là. Entre deux, dans le rouge et l'or du crépuscule, se dressait au loin aussi devant moi la carène du poste-vigie de la Vierge, où s'épanouit, voici cinq semaines, dans la lumière du plus radieux lever de l'automne et l'allégresse d'un cercle infini, notre rêve réalisé en amour...

J'ai admiré combien ce fut simple et comme tout nous prédestinait l'un à l'autre, le peu de besoin qu'il y a du monde !... Tous les abris de la vie sont là et toutes les largesses, de quoi la rendre, et à si peu de frais, magnifique et souveraine vraiment, dans nos champs amicaux... Des massifs d'arbres y formaient des îles et les villages s'y groupaient, marqués par les clochers paternels... Une pensée de Chateaubriand m'est revenue, qui m'enchantait en mes jeunes ans : « *qu'en vain dans nos champs cultivés l'imagination cherche où s'étendre...* » et je l'ai trouvée pauvre !...

En ce moment, le grand œuvre annuel de l'homme et de la terre obéissante s'élabore autour de ces villages, dans les campagnes chrétiennes. La gratitude du pain quotidien à mon amie familière, s'impose à moi plus intimement à côté d'elle avec la noblesse du labour, et dans une douceur plus impérieuse qu'elles ne se signifièrent quand j'étais seul : jusqu'au regret maintenant d'y participer seulement du cœur, par quelque surveillance distraite, des ordres faciles à donner... Nous en ferons bonheur et honneur, si Dieu nous prête vie...

Tout gît là, disais-je, grandeurs, servitudes et rudes vertus, avec les amours suivant la loi, toute l'histoire de l'homme, et voici la table de la vie ! Les fondements sont là des chaumières et des empires aussi, les hautes fortunes et les chétives, les victoires, les poèmes sublimes, la chanson de l'âtre et du grillon, les tendresses, les tâches et les métiers. Les grands destins des hommes s'y forgent, portés et nourris par les travaux... Combien religieux ces grands termes, ou plutôt ces hymnes en un seul mot, la Terre nourricière, la Terre antique, déjà vieux sans doute au temps d'Homère, et si jeunes toujours !...

Je me disais qu'en descendant j'aurais à retraverser les labours... J'aspirerais leurs puissants aromes ainsi que ce matin, avec la même vigueur confiante d'esprit et, grâce à Dieu ! encore de jeunesse — si quelque peu mon été s'avance — qui accompagne la plénitude du cœur. L'odeur des champs, l'odeur de la glèbe qui s'attache aux roues des chariots rustiques, aux mains et aux sabots des laboureurs, me suivra jusqu'au gîte, et j'échangerai avec les passants le salut du voisin...

Je songe à présent, devant mon feu, combien notre journée fut émouvante. J'en reprends les incidents et le charme, les propos heureux, la trame amie... Et puis ces splendeurs d'apothéose en ce coucher de saison, ces îles de l'éther flottant vers quoi? ces couleurs séraphiques?... Les magnificences de la nature où je suis convié du matin au soir et presque à chaque pas dans mes entours me comblent l'âme à les contempler, et m'accablent lorsque je m'essaie à les dire... Mais il faut les plus royaux des poètes pour y suffire, et tant bien que mal, par la musique de leurs plus beaux vers.

XVII

Du livre de raison...

Le lendemain.

Il était deux heures quand j'ai frappé par un beau soleil à la porte de cette maison que j'aurais dû m'ouvrir depuis longtemps. Mon coup de pouce sur le loquet fut impérieux, à ce qu'il paraît... Il a fait dire à une brave femme bêchant près de là dans le jardin :

— Mademoiselle, cette fois-ci, c'est le maître !

...Elle est venue à moi, les mains ouvertes, timide encore et le sein ému, mais le plus beau sourire à la lèvre et sa joie dans les yeux. C'est ainsi qu'avec une fierté douce elle m'a conduit à sa mère.

Celle-ci m'a fait le plus noble accueil. Je l'avais vue de près une

fois. Et j'avais été frappé par un air de gravité plutôt triste, d'austérité quasi monacale et d'une probité à toute épreuve, dans le grand sens du terme : rectitude dans l'intelligence et l'action, probité d'une veuve exilée du bonheur, qui survit sans faiblir, de mère qui se doit à son enfant, de fermière à sa terre...

Elle a dit avec simplicité qu'elle me connaissait par les miens, par mon père, qui l'avait conduite avec bonté hors des broussailles d'un procès opprimant, aux plus tristes jours de son veuvage, ma mère qui l'avait alors accueillie. Elle m'eût confié sans autre assurance la plus douce des filles en toute sécurité maternelle, avec ses derniers ans à elle-même, déchargée de soucis...

Je me suis assis entre elles deux. Elle confessait s'être inquiétée de la solitude sans issue ni terme, où elle avait craint que se morfondît une enfant sensible et repliée sur soi, armée, certes ! de volonté et de sens, mais craintive sur le choix d'un époux... Or, elle était comblée !... Ému donc et tenant les mains de mon amie, j'allais d'elle à cette femme apaisée, humble d'âme et simple en son parler, qui a porté droit sa tâche et ses deuils...

Elle aima ainsi qu'elle fut aimée... Il n'y a plus que de la douceur sur ses traits, où se voient les restes d'une rare beauté. A dire vrai, elle est toujours belle, comme on peut l'être avec la clarté de ses yeux, avec des cheveux blancs comme de la neige et des rides sereines... Ces cheveux blanchirent subitement quand mourut son époux. Elle aimait jusqu'à l'idolâtrie cet homme qui l'avait choisie par-dessus d'autres à qui il eût pu prétendre à bon droit, de par sa qualité vraiment rare... Il avait vu sous sa jeune grâce et sa simplicité timide alors, les réserves d'une âme riche en soi-même et d'une sûre raison. Il fut fier d'elle, qui attirait tous les yeux quand elle sortait de son village, mais sur qui les plus présomptueux des hommes n'auraient pas levé un regard hardi... Il lui prit le cœur et lui ouvrit l'esprit... Assise, dis-je, à côté de moi dans son fauteuil d'infirme où la tient une paralysie partielle dont elle se remet lentement, elle m'a parlé de cet époux remarquable par plus d'un côté...

Il était là, présent, disait-elle. Je crois en effet à ces présences !... Et j'ai regardé curieusement, reconnu ce qu'il avait transmis à sa fille, en son image appendue au mur dans l'angle de la salle. Figure d'un relief étrange quoique estompée, crayonnée par un artiste obscur mais non pas sans valeur, qui en saisit le caractère et dessina les traits dans l'âge mûr du modèle, à son penchant vers l'automne... Un front large sous une épaisse chevelure, des yeux droits sous des sourcils qui se joignent, un grave visage rasé dont la frappe est latine, je ne sais quel mélange de bonhomie rustique et de ferme

énergie, il m'a semblé que je voyais l'homme que me disait M. Le Cervier, idéologue et pourtant sensé, ardent au songe, mais plein d'expérience en sa vie, simple et cordial avec ses voisins, intraitable avec les dédaigneux...

La religion purement déiste et la foi humanitaire dont il vécut ont tourné chez ma fiancée en piété... Il y a des livres sur des étagères dans la grande salle où nous étions, entre de belles boiseries sévères et de vieilles armoires... Une large table de marbre gris en occupait un des angles, où reposaient du linge plié fraîchement et d'une blancheur éblouissante qui sentait la marjolaine et le thym, et une gerbe dénouée de roses, auprès d'une corbeille de raisins...

J'ai regardé les livres. Ce sont des classiques grecs, latins, français, les œuvres complètes de Rousseau et celles de Bernardin de Saint-Pierre, des histoires de la Révolution, celle de Louis Blanc et de Michelet, Lamartine et ses *Girondins*, et Hugo avec *les Châtiments* : témoignage de l'homme qui a rassemblé ces ouvrages, ainsi que du temps où il a vécu, des illusions où il a donné, de son esprit savant et candide...

Ma fiancée m'a montré ces livres, que son père couvrait de notes marginales. Il avait poussé, m'a-t-elle dit, très avant, l'éducation de son premier-né, qui donnait de belles espérances. Mais cet enfant trop précoce mourut quand elle était toute petite et ce coup fut tel sur le pauvre père qu'il ne s'en remit pas... Pour elle, il avait rêvé de l'instruire de la même sorte et non moins à fond. Il n'en eut pas le temps et, lui parti, la tristesse entrée dans la maison s'y établit à demeure... J'ai voulu voir ses livres aussi, ceux qu'elle aime... Elle n'en a pas beaucoup, mais leur choix m'eût éclairé pleinement sur elle, si ce n'eût été fait...

Voici Lamartine, le grand ami !... C'est lui qui l'enchanta et qui la berce par la musique des *Méditations*, par *Graziella*, *Jocelyn*, ses *Confidences* et le *Voyage en Orient*... Quelque volumes de Balzac sont là, fatigués par un long usage, les intimes, ceux sur qui songeant elle aura cherché quelque chose d'elle, dans la pensive Eugénie Grandet, Ursule Mirouet, Blanche de Saint-Cygne, la noble fille... De Fromentin, voici *Dominique*, un vieil ami de moi-même, et de George Sand les romans agrestes, où passe entre d'aimables pastourelles la préférée, cette petite Fadette, que ma grand'mère aimait tant...

Voilà des confidences, qu'elle m'a faites, car l'amitié d'un livre est confidence... Elle a lu ce que lisaient nos aïeules et dans le même esprit, pour s'y plaire dans le repos de ses tâches, et comme elles avec le goût d'un esprit délicat, un peu romanesque mais contenu,

avec la même réserve instinctive, le même respect de soi qui détermine ces amitiés silencieuses... Et voici encore, ainsi que chez elles, des livres sur les choses de la maison, le jardinage, le soin des abeilles, les plantes utiles et ménagères, les recettes, les remèdes usuels... Enfin, voici les livres qui portent tout, l'*Evangile*, le *Paroissien romain* et des *Heures*, avec *l'Imitation*, les assises de sa piété fidèle et sereine à la fois...

Au jardin, nous avons marché côte à côte. Assez ample et clos partout de murailles, il forme un agréable lieu de promenade et un abri familier, où elle m'a dit qu'elle a passé bien des heures, comme je fais dans le mien. Ce n'est, comme le mien, qu'un potager qu'une prairie prolonge. Mais il y a des fleurs en plates-bandes entre les bordures de buis, des fleurs communes, mais de toutes les saisons, qu'elle m'a montrées avec complaisance et dont elle pare les appartements... Il y a des arbres épars, qu'on émonde, et d'autres qui ont poussé sur la prairie, donnant ensemble le fruit et l'ombrage, l'utile et l'agréable... Il y a des treilles qui brodent les murs à cette heure d'un feuillage éclairci mais somptueux, qui flottait sur nous au soleil doux de la mi-novembre, pendant que nous allions à pas distraits sous la tonnelle des pampres... Après, je me suis assis à sa table, et ce fut si simple qu'en vérité il ne nous semblait pas possible de nous avoir été étrangers...

...*Parce que c'est elle, parce que c'est moi!*... Je me répète en la transcrivant cette pensée que Montaigne donne pour la décisive raison de deux êtres qui se cherchaient, ainsi qu'il dit, par leurs cœurs... Nous la trouvions, inexprimée et diffuse, à travers nos propos reliés par nos mains jointes, dans les riens dont tout entretien se tisse, des souvenirs, des questions confiantes, en cette joie de nous voir semblables et de même attachés...

C'est moi, c'est elle!... Nous nous aimions en effet par tout, nos noms, nos cœurs, notre esprit, nos corps, dans les dehors et dans le profond de notre être, par ce rapport qui est impénétrable et que nous nous disons providentiel, de nos âmes et de nos destinées...

C'est elle et moi... En ce monde immense, si près que nous fussions l'un de l'autre, ne risquions-nous pas de passer sans nous voir? A l'un et à l'autre, nous le savons, d'autres fortunes furent proposées, d'autres chances de tendresse et de vie où du bonheur pouvait bien venir... Il ne le fallait pas!... D'autres que nous se cherchent de même, sans le savoir peut-être, plus éloignés que nous ne l'étions ou tout voisins aussi, qui sont porte à porte ou que sépare l'épaisseur de la terre, à moins qu'ils ne vivent aux antipodes du monde social. Mais, si Dieu veut, ils se trouveront!... Ainsi c'est par la gratitude

que commence, afin que nous en sachions le prix, et doit s'accomplir notre bonheur... Nous sommes deux pour en élargir les richesses, deux pour en prendre la charge acceptée. L'avenir ne différera du passé que par les changements que l'âge amène ou par des accidents imprévisibles, car de nous-mêmes nous sommes certains ! C'est la vie d'hier qui continue, mais plus belle, et s'épanouit, sa saison venue...

XVIII

François et sa femme furent mariés dans l'église du petit village où elle était née, après des fiançailles de quatre mois, brèves, mais longues à leur impatience, sur le déclin d'un hiver clément, comme février finissait...

Au jour des noces, elle se leva avec l'aube. Elle pourvut au repas que des conviés prendraient chez elle, empêchés par l'âge ou quelque raison de suivre le gros du cortège à l'abbaye de François. Elle eut souci qu'il n'y manquât rien et délivra les clés du cellier, du linge et de toutes provisions aux mains des voisines, instituées maîtresses dans les maisons, aux grands jours des noces et des baptêmes, des funérailles aussi, selon le vieil usage de la contrée... Elle vêtit sa mère, la voulut belle, apposa le mantelet des veuves sur ses épaules, le foulard comme un bandeau monastique sur l'abondante chevelure blanche et le front détendu. Comme elles n'avaient pas à se quitter, point d'ombre de tristesse sur ce beau jour. Point de regret qui donnât sa teinte à leurs propos plus pensifs sans doute, mais paisibles ainsi qu'à l'ordinaire... Après quoi elle s'habilla elle-même et attendit, gravement émue, l'heure d'être conduite à l'autel.

François, agenouillé avec elle, accueillit comme elle les souhaits du prêtre, vieil ami de tous deux, qui consacra leur union. L'officiant ne chercha pas l'éloquence, il leur parla de haut, courtement... Il ne leur dit rien de plus qu'aux autres, au commun des époux quand ils se courbent sous la bénédiction souveraine, et François l'entendit...

Il n'adhérait pas pleinement alors. Il cédait, non sans complaisance, à des doutes et trébuchait aux difficultés. Surtout il ne voulait point de lisières pour son esprit vagabond et cependant l'empreinte chrétienne restait indélébile et la foi latente, dans cet esprit sans orgueil... Il voyait bien, quand il descendait en lui-même, ce qui tient d'intime incertitude en nos présomptions les plus fastueuses à renier cette foi profonde, et il devait s'étonner un jour d'y avoir été si léger... Il connaissait la grandeur des rites. La présence de Celui qui est là, lorsqu'il entrait dans une église humble ou haute,

lui faisait étouffer ses pas sur les dalles et courber la tête et les pensées, comme au premier venu des fidèles, dans le peuple chrétien. Solaire était sa croyance en Dieu, assurément selon la lumière qui la transformait en évidence et par l'Affirmation qui emporte tout plutôt que par des raisonnements, d'ailleurs de leur nature irréfutables, et il devait le comprendre un jour. C'était cela qui lui rendait vraies ses tendresses et sûre la merveille de l'univers, cela qui le confirmait en lui-même, qui avait fait moins sombres les heures du deuil, et moins lourdes celles où la vie opprime, où la méditation désespère, où le mal du monde, refluant de partout, couvrait son âme comme une onde noire et pourtant ne la submergeait pas.

...Ainsi, avec sa douce épousée, s'engagea-t-il pour ce monde et l'autre... Combien le pacte en est impérieux, ce qu'il intéresse et veut d'éternel, François ne se le disait pas expressément, ses pensées ne se formulant pas d'elles-mêmes, en cette heure de foi. Elles se confondaient dans l'adhésion, dans l'obéissance donnée sans réserve, la joie totale et la gratitude d'elle et de lui appuyés ensemble, devant l'Esprit tout-puissant d'amour par qui vivent la création et la créature, et qui les avait vus... Elle était pâle, saisie sous son voile d'un émoi grave et semblable au sien, seule avec lui à l'autel nuptial, dans l'église que leur cortège emplissait, et recueillie dans le silence de l'âme... Ainsi s'engageait-elle à lui de même sorte et venait se donner. Quand ce fut fini, et qu'elle fut sienne, elle tressaillit et sortit du songe, cependant qu'elle se rassurait à son bras, parée de grâce éblouie et craintive, mais fière aussi comme il l'était d'elle à l'emmener devant tous.

XIX

Du livre de raison...

17 mars...

Nous voici rentrés chez nous d'hier au soir... Deux belles semaines passées là-bas, chez nos cousins de T..., dans leur manoir perdu sur les confins des Landes... Notre allégresse est d'hier, et il nous semble (nous le disons à satiété sans en épuiser la joie nouvelle) que nous étions ainsi depuis toujours !...

Nous avons vu le printemps s'ouvrir dans une demeure cachée sous ses arbres et chez des hôtes accueillants comme elle, que Lamartine eût aimée. Les pêchers rougissaient sur les allées du jardin, un vieux jardin rustique à tonnelles et bordures de buis, clos d'un mur bas et formant terrasse sur une prairie vallonnante. Des îlots de chênes et de peupliers s'élèvent sur le pourtour et les pentes. Et

nous aimions nous asseoir au bas près d'un ruisseau qui sourd et s'échappe, laissant couler le rêve et le temps, presque sans mots ni pensées, au fil de l'eau sonore...

Elle a cueilli des fleurs à brassées, les sauvages des halliers et des prés, les paysannes des champs... C'est un pays austère et plus nu que notre plaine harmonieuse... Terre en tumulte attristée d'ajoncs, mais grande en ses lignes concentriques, intime tant le silence y est profond !...

Nous regardions par-dessus les clos dans les jardins bourdonnants d'abeilles, amusés si quelque gars, par aventure, agaçait en riant de petits cailloux lancés sur elle de sa main légère, une jeune fille penchée sur la bêche... Nous répondions au bonjour des gens. Et nous allions comme on va devant quand la joie est partout... Nous avons vu bientôt qu'il nous fallait recueillir plus profondément cette grâce, entrer dans l'œuvre et la vie nouvelles, et que la maison nous rappelait...

18 mars.

Nous fîmes halte après la moitié du chemin, dans un vieux bourg tranquille... Les trois ou quatre heures passées là, notre repas pris en tête-à-tête, en une hôtellerie de l'ancien temps, d'honnête accueil et de bonne chère, la promenade après, seront marqués parmi les beaux moments de notre vie...

Nous avons suivi des chemins rustiques, accablés de soleil. Ce bourg, qui fut, dit-on, cité romaine, aligne au fronton de la colline ses toits de tuiles et ses jardins clos... J'aimai toujours, je ne sais pourquoi, de passer par les endroits inconnus derrière des maisons aux jardins monastiques, dont les portes, avec leurs battants à gros clous et leurs gonds enchevêtrés dans les lierres, ne doivent plus s'ouvrir, semble-t-il, sur ces chemins de ronde. Ceci contente un certain goût romanesque que j'ai de situer là du mystère, des promeneuses et des liseuses pensives, rêvant sous leurs boucles blanches ou brunes au passé tendre, à un avenir chargé de désirs mélancoliques, et j'imaginerais des aventures où je sais qu'il n'arrive rien !... J'en faisais part à ma chère amie, qui m'a dit songer elle-même à quelque chose d'à peu près pareil. Et en effet nous pensons ensemble, et je lis tout dans ses yeux limpides...

De la terrasse apparaît la plaine, avec ses villages dont les deux nôtres, dormant dans la lumière élyséenne, voisinent tout au fond. Arrêtés au bord, assis sur le mur, nous parcourons cet immense espace et nous nommons ces clochers. Elle me dit que là où nous sommes, son père, quand il quitta son pays, avait posé son petit

bagage et regardé longuement... Il était tout jeune, bien léger d'argent ! Il s'en allait presque à l'aventure, sur la foi de renseignements assez vagues, concourir sans autre appui que lui-même pour la direction d'une école lointaine. Qu'allait-il trouver : désillusion, humiliation, pauvreté, déboires, un infructueux exil?... Il était fort et confiant en soi, dans l'étoile des jeunes ! Cependant il avait pleuré à sanglots, racontait-il plus tard... Elle dit, émue par ce souvenir... Et je reconnais une fois de plus dans les yeux aimés et le son de voix, ce qui est en elle de douceur profonde, la simplicité, l'énergie latente, le timbre de l'âme paternelle...

Au Sud, voilà les monts rayonnants, couronne des horizons du Béarn, plus lointains que chez nous, non moins beaux dans leur vague... Voilà la plaine comme un lac d'azur, sous la lumière qui la remplit toute, jusqu'à ces monts aussi tout d'azur, dont les roches et les cristaux resplendissent, mur sublime et rideau !... Je lui fais voir là-bas la vallée d'où sortirent les siens, et le berceau de Port-Hault des miens dans la vallée jumelle, où nous irons tous deux... Nous saluons les deux souverains de la contrée magnifique, le pic d'Anie, puissant et tassé sous les neiges, le mont d'Ossau plus royal encore et de la base au faîte escarpé comme un génie peu facile, dont la beauté néanmoins est pure, et dont la hauteur se mêle au ciel... Et voilà la ligne aussi des collines abaissées sous les monts, l'estuaire sur la plaine de ces vallons familiers à nos pas, la maison morte sur son camp romain, le coteau de la Vierge, l'espace et l'horizon qui sont à nous, dans l'harmonie, la lumière immense... Nous sommes descendus, le cœur en allégresse et la main dans la main...

XX

Du livre de raison... (dernières pages)

...Ainsi faite la moisson du bonheur !... Vingt ans, du jour où elle entra ici comme ma mère était entrée dans Port-Hault, où elle s'assit à côté de moi pour le repas de nos noces, sous les portraits, les yeux des aïeux qui l'accueillirent comme ils avaient fait de ma mère sous le voile nuptial !

Je retrouve, en feuilletant des papiers, le poème que le marquis d'Andouins composa pour notre belle journée. Il y parle, comme je lui avais dit en déclarant nos fiançailles, des claires eaux cachées dans les plis de la terre à quoi je comparais mon amie, image parfaitement exacte d'elle, et ces vingt années en auront fait foi !... Il rappelle, en ce poème amical qui toucha l'assistance, le jour de

mon père et de ma mère, la tradition par nous continuée suivant nos affinités si profondes, que nous avions su voir, et aussi l'entrée là-bas maternelle, devant une assemblée pareille à celle qui faisait fête à nous deux, voisins et bons amis confondus, nobles et bonnes gens !... Le vieux Michel, avec sa grave aménité, sa politesse innée et diserte, s'y trouvait auprès du marquis, du docteur Le Cervier, de compagnons venus de la ville, parmi lesquels il en fut d'illustres ou qui s'y préparaient, et d'autres paysans pareils à lui... Aux derniers vers, écrits d'une main ferme encore, et qui n'ont pas fané si l'encre en est jaunie, je trouve et recueille le souvenir d'un autre épithalame, celui qu'avait chanté pour mes parents, dans la langue natale, un bon pasteur de là-bas. Il y est parlé du toit et du jardin de Port-Hault, de notre grand aïeul, du hêtre planté quand il naquit :

Les racines s'en étendent plus loin que Pau,
L'ombrage et le renom vont à Paris...

1920 — 25 février...

...Vingt ans !... *Grande mortalis ævi...* Ce temps, s'il n'a rien pu sur nos cœurs, et s'il passe sans qu'on s'en avise beaucoup, pourtant pèse un peu plus sur les épaules, vieillit les visages et les pensers... Ainsi l'anniversaire ne revient pas du jour qui nous unit, sans quelque mélancolie d'affection. Le compte de nos amis a changé... Plusieurs d'entre eux ont rempli leurs jours, tels le marquis, M. Le Cervier, tel Michel, ce vieux laboureur qui avait des airs de seigneur terrien, sinon de Cincinnatus et de Camille, avec sa haute taille, sa face rasée, ses yeux très vifs, son profil romain... D'autres amis se sont dispersés et nos relations se raréfient, chacun suivant sa voie, portant sa tâche sur les chemins de la vie. Il en est qui se détournèrent de nous... Les meilleurs, ceux qui ne varient pas, sont restés... D'autres nous sont venus...

Il y eut des jours soucieux. Eh ! qu'importe ! Vivre, n'est-ce pas changer d'inquiétudes?... La vieille maison qui a connu tant d'hôtes, qui sait les baptêmes et les funérailles, nous a vus aussi tristes et joyeux, penchés sur un chevet d'agonie et sur les berceaux où nos enfants s'éveillèrent, à notre sourire mêlé ! De même, les champs dons nous vivons furent abondants ou parcimonieux. En somme, ces ans ont été beaux !...

Aux premiers jours de notre mariage, je me rappelle cette douce joie de nous trouver comblés, de n'attendre rien dans notre vie qui ne fût simple, facile et prévu, rien que des riens, si l'on nomme ainsi ce qui remplit la plupart des jours, soins quotidiens et petits plaisirs,

travail, loisir, des heures fécondes, et quelques autres plus graves et belles que nous avons connues, la chaîne et la trame de toute existence et du bonheur qui dure...

Voici que je décline dans mon automne ! Nos enfants ont grandi... Lorsque François de Port-Hault mesure à ce qu'il eût dû faire ce qu'il a fait, il établit comme il sied deux parts : celle d'abord de sa conscience réservée et profonde, et là il faut bien qu'il se juge assez sévèrement comme tout homme ; quant à l'autre part, quant à l'emploi de l'esprit qu'il a reçu, de l'outil que Dieu lui mit dans les mains, il se déclare sans le plus léger doute acquitté, car il a fait de son mieux.

Il aima la gloire en son jeune âge, et ne fut pas vu d'elle. Mais il n'en prit qu'un chagrin léger... Si sa femme, si ses enfants la souhaitaient de grand cœur pour lui, ils ne s'affligèrent pas plus que lui-même qu'elle restât rebelle, ils voulaient plus et moins ! Ainsi, d'un grand rêve évanoui, ne subsiste qu'une désillusion sans amertume ; c'est l'ombre d'un mirage qui eut sa beauté.

Envers ceux qui lui transmirent un nom dont il eût aimé rénover le lustre, il se tient quitte aussi... Il donna de ce qu'il avait, comme ils firent, et passa sans orgueil. Comme il avait assez d'insouciance, l'envie lui fut toujours étrangère, s'il lui prit quelque regret d'être obscur... Pour le reste, il ne vaut pas mieux que les autres et ne s'en fait nullement accroire, mais dans son œuvre, manquée si l'on veut, il aura porté fort haut l'ambition : laisser de lui un livre de chevet, rien de moins !... Et peu importe qu'il n'ait pu l'écrire ainsi qu'il l'eût aimé...

Après tout, il en réalisa quelque chose... Il sait aussi que rien de bien n'est perdu, que le bruit importe peu pour l'effet, qu'un grain tombe toujours où il est utile, puis germe et fructifie à son moment. Il se souvient qu'il y a des avortements sous des gloires, et que les fastueux sont les pitoyables...

Les vanités ne sont pas gênantes, pour qui vit à l'écart. Et il y a même un plaisir hautain à regarder de chez soi passer toutes celles qui se chamarrent, se chamaillent entre elles ou se trémoussent, au mieux de leur parade de carnaval... C'est donc une mélancolie d'autre nature que celle de très lointaines désillusions, qu'il mène quelquefois par ses sentiers. Ce n'est point d'y aller à pas moins légers ; le temps n'est pas arrivé pour lui des promenades circonscrites de près autour de la maison, et des chemins bornés... C'est plutôt une mélancolie d'yeux vieillis, dont s'attristent les choses... Où les printemps subtils d'autrefois, et cette *nouveauté fleurie du*

monde, comme Lucrèce dit? Où même ces contemplations calmes et fortes du milieu de nos ans, la foi dans les projets mieux mûris, le contentement grave et viril du foyer riant, du travail utile, la fleur tombée, mais le fruit qui monte?... Il faut passer tout cela qui passe, à d'autres qui sont pressés d'en user.

Si la lumière est jeune au réveil, elle a des profondeurs à son déclin, dont l'âme et les regards sont étonnés... Assurément, tout adieu est grave ! et grave se rend l'esprit qui en attend l'heure, prochaine ou plus ou moins éloignée. Et puis, si les espoirs qu'on résigne de fortune ou d'éclat renaissent au profit de nos enfants, ils se chargent nécessairement d'inquiétudes, car on sait bien la vie !...

Il y a des inquiétudes pour cet avenir, dans lequel ils ont la foi juvénile... Il y a des soucis pour ces champs mêmes dont nous sommes nourris, ces champs de France et ceux de chez nous, glorieux ainsi qu'aux plus fiers moments dans leur grandeur reprise, et larges dans leurs dons s'ils le furent jamais pour ceux qui savent leur rester fidèles, et cependant en danger ! La reconnaissance s'en va de leurs biens, car la simplicité s'en est allée. Et certes alarmant est ce mal interne que flattent si tristement ses malades, ce vice d'ingratitude et d'orgueil qui fait le vide aux foyers rustiques et la pléthore aux cités envieuses... Néanmoins, pour croire en ces champs encore, il suffit d'y passer !

François se rappelle ses soirs anciens, ses soirs de travail lourd, de solitude, alors qu'il n'aimait pas ! Déçu, amer, fatigué de songes et d'efforts non moins vains, il lui fallait sortir, gagner le large, la plaine mûrissante ou la hauteur, plus souvent les bords de l'eau rapide, et là plonger ses yeux, s'immerger l'âme au glacis d'or d'un Gave tortueux parmi les grèves de sa verte arène, entre des massifs et des îles, ou ramassant ses bras vers l'aval, jusqu'à l'ampleur d'un fleuve. Soit qu'il restât au bord, soit qu'il y entrât, puissante était sur lui l'action de l'onde, profonde et par le soir solennisée. Il ne sortit jamais que plus fort et de nouveau maître en soi, de ces courants violents et salubres, ces clairs, ces moires, ce sang de la terre que le couchant, le ciel font vermeil, ces eaux souveraines de la nature qui n'alanguissent et ne déçoivent jamais...

CHARLES DE BORDEU.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE TRAVAILLISME ET LA DÉCOMPOSITION EUROPÉENNE

Le passage aux affaires du travaillisme britannique, même s'il doit n'être qu'un épisode, laissera des traces profondes (et déplorables) dans notre vieille Europe, si tant est que la notion d'Europe, après la grande guerre et la petite paix, garde encore de la consistance. Dans la mesure pourtant où cette notion d'Europe s'allie avec les notions d'ordre, de finances équilibrées, de hiérarchie sociale, les attentats, à la fois timides et concertés, de Ramsay Macdonald et de sa séquelle ont contribué puissamment à l'affaiblir encore.

Tout a été dit ici même des difficultés de l'Angleterre en Asie. Elles sont de nature à jeter le discrédit sur les constructions de l'intelligence théorique. Au fond, toute la partie orientale de la grande guerre n'a été que la mise en œuvre et la rencontre armée de deux idéologies rivales, celle de Ludendorff, fondée sur le panturquisme, et celle du colonel Lawrence, à base de panarabisme. Que reste-t-il, à l'heure actuelle, de ces deux rêveries? Une démocratie nationaliste à Angora, forte surtout de la faiblesse ou de l'inertie de ses voisins, et un remue-ménage arabe, de moins en moins favorable au *Foreign office.*

Sans doute l'Allemagne, en dépit du panturquisme, pièce accessoire de son jeu, a perdu la guerre, mais le panturquisme, ou ce qui s'en est réalisé, est en train de miner sérieusement la puissance

anglaise dans le proche Orient, au moment même où les échafaudages arabes du colonel Lawrence dégringolent avec le moins honorable des fracas. Dans cette immense débâcle, le travaillisme a joué un rôle accélérateur, en refusant de soutenir par les armes — le pouvait-il? — la créature de La Mecque. Avec ou sans répit, ce n'est là d'ailleurs qu'un début et il sied de considérer la région économique, dont Mossoul est l'ombilic, comme l'une des plus précaires de notre système ; l'Angleterre travailliste n'a pas envoyé de soldats à Hussein. Mais l'Amirauté, qui regarde de haut tous les ministères qui peuvent se succéder à Westminster, accuse le coup en renforçant sa flotte méditerranéenne. Dans la récente décision, qui vient d'adjoindre à cette flotte quatre nouveaux cuirassés, une flottille de sous-marins, un deuxième navire porte-avions, tandis qu'on double le nombre de ses croiseurs et de ses contre-torpilleurs, il ne faut pas voir seulement le désir d'en imposer à la France et à l'Italie, dont les mille hydravions commencent à inquiéter les gens de Londres. De fait, si trois grands croiseurs de bataille actuellement en réparation, au lieu de rallier la flotte de l'Atlantique, rallient la flotte de la Méditerranée, les forces navales anglaises dans ces parages dépasseront les forces navales combinées de la France et de l'Italie, sans compter Gibraltar qui coupe en deux nos escadres.

Sans négliger, loin de là, cette considération, faut-il voir autre chose encore dans ce remaniement des dispositifs le souci, par exemple, comme l'indiquent les *Daily News*, « d'amener le fer de lance de la flotte à portée de l'océan Pacifique, seule partie du monde où les intérêts de l'Empire ont quelque chance d'être menacés par une puissance navale? » On le croira difficilement. Certes, là aussi, le passage aux affaires du travaillisme a indirectement tonifié l'autonomisme hindou. A l'heure qu'il est, les *swaragistes* mènent grand bruit et la suprématie anglaise n'est guère protégée contre une attaque en règle que par la vieille rivalité entre Hindous et musulmans, plus aiguë que jamais. Je ne dis rien de l'esclandre chinois. Mais il y avait un moyen d'accuser le coup oriental, plus clairement qu'en renforçant l'escadre de la Méditerranée, ç'aurait été d'accorder tous ses soins aux escadres de Chine et des Indes orientales.

Sans doute l'aménagement de la base de Singapour conditionne un peu ce renforcement, et l'on sait que l'affaire n'est pas mûre, mais enfin quand les Anglais massent des forces en Méditerranée, il faut admettre que c'est la Méditerranée qui les tourmente. L'Amirauté sent vaciller tout le proche Orient. Tout l'y effraie, ses ennemis, l'Égypte et la Turquie, ses complices russe et grec, ses créatures Feyçal et Abdullah, même ceux qui devraient être ses alliés naturels,

l'Italie et la France. A cet égard, Macdonald laisse un héritage plus lourd encore que celui de lord Curzon.

Tout ce qui atteint la stabilité de l'Empire britannique touche du même coup la civilisation. C'est dans ce sens que Paul Bourget, quelques années avant la guerre, citait la Chambre des lords à côté du Vatican et de l'Institut, comme l'une des pierres angulaires de l'Europe. La désorganisation du britannisme entre Chypre et l'Afghanistan n'est pas une chose dont nous puissions nous féliciter. Nous n'avons rien à gagner, ni en tant que Français, ni en tant qu'esprits cultivés, ni en tant que catholiques, à une recrudescence quelconque de l'Islam, quelque intermédiaire, turc ou arabe, que choisisse cette recrudescence.

Une autre trahison de socialisme insulaire envers l'Europe mérite d'être spécialement commentée : il s'agit de la reprise des relations avec les Soviets. L'imprudence travailliste poussa ici jusqu'au délire. Non content de signer avec la Russie, le 4 août dernier, un traité encore à ratifier par les Chambres, M. Ramsay Macdonald voulait prélever sur le capital anglais un emprunt de quelques dizaines de millions de livres à destination de Moscou. Libéraux et conservateurs se sont révoltés. Ceux que le grabuge oriental ne touchait pas ont été sensibles à cette manifestation de déraison, plus proche de leur domicile, et si la parole n'avait pas été donnée au pays à l'occasion du scandale Hastings-Campbell, elle l'aurait été pour le traité.

Comme cette affaire touche de près aux relations anglo-soviétiques, il n'est pas mauvais d'en exposer les ressorts. L'organe communiste *Worker's Weekly* avait publié le 25 juillet un article intitulé *Lettre ouverte aux forces combattantes* où le passage suivant avait été incriminé : « Formez des comités dans chaque caserne, dans chaque aérodrome et sur chaque navire. Qu'ils deviennent le noyau d'une organisation qui décidera soldats, aviateurs et marins à ne pas combattre, à ne pas tirer sur les grévistes et les unira dans une commune attaque contre les capitalistes, afin de détruire complètement le capitalisme et d'instituer le règne définitif de la classe ouvrière. Refusez de tirer sur vos frères de classe ; tournez vos armes contre vos oppresseurs. »

Des poursuites avaient été engagées contre M. Campbell, directeur, mais directeur intérimaire seulement, de l'hebdomadaire communiste. Il se trouva que ses antécédents militaires étaient excellents : engagé volontaire, blessé grièvement au cours de la guerre. Bref l'attorney général, sir Patrick Hastings, abandonna les poursuites, faute, prétendit-il, de pouvoir déterminer juridiquement la responsabilité personnelle de M. Campbell.

Une autre version prétendit qu'une pression avait été opérée sur lui par le ministère et il semble bien que cette version disait la vérité. Bref (et c'est là-dessus que M. Ramsay Macdonald tomba) la Chambre résolut de tirer l'affaire au clair par ses propres moyens. Si l'on s'en souvient, ce fut sur une écorce d'orange assez analogue que trébucha chez nous M. Monis, quelques semaines avant la guerre. Cette fois-ci, à Londres, le scandale était plus grand, car il mettait en cause la sympathie gouvernementale pour les perturbateurs moscovites. Cette sympathie, tout le monde ne la partage pas en Angleterre. Les clameurs qui accueillirent le traité du 4 août le prouvent bien.

Les critiques, tant russe qu'anglaise, ne manquèrent pas, à l'adresse de cet instrument diplomatique. Cependant, tout compte fait, Kamenef ne craignit pas de parler ainsi au congrès récent des coopératives rurales du gouvernement de Moscou :

« Si vous jetez, dit-il, un regard sur le traité, vous y trouverez la reconnaissance de toutes les conquêtes fondamentales de la révolution d'octobre 1917, effectuée par les ouvriers et par les paysans. En vertu de ce traité, l'Angleterre reconnaît comme loi fondamentale la séquestration des terres par les paysans et par l'État, la nationalisation des usines et fabriques, l'annulation des dettes des anciens gouvernements du tsar et de Kerensky. » Et Kamenef de rappeler avec soin que ces conquêtes « détruisent tout le système capitaliste », que Lloyd George s'y était montré hostile, mais qu'aujourd'hui, « à raison de la pression sérieuse exercée par les ouvriers anglais », le gouvernement de M. Macdonald les reconnaissait.

En outre, chose à peine croyable, les travaillistes s'engageaient non seulement à autoriser, mais à *garantir* l'emprunt dont j'ai parlé et qui, destiné à remettre à flot la Russie, devait s'élever à une somme considérable. L'opinion conservatrice eut beau jeu à faire ressortir l'impudence de ce débiteur, qui se faisait constituer des rentes par son créancier. De plus, le libellé du traité lui-même autorisait tous les soupçons. Les archives britanniques n'en possédaient pas un seul de ce type-là.

Ah ! le roi George V, si docile aux requêtes de M. Ramsay Macdonald, aurait bien dû lui demander pourquoi dans ce fameux traité il n'était pas même question de la couronne, pas même de l'Empire, pas même des Dominions. Quel escamotage ! Il suffit en effet de parcourir ce texte étrange, cette rédaction inusitée pour sentir, dès les premières lignes, qu'on se trouve en présence d'une gageure ou d'un bluff :

« La Grande-Bretagne et l'Irlande du Nord d'une part ; et l'Union

des républiques socialistes soviétistes d'autre part... ont décidé de conclure... »

Mais les deux acolytes, Macdonald et Pomonly, qui représentaient durant ces négociations sans précédent « la Grande-Bretagne et l'Irlande du Nord », avaient-ils bien été libres de leurs mouvements? L'extrême gauche de leur parti, confirmée en cela par le camarade Kamenef, se vanta de leur avoir mis le marché en mains. L'impression de chantage, dégagée par ce document, est indubitable. Le *Times* ne manqua pas de le faire ressortir.

Ainsi donc, en quelques mois d'exercice, le travaillisme avait parcouru le cycle immense de la jeunesse et de la caducité. Il en était, au mois d'août, à la phase de l'extrémisme où se débattent les partis usés. Dès la publication de ces textes extravagants, ce fut en Grande-Bretagne un tolle général. Le parti libéral, partisan du raccommodement avec les Soviets, n'admettait pourtant pas ce raccommodement-là et s'indignait d'avoir été tenu à l'écart des pourparlers. Les Chambres de commerce, les unes après les autres, sommaient le Parlement de se prononcer contre ce compromis ridicule, dangereux. Il n'est pas dans les traditions britanniques de rejeter ainsi des accords élaborés par la chancellerie. On sanctionne, quitte à biaiser, quitte à protester. Jamais on ne s'était trouvé dans cul-de-sac pareil.

Il semble bien qu'à partir de ce moment-là M. Macdonald ait pris le parti de sa défaite et n'ait songé qu'à choisir l'occasion de sa chute. Tout en écartant l'orage de son cher traité, il laissa pourtant les bureaux du *Foreign office* prendre pratiquement la contre-partie de ses clauses les plus significatives, à tel point que le camarade Milioutine put parler, dans la *Pravda*, de son double jeu : « Si, le mois dernier, écrivait-il le 29 septembre, M. Macdonald, sous la pression des masses ouvrières, a dû se résoudre à conclure un traité avec nous, il est clair à présent que sous la pression des impérialistes il applique une politique diamétralement opposée à ses stipulations, si bien que ledit traité se trouve dépourvu de toute signification effective. » Et Milioutine tâchait de démontrer que le traité de Londres comportait moins d'avantages que celui de Rapallo.

De son côté la presse faisait rage. Ce bon M. Lloyd George s'indignait qu'on subventionnât un régime de pur brigandage et qu'on accordât au futur emprunt soviétique une garantie que le travaillisme avait refusée à la tranche britannique de l'emprunt Dawes. Le fait est que M. Macdonald allait un peu fort. Pauvre M. Macdonald ! Il connaissait enfin l'amertume du parasitisme. Dédaigneusement hébergé par les libéraux, chambré par les bolchevistes, traqué par l'opinion conservatrice, il se réfugiait dans le rêve d'une majorité

purement travailliste, que seules des élections en règle — les troisièmes en deux ans — et la conquête de 115 sièges pouvaient lui fournir. Fort de sa propre expérience, il prophétisait aux libéraux leur absorption par le torysme. En attendant, fait extrêmement grave et quasi sans précédent, le parti libéral prenait la résolution de voter contre l'adoption du traité, tandis que M. Winston Churchill renouvelait la vieille alliance unioniste.

Le peu d'hypocrisie non encore éventée dont il disposât, M. Ramsay Macdonald en fit un abondant usage à Genève, aux dépens de la délégation française. C'est ce que les journaux à sa solde appelèrent maintenir à l'extérieur le prestige britannique traditionnel. Il bénéficiait là d'avantages énormes : il trouvait en arrivant le plan Dawes entièrement établi et les élections françaises lui envoyaient comme vis-à-vis le genre de dupes le mieux fait pour doter sa politique désorganisatrice de la rallonge continentale qui lui faisait encore défaut.

Mais une foule de frictions internes le rappelaient vite au sentiment de sa faiblesse. Le chômage, loin de diminuer, augmentait ; la Chambre répugnait à entretenir les chômeurs aux frais de leurs propriétaires, ce qui est le dernier mot de la philosophie socialiste. Onze fois son ministère fut mis en minorité. Quel record inattendu ! Ce seul symptôme suffirait à montrer à quel point la vie parlementaire est en Angleterre proche de la décrépitude.

Cette omission ou cette mention facultative des Dominions dans le traité anglo-soviétique était à elle seule tout un symbole. Elle montrait avec quelles difficultés la réalité de l'Empire, fondée sur la force, le prestige et la continuité, s'accommodait de ces sautes d'opinion, de ces panachages de partis, de ces combinaisons « immorales » qui sont le pain quotidien du parlementarisme, quand le parlementarisme se trouve, comme aujourd'hui, en contact avec des tendances révolutionnaires dont sa formation n'avait pas tenu compte.

Ce qui ressort donc de plus clair de l'avènement travailliste de 1924, c'est l'incohérence, l'inadaptation parlementaires en Grande-Bretagne et la désagrégation, un peu plus accentuée, de ce qui fut l'Europe. Il est probable que les deux courbes vont poursuivre leur course commune. Aux enthousiasmes héroïques pour le plan Dawes vont succéder un régime de froide raison, des attentions égoïstes, et l'on peut augurer que l'Angleterre de demain aura autant de bâtons à jeter dans les roues de M. Dawes qu'elle avait, il y a un mois, d'aiguillons pour exciter son attelage.

Ainsi va le monde, travailliste ou impérialiste. Les deux souvent ne font qu'un.

René Johannet.

LES LETTRES

LA PETITE MAISON DE CHELSEA

En 1843, dans une maison de Chelsea vivaient le grand Carlyle et sa femme, la douce, la charmante, la sensible, la tendre Jane Welsh. Celle-ci avait épousé Carlyle par amour ; elle devint très vite auprès de lui une sorte d'esclave peu maîtresse, gardienne de la paix et du silence de son foyer. Pendant que Jane Welsh dans son « parloir » reçoit les amis, qui, à toute heure, frappent à sa porte pour lui confier leurs soucis, leurs espoirs ou leur misère (elle disait avec bonne humeur : « Les gens croient-ils que mon propre fardeau ne me suffit pas qu'ils m'apportent tous le leur? »), Carlyle, invisible dans son antre, travaille à la *Vie de Cromwell* et avec quel émoi, quelle douleur, quelle nervosité ! « O ciel, si tous les écrivains comprenaient leur tâche comme lui... et écrivaient chaque mot avec le sang de leur cœur, quel océan de sottises imprimées serait épargné au lecteur martyr ! » et encore : « Nous ne pensons, nous ne vivons qu'en Cromwell. » C'est Mrs Carlyle qui parle ainsi. Ils étaient pauvres tous deux, Carlyle et sa femme, et vivaient simplement au milieu de leurs amis : Erasmus Darwin, Mazzini, Tennyson, Thackeray, Dickens... Mrs Carlyle les recevait assise sur son petit canapé, les écoutait en ravaudant les chaussettes du grand homme, grelottant de fièvre ou toussant à fendre l'âme, car elle était frêle et sa rude vie de labeur l'épuisait. Mais son esprit était délicieux. Elle se plaignait aux siens (jamais à son mari, mais à sa cousine (1) qui fut pour elle une confidente et une sœur) ; elle se plaignait de sa santé, elle riait de sa misère avec une grâce, un sens du comique si élégant et si drôle, que l'on regrette de n'avoir pu l'entendre plaisanter ainsi tout en faisant avec des mains de duchesse un métier d'ouvrière à la journée.

La vie n'était guère facile à côté du grand homme pour Jane Welsh, nerveuse à l'excès, qu'un reproche injuste pour un livre égaré « dans le chaos de cette maison », disait Carlyle, bouleversait ;

(1) Jane Welsh Carlyle, *Letters to her family*, ed. by Leonard Huxley, 1924.

c'étaient ensuite pour la pauvre femme des nuits d'insomnie et de larmes silencieuses. Jamais Mrs Carlyle ne put supporter sans frémir de douleur les bourrades de son mari : simplement elle ne s'y habitua pas. Écrit-elle à ses cousines en sa présence? Le crissement de la plume sur le papier incommode Carlyle. A-t-elle besoin de papier à lettres pour cette correspondance? Que Carlyle n'en sache rien! S'il la voit prendre ce papier, son humeur s'en ressentira ; d'ailleurs elle n'osera jamais aller le chercher, elle écrira plutôt sur les feuilles rayées du livre de boucherie, tant pis! « C'est aussi bien! » dit-elle gentiment. Mazzini, ami de l'historien, fonde les écoles de la *Jeune Italie;* jusque-là, Carlyle supportait fort bien la *Jeune Italie*, les écoles inventées par Mazzini, les réunions de propagande, etc. Mais voici que Mrs Carlyle s'y intéresse à son tour et doit même assister à d'innocents concerts. Aussitôt, l'Italie tout entière déplaît à Carlyle, la jeune, « nid de conspirateurs », la vieille, le pittoresque Mazzini, et Jane, et toute la terre. Adieu la *Jeune Italie!* Et ainsi pour toutes choses.

Un beau jour, Carlyle décide de faire un tour solitaire au pays de Galles : il ignore combien de temps il s'absentera : c'est un voyage de santé, etc. Parfait — puis il dit avec bonté à Jane : « J'espère que vous irez quelque part, pendant ce temps-là? (Admirez ce « quelque part », quelle indifférence parfaite!) Pourtant il réfléchit, et convient un instant après que la présence de sa femme est utile à Chelsea ; d'abord il faut garder la maison, et puis, il y aura pour elle du travail dans cette maison. N'est-il pas urgent de savonner les plafonds, de battre les tapis, de peindre les boiseries? Elle pourrait aussi recoller le papier des chambres, accrocher les tableaux, enfin nettoyer, aérer, embellir. Ah! elle aura de quoi s'occuper, la pauvre dame! Ne voit-il pas combien elle est lasse? Non, il ne voit rien (1).

Mrs Carlyle employa activement ses heures de solitude, savonna les murs et les parquets, tapissa, cloua, peignit, et de ses frêles mains industrieuses recouvrit les meubles et posa les tableaux. Cependant cette activité physique qui l'épuise, ne lui fait pas oublier sa mélancolie. Elle écrit à sa cousine : « Oh! Babbie! Je suis toujours horriblement triste au fond de mon cœur. Ma vie extérieure paraît de nouveau unie et facile, elle coule sans bruit, mais dessous! Heureusement le monde se soucie peu de ce que nous sommes au plus profond de nous-mêmes. La chose dont il faut nous garder le mieux, c'est d'empoisonner notre prochain avec nos chagrins personnels. » Elle écrit cela, et dans sa réserve extrême, elle fait comme elle dit, et « n'empoisonne » vraiment personne de ses ennuis et de

(1) Le fait est que Jane Carlyle avait, au début, alors qu'ils étaient tous deux pauvres, habitué son mari à tout exécuter sans qu'il se doutât des moyens employés. Quand leur situation s'améliora, sa femme eût désiré « qu'il fît venir un tapissier pour clouer les tapis » ; il n'y pensait guère.

ses peines ; mais dès que ses amis ont un chagrin, grand ou petit, c'est à sa porte qu'ils frappent et c'est à cette femme si fragile et si fiévreuse qu'ils demandent voyages, démarches et lettres pour les tirer d'embarras.

Et l'« homme de génie »? — Le voici de retour. Mauvais voyage, il revient malade, il lui faut des pilules et de l'huile de foie de morue ; le pays de Galles ne lui a pas été favorable. Sa femme tremble : va-t-il approuver les embellissements? Oui, il les approuve, je crois même qu'il sourit : Dieu soit loué ! Le pauvre et charmant cœur de Jane s'épanouit d'aise. Pas longtemps, hélas ! Deux jours après son retour, Carlyle va trouver sa femme et lui déclare avec une mine tragique : « On n'est vraiment pas chez soi dans cette pièce d'en haut (le fameux cabinet de travail qu'elle vient d'installer à côté de sa chambre), il n'y a même pas là un débarras dans lequel on peut jeter du désordre » ; ensuite c'est miss Lambert la jeune voisine, qui le lendemain attaque vigoureusement une étude de piano, et les jours suivants d'autres études. Carlyle s'exaspère, il déclare à Jane que jamais le *Vie de Cromwell*, ni aucun autre ouvrage sérieux ne pourra s'élaborer au milieu de ces bruits infernaux. Joignez que le matin c'est le coq de M. Chancellor qui, impudemment le réveille à six heures ! Cette pièce est inhabitable ; il faut construire une cabane isolée sur une grève de l'île de Wight ; il faut aménager une pièce dans le toit, il faut faire venir l'architecte sur l'heure et voici en effet Pearson. Il va être mis à une rude épreuve, cet architecte-là. Pendant trois heures d'horloge, il subira un interrogatoire pressant : comment rendre silencieuses les pièces qu'habite Carlyle? Voilà le problème. La solution en est comique : on décide de fermer hermétiquement les fenêtres de la chambre à coucher par des volets capitonnés. Alors, il n'y aura plus d'air respirable? Qu'importe, on perforera tout simplement les murs pour y placer des tuyaux de zinc qui amèneront l'air du dehors. En outre, Carlyle prendra une autre chambre comme cabinet de travail (une chambre nouvellement installée aussi il est vrai, et qu'il faudra démolir), car de celle-ci on entend à peine le piano de miss Lambert. Ainsi, tout devient simple : on abat une cloison, on arrache les papiers neufs, on dégarnit les murs, on enlève les tapis, etc., etc. Pauvre Jane ! « Vous aurez toujours la consolation, lui dit E. Darwin, de savoir qu'il aura absolument besoin de faire de nouveaux changements dans six mois ! »

Cette fois Carlyle exulte... pas longtemps. Il n'exulte jamais longtemps (et il est assez étrange de noter combien ce grand esprit manquait de bon sens). Lorsqu'il s'aperçoit que les nouveaux travaux qu'il exige vont être exécutés par des *ouvriers* (sa femme n'est pas maçon), il est pris d'un véritable désespoir ; des ouvriers bruyants, malpropres aussi sans doute? — littéralement il devient fou, c'est-à-dire qu'il fait tous les gestes de la folie, se lamente,

arrache ses vêtements et ses cheveux, se promène en gémissant comme le roi Lear dans sa demeure dévastée. Mais au bout de dix jours les travaux sont terminés ; le voici muré dans sa chambre, à l'abri derrière ses volets capitonnés, cadenassé comme un fou dans son cabanon... toutefois il ne peut pas dormir, il ne peut jamais dormir quand il se sent dans une « nouvelle situation ». De l'autre côté de la cloison, Mrs Carlyle terrifiée, retient son souffle et les yeux grands ouverts dans les ténèbres, écoute son mari qui va et vient, gémit, allume du feu de *ses propres mains*, et se taille même des tartines de pain beurré : ne faut-il pas qu'il trompe son irritation et son ennui?

On sait que Mrs Carlyle, qui s'astreignait par amour de son mari à tant d'humbles travaux, avait l'esprit le plus cultivé ; elle fut, avant son mariage, son élève. Carlyle n'avait garde de l'oublier lorsqu'elle pouvait lui rendre quelque service d'un autre genre que ceux qu'il avait coutume de lui demander. Aussi aux heures de doute, faisait-il volontiers irruption dans le petit parloir de sa femme, portant un ballot de feuilles manuscrites qu'il la priait de lire sur l'heure en quittant toutes ses autres occupations quelles qu'elles fussent : il voulait son avis — ainsi reconnaissait-il la valeur de sa charmante femme ; cela ne l'empêchait pas le lendemain de se plaindre : « Étrange ! ne pouvoir obtenir un morceau de gâteau bien cuit chez soi, quand on possède la farine, un four, et *deux femmes!* »

Toutefois, malgré ses peines qui furent profondes, et sa déplorable santé, la vie de Mrs Carlyle ne s'est pas écoulée comme J. A. Froude (1) l'a prétendu jadis avec trop d'assurance, dans les larmes et le désespoir. Entourée d'excellents amis, elle sut fort bien regarder la vie et s'en divertir. Quant à ses amis, le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'ils étaient excentriques. Que l'on en juge : c'est l'Allemand Plattnauer qui voulait chasser chez Jane Carlyle les visiteurs trop bavards avec un pique-feu ; soudain il disparaît, est repêché par elle dans un asile et soigné dans sa propre maison. C'est Mazzini, couvert de dettes et rempli de projets, qui pour se tirer d'embarras vend des montres de Genève aux horlogers de Sloane Street, tout en espérant — précurseur — envahir l'Italie par la voie des airs et en chasser l'Autrichien ; c'est Gambardella le peintre dont le petit nom est Spiridion et qui fait le portrait de Mrs Carlyle... Mais il faut s'arrêter à celui-là.

Pendant que Mrs Carlyle pose, le peintre lui fait part de ses projets. Il s'est décidé à agrandir son appartement en louant deux pièces supplémentaires qui serviront de salle d'attente à l'atelier ; il s'y est décidé pour deux raisons, d'abord pour rendre son logement plus habitable, ensuite parce que les locataires de ces deux pièces

(1) J. A. Froude, *Letters and Memorials of Jane Welsh Carlyle*, 1883.

étaient si laids qu'il ne pouvait vraiment plus les rencontrer dans l'escalier. Enfin Gambardella aura prochainement une servante *à lui*, et non plus une de ces « viles créatures » qui laissent les empreintes de leurs doigts sur tous les objets qu'elles touchent. Cette servante s'occupera des pinceaux de son maître, raccommodera son linge, fabriquera même des costumes somptueux pour les modèles ; il exigera aussi qu'elle ait de belles formes pour pouvoir, au besoin, poser devant lui.

— Où dénicherez-vous cet oiseau rare? demande Mrs Carlyle, vaguement inquiète. Mais Gambardella la rassure : il a fait insérer une annonce dans le *Times*. Mrs Carlyle s'effare — non sans raison — et voici l'annonce : *On demande une fille plaisante n'ayant pas moins de quinze ni plus de dix-huit ans, pour faire un agréable travail.*

Cette annonce eut un succès éclatant, comme on peut le croire.

Quelques jours après, Mrs Carlyle se rend chez son peintre et le trouve les yeux hagards et les cheveux en désordre ; à sa vue il s'élance sur elle, l'entoure de ses bras, et la porte littéralement au premier étage. Suffoquée, Mrs Carlyle veut interroger Gambardella, il l'écoute à peine, bondit de nouveau dans l'escalier, ouvre la porte d'entrée, remonte quatre à quatre, redescend. Est-il fou? Enfin, il explique entre deux sauts que depuis huit heures du matin, une foule de fille « plaisantes » défile dans sa maison, assiège sa porte, se masse dans sa rue par groupes de cinquante à la fois, envahit le quartier... Deux ou trois cents aspirantes se sont présentées déjà, et « pas une seule », gémit le peintre, « n'avait de belles formes ! » Il a reçu trente-six lettres de province, aucune ne contient de demandes d'éclaircissements, *toutes* les signataires sont désireuses d'avoir la place, *quelle qu'elle soit*, Pendant que Mrs Carlyle pose, le défilé continue ; cette fois il y a dans le lot trois jolies filles, mais aucune d'elles n'a compris à quelles innocentes fins Gambardella les destinait. Une petite de seize ans est amenée par une immonde sorcière, le peintre se fâche les met à la porte, et Mrs Carlyle de rire ! Elle rédigera pour lui une autre annonce moins ambiguë. Mais ne va-t-il pas changer d'idée? Lady Morgan justement lui a rendu visite, elle l'a plaisanté tout à l'heure. Une servante qui portait son enfant l'a introduite, elle a déclaré : « C'est ridicule. » Alors, il parle maintenant d'avoir « un tigre ! ».

Les Carlyle, inutile de le dire, allaient peu « dans le monde », Mrs Carlyle craignant les complications de santé s'y refusait, et son mari s'y refusait pour d'autres raisons. Un soir cependant, Mrs Carlyle et son mari sont invités chez des amis, les Macready pour fêter l'anniversaire de leur fille. Mrs Carlyle qui ne tient pas debout comme à l'ordinaire s'y traîne, elle n'ose se décommander au dernier moment pour ne pas contrarier ses amis, la maîtresse de la maison ne lui a-t-elle pas dit, qu'elle « avait fait préparer un lit pour elle » dans le cas où elle serait fatiguée?

En attendant la voiture dans le vestibule, Carlyle regarde sa femme et laisse tomber ces aimables mots : « Ma chère, je crois que je ne vous ai jamais vu la mine plus bilieuse, votre visage est *vert* et vos yeux tout injectés ! » — Chez les Macready, il y a Dickens qui joue dans l'assistance le rôle de l'escamoteur et Forster son ami celui du domestique de l'escamoteur ; la fantaisie de ces deux hommes est inépuisable. Les divertissements sont suivis de prestigieuses prestidigitations, opérant : Dickens, toujours ! Confection instantanée d'un plum-pudding au fond du chapeau d'un gentleman suffoqué ; transformations d'une poignée de son en un petit cochon d'Inde plein de vie ; changement du mouchoir des dames en fruits confits variés, etc. « Tout cela, dit Mrs Carlyle ferait à Dickens un merveilleux gagne-pain le jour où la librairie viendrait à manquer ». La soirée se termine par des danses. Quelles danses ! Imaginez le major Burns (le fils du poète) qui est borgne, Jordan, le vieil éditeur de la *Literary Gazette*, et l'immense Thackeray « gambadant comme des *Menades!* » Dickens qui est partout et sans doute gris, électrise l'assistance, tire des pétards, abreuve Mrs Carlyle de champagne et finalement organise une danse villageoise. Pas de refus ! Il faut y prendre part : la main aux dames ! Tout le monde s'élance ! Forster saisit Mrs Carlyle, effarée, par la taille et la voilà tourbillonnant comme une folle. Sa tête tourne, elle proteste, elle s'écrie : « Oh ! pour l'amour du ciel, laissez-moi ! Vous allez précipiter ma cervelle contre les portes ! » Et Forster, qui certainement est ivre comme tout le monde : « Votre cervelle ! Qu'est-ce qui parle de cervelle ici : *laissez-la aller!* » « Cela tournait au Rapt des Sabines », dit la danseuse. Tout à coup, on s'aperçoit qu'il est minuit, on se précipite au vestiaire. Dickens qui n'a pas fini d'être gai ramènera Thackeray chez lui avec Forster « pour finir la nuit ». — « Une royale nuit, dit Mrs Carlyle en souriant, je la vois d'ici, elle se terminera peut-être au poste ! »

Ainsi Mrs Carlyle s'égayait parfois ; d'ailleurs son caractère était confiant et doux, mais on ne vit pas impunément avec Carlyle pendant quarante ans. Au cours de leur vie commune, le grand homme inconscient et rude, oublieux des blessures qu'il faisait, ne s'attardait pas à les panser, elles demeuraient douloureuses. Timidité? peut-être, mais plus sûrement égoïsme, magnifique égoïsme que la peine d'autrui dérange, et qui veut l'ignorer. Profondément terrien — fils de maçons et de paysans — il sut très finement en somme, sous des allures malhabiles, tirer de cette femme toute la tendresse et tout le dévouement qui lui étaient nécessaires.

Quant à Jane Welsh elle nous paraît misérable, elle ne nous semble pas à plaindre : son amour a occupé sa vie qu'il a ravagée. Elle mourut à la peine d'une sorte de maladie de nerfs après de grandes souffrances. Elle dut manquer à Carlyle, car on dit qu'il la pleura.

Marie-Louise Pailleron.

LES BEAUX-ARTS

« LES TROIS VAGUES » DE CHARLES BORDES

Il y a quelques mois MM. Vincent d'Indy, Paul Dukas, Paul Vidal, André Hallays, Pierre de Bréville, Pierre Lalo, Gustave Samazeuilh, rédigeaient le procès-verbal suivant :

Les soussignés, réunis sur la demande de M. Lucien Bordes, pour examiner le drame lyrique les Trois vagues *de Charles Bordes, laissé à l'état d'esquisses incomplètes par l'auteur, regrettent, vu la grande valeur de l'œuvre, qu'il semble impossible d'en confier l'achèvement à une main étrangère, sans risquer d'en compromettre la portée et le caractère.*

Afin de le sauver de l'oubli, ils conseillent le don de l'ensemble des esquisses (livret et musique) à la Bibliothèque de l'Opéra, où le public pourra librement en prendre connaissance.

Conformément à cet avis, M. Lucien Bordes a fait don à l'Opéra des esquisses du drame inachevé. Elles ont figuré dans une exposition de manuscrits et sont aujourd'hui à la disposition du public dans la bibliothèque. Cet aspect du génie de Charles Bordes sera pour beaucoup de ses admirateurs une révélation. On ignore Bordes musicien de théâtre, et plus encore Bordes librettiste. Ce n'est point le talent, c'est le loisir qui lui manqua pour se révéler pleinement l'un et l'autre. Comment l'eût-il trouvé, le temps nécessaire à la mise en œuvre d'un drame lyrique, lui dont toute la vie fut toute « d'action musicale », comme il se plaisait à dire. On sait comment cet ancien élève des Dominicains d'Arcueil que sa face ronde faisait surnommer « l'enfant de chœur », étudia la composition avec César Franck dans le même temps qu'il gagnait son pain à la Caisse des dépôts et consignations. Organiste à Nogent-sur-Marne en 1887, puis en 1890 à Saint-Gervais.

« Quel beau vaisseau pour faire de la musique ! » s'écriera-t-il, et voilà mue son inlassable activité. Il acquiert le renom en faisant chanter, pendant la Semaine Sainte, en 1892, des œuvres de musique ancienne ; il jette les bases de l'Association des Chanteurs de Saint-Gervais pour « exécuter et propager les chefs-d'œuvre de musique chorale des maîtres religieux et profanes des quinzième, seizième, dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles » ; il entreprend une *Anthologie des maîtres religieux primitifs*. Puis il pénètre dans le siècle : avec ses chanteurs, il collabore aux concerts d'Eugène d'Harcourt ; il fonde la *Schola cantorum* avec Vincent d'Indy et Alexandre Guilmant ; il fonde la Schola de Montpellier ; il propage à travers toute la France la restauration du chant grégorien accomplie par dom Pothier ; il remet partout en honneur la musique palestrinienne ; il rénove le cantique ; il recueille la musique populaire du pays basque. Il dessille les yeux, ouvre les oreilles, anime les cœurs, et meurt à la peine.

« C'est très beau, lui disait un jour Saint-Saëns, mais vous êtes perdu pour la composition... » Paul Autras rappelait récemment, dans la *Revue musicale*, quelle ardeur animait Bordes pour concevoir maint projet de musique ou de théâtre : mais la vie ne lui permit de n'en mener qu'un petit nombre au delà de l'esquisse. S'il put rassembler un bouquet d'œuvres vocales et de mélodies, s'il enrichit la musique religieuse et la littérature de piano ou d'orchestre, il ne lui fut pas donné de rendre vivantes les œuvres dramatiques qu'il méditait. Beaucoup, pourtant, furent ébauchées. Au témoignage de Paul Dukas, « sa sensibilité également éveillée par les impressions les plus diverses lui en fournissait l'idée à toute rencontre : légendes, tableaux, villes ou paysages ; mœurs populaires, surtout ». Ses confidents ont gardé de ces projets un souvenir très net. Mais rien n'en fut fixé ; et de ses griffonnages ou de ses confidences il n'y a plus trace aujourd'hui. Les brouillons des *Trois vagues* sont tout ce qui reste de cette activité dramatique qui s'annonçait si riche.

Dans la même revue, Gustave Samazeuilh a retracé la genèse de l'œuvre. *Les Trois vagues* furent conçues pendant les séjours que fit Bordes en pays basque pour accomplir la « mission folkloriste » dont l'avait chargé le ministre des Beaux-Arts. En 1891 il esquissait les grandes lignes de l'action, à laquelle une légende populaire servait de dénouement. De 1894 à 1896, il esquissait, chaque été, la musique des trois actes, soit sur le coteau de Bordagain près de Saint-Jean de Luz, soit à Cambo. Mais ces esquisses, dont quelques rares passages furent instrumentés, ne furent jamais coordonnées. Bordes ignorait le travail à tête reposée ; et si certains passages peuvent être considérés comme définitifs, d'autres resteront à jamais sibyllins.

Cependant la donnée poétique est complète. L'action, vive, pathétique, révèle un tempérament de dramaturge. C'est l'histoire d'un pauvre ménage de pêcheurs basques que cherche à désunir une créature de légende, mi-femme, mi-sirène, la *lamia* des récits basques.

Sur ceux qui les méprisent, les *lamias* déchaînent trois vagues : une vague de lait qui les avertit du danger qu'ils courent à résister ; une vague de larmes qui éveille en eux la souffrance ; une vague de sang, qui consomme la vengeance. Apparitions fantastiques, scènes populaires, intermèdes de danseurs, processions, partie de pelote se succèdent assez habilement jusqu'à la scène capitale où Maïten, la femme du pêcheur Jean envoûté par Maya la sirène, décide de se sacrifier pour sauver son mari. La puissance de l'amour conjugal vainc l'artifice du démon. Les deux époux rendent grâce à Dieu, pendant que « dans une polyphonie reposante et quasi religieuse » un chœur de génies tutélaires clôt le drame.

De la musique on ne peut se faire, à la lecture du manuscrit, qu'une idée très imparfaite. Presque partout la déclamation n'est qu'à peine notée ; les thèmes d'orchestre sont privés de leur appui harmonique ; toute la fin du second acte manque ; du tableau final, au troisième, l'amorce des apparitions des trois vagues subsiste seule avec le dessin mélodique du chant des deux pêcheurs et de la péroraison orchestrale. Mais tous ceux qui eurent la joie d'entendre Bordes au piano jouer et commenter son œuvre ont conservé de ces fiévreuses lectures l'impression la plus forte. « Très nettement, dit encore Paul Dukas, chaque fois que j'écoutai le second acte des *Trois vagues* j eus la sensation que pour le tour nerveux et l'accent incisif nous aurions là l'unique œuvre française que l'on peut mettre en regard de *Carmen.* » Et si tout témoignage faisait défaut, on en pourrait trouver l'assurance dans les autres domaines du génie de Bordes : sa vivacité d'animateur, le mouvement qu'il savait donner à tant d'œuvres anciennes qu'on croyait mortes, ses propres compositions d'orchestre, ses Dialogues spirituels à quatre, six et sept voix, tout indiquait chez Bordes — et Amédée Gastoué l'a très heureusement noté dans une courte étude sur *Charles Bordes et le drame lyrique* qu'a récemment publiée *la Vie catholique* — un vif penchant vers le théâtre lyrique, une science très sûre du mouvement dramatique.

Cette partition capitale eût été un authentique chef-d'œuvre. On ne saura jamais assez déplorer sa fatale destinée. Au moins saurons-nous remercier M. Lucien Bordes de nous laisser entrevoir de combien aurait enrichi l'art lyrique français le génie de son frère.

André Cœuroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ALEXANDRE ISRAËL

M. Alexandre Israël est un homme qui sait vaincre la fortune : un échec parlementaire fut, en effet, le commencement de sa carrière ministérielle. Il faut remonter assez loin dans les fastes de la troisième République pour trouver l'exemple d'un homme d'Etat qui, abandonné par le suffrage universel, se soit vu confier un portefeuille. M. Gabriel Hanotaux, battu dans l'Aisne en 1889, *devint ministre des Affaires étrangères en* 1894. *Mais, dans l'espèce, ce précédent est négligeable. M. Alexandre Israël a fait mieux : il est devenu ministre parce que, justement, il avait été battu aux élections. Entendons que M. Israël, qui n'a que le titre de secrétaire général, est sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil. Le suffrage universel de l'Aube lui fut contraire. Mais comme il est admis que le pays, au* 11 *mai, a dit nettement sa volonté, l'élimination de M. Israël ne pouvait être que la conséquence d'une erreur. Il y a eu maldonne, en quelque sorte. M. Herriot a corrigé paternellement une défaillance des électeurs. Le suffrage universel est à la base du régime : encore faut-il savoir le diriger d'une main ferme et le contrôler affectueusement.*

Des hommes qui ne sont pas au courant des choses pensent que M. Israël est entré au Parlement en 1919. *Erreur, M. Israël est né au Parlement. Il n'a jamais cessé d'en faire partie. Encore adolescent, peut-on dire, il était un des familiers de la buvette et du fumoir, et les couloirs n'avaient plus de secret pour lui : il semblait les avoir toujours connus.*

Quelle est donc la profession de M. Israël? Journaliste, répondra-t-il.

Assurément, et bon confrère. Mais ce n'est pas assez dire, M. Israël fut homme de couloirs et apprenti député dès qu'il eut l'âge de raison. Secrétaire de ce pauvre Arbouin, qui, d'employé de la ville de Paris, devint député de Troyes et directeur du Petit Troyen *par surcroît, il fut, comme son patron, député de Troyes et directeur du* Petit Troyen. *Arbouin était obèse, d'une obésité inquiétante et guetté par la camarde. La Parque travaillait pour Israël et aiguisait ses ciseaux pour sa gloire.*

Il trouva là une carrière toute faite. Mais, s'il ne l'avait pas trouvée là, il l'eût cherchée ailleurs. Le journalisme ne mène à tout qu'à condition d'en sortir, et Alexandre Israël avait aimé, dès le premier jour, d'un amour ardent, les couloirs, leurs banquettes, les embrasures de leurs fenêtres, les chuchotements des conciliabules, les conspirations puériles, tout ce côté officieux de la politique officieuse, à laquelle il se donna sans réserve; il l'aime et n'aime qu'elle. Elle le lui rend bien. Petit informateur affairé, il est parvenu aux plus haut degrés de la hiérarchie. Du moins M. Israël le croit : nous devons admettre que cela suffit.

Sa carrière de député de l'Aube appelle des observations. D'abord elle ne fut pas étrangère à l'amitié de M. Herriot. M. Israël n'est qu'un Troyen d'adoption. M. Herriot, lui, est né à Troyes. Et le plus piquant de l'affaire, c'est que le grand profiteur du cartel ne fut jamais un homme de cartel. M. Israël a été naguère un de ces abominables élus du bloc national. Nommé en 1919 *sur une liste qui comprenait deux radicaux — lui troisième, — un progressiste et deux républicains de gauche, il triompha des socialistes, abhorrés à un point tel que son journal* le Petit Troyen *marcha la main dans la main, si l'on peut dire, par une métaphore hardie, avec* la Tribune, *de M. Lesaché. M. Israël est-il un repenti du bloc national? Sans doute, puisqu'il s'est ensuite séparé de MM. Thévenet et Lesaché. Mais il n'est pas allé au cartel pour cela. Il a combattu avec une liste radicale homogène contre les socialistes. Il a été glorieusement vaincu par les modérés. Et son échec, nous l'avons dit, fut le point de départ de sa vraie fortune.*

M. Israël, assurément, est d'église. Je veux dire : de la seule église qui compte dans la politique. On sait que les offices de cette église-là se déroulent au Café du Commerce, *et quelquefois même dans l'arrière-boutique. Encore qu'il se prénomme Alexandre comme M. Millerand, il est aussi d'une souche qui jouit des faveurs et des privilèges du régime. Et tout cela concourt à lui rendre la tâche aisée et à le guider vers le succès par une route ombragée et douce.*

Mais M. Israël est radical, radical pur, à l'ancienne mode jacobine. Le gouvernement ne l'est point et la majorité non plus. Et voilà la grande cause de faiblesse de M. Israël et même de M. Herriot. Je ne suis pas sûr qu'ils s'en soient aperçus. M. Herriot sait-il même qu'il n'est point radical?

Le gouvernement et la majorité sont socialistes, pacifistes et syndicalistes. Cela n'est pas du tout jacobin, c'est même le contraire du jacobin. M. Herriot accepte la férule de M. Léon Blum qui gouverne, et de M. Paul-Boncour qui a, il est vrai, la main douce. Mais M. Israël entend devoir tout à M. Herriot, grand maître de la rue de Valois, et rien au ministère Blum-Boncour.

Telle est la première cause de faiblesse de M. Israël et voilà ce qui fait l'inanité de sa collaboration : il s'abuse sur la personne et l'identité même de son maître. Cela tient à ce qu'il est un attardé.

A dix-sept ans, il écrivait des articles radicaux dans des petits journaux radicaux. L'unité de sa foi radicale est la plus grande fierté de sa vie. Nous ne dirons pas qu'il a tort. Mais il ne suffit pas d'aimer une chose pour croire qu'elle vit, ou plutôt qu'elle survit. Sans doute M. Israël s'est imaginé de bonne foi que le radicalisme triomphant allait ramener l'époque bénie du combisme, alors que les élus orthodoxes du parti ne sont guère aujourd'hui que cent trente. L'arithmétique — qui devrait être la science capitale de nos équilibristes de budget, — paraît traitée par M. Israël avec assez de négligence. Et à cette première cause de faiblesse vient s'en joindre une seconde : M. Israël, qui s'est fait lui-même, a la conception un peu brutale et sommaire, encore qu'il soit personnellement affable et gentil. Son esprit, d'ailleurs souple et apte aux machinations de congrès et au gouvernement d'un parti homogène et fort, n'a pas pénétré la psychologie plus complexe de la majorité actuelle. En un mot, dans l'exécution comme dans la conception, il retarde.

Cela ne s'aperçoit pas d'abord, car M. Herriot ne confère pas avec lui sur les affaires étrangères, à moins qu'il ne s'agisse de noter quelque haut fonctionnaire suspect d'accointances avec la réaction. On sait que le parti radical s'est spécialisé à cet égard, et qu'en matière de personnel, sa documentation est sûre, précieuse et contrôlée. Pour le reste, MM. Blum, Boncour et Moutet y ont la main.

En ce qui concerne les affaires intérieures, M. Israël tient aussi, en dehors de sa compétence, l'équilibre du budget et le problème de la vie chère : les Combes, les Dubief et les Trouillot, naguère, ne se souciaient point de ces détails-là. Sans doute, dans ce domaine encore, il donne des conseils d'épuration sur le personnel, et veille à l'harmonie générale dans le gouvernement, puis entre le gouvernement et l'opinion. Il faut entendre qu'il est chargé d'entretenir l'enthousiasme. Il passe pour avoir été l'organisateur des journées où une foule en délire, bien que solidement encadrée, acclama M. Herriot, plusieurs fois, à la sortie des gares. Ces manifestations furent, dit le Dangeau du règne, blâmées dans l'intimité, et sévèrement jugées par les journaux d'extrême gauche.

M. Herriot en eut du chagrin, mais M. Israël n'a cure, répétons-le, des journaux d'extrême gauche.

S'il faut en croire le récit des personnes renseignées, c'est M. Israël qui aurait suggéré à M. Herriot des mesures de rigueur contre le préfet Lallemand et contre ce pauvre M. Brun, bouc émissaire de la manifestation du ministère des finances.

Mesures de rigueur!... Que cela ressemble mal à M. Herriot! Dura lex... *Principe d'autorité!... Que c'est peu le langage et la pensée d'un homme qui ne songe qu'à des cheminots révoqués qu'il faut réintégrer, et à des ennemis d'hier à qui il importe de donner promptement l'accolade. Par principe et par tempérament, M. Herriot doit être, lui, pour la réintégration intégrale, celle de Brun et de Lallemand comprise. Mais M. Israël a l'âme inflexible. Il possède la tradition de la place Beauvau et de la rue Saint-Dominique, telle qu'elle a été établie du temps de Combes et du général André. Ce sont là des manières de radical et non de pacifiste syndicaliste. Et ce qui montre bien que l'heure du radicalisme est passée, c'est que ces gestes ont été mal pris et mal compris. Ils détonnent.*

Alors? M. Israël ne serait-il qu'un personnage anachronique? Pour un homme si entendu aux choses des couloirs, un tel destin est navrant. M. Israël n'a qu'une fonction vraiment déterminée, qui est de persuader les derniers bourgeois de gauche qu'il y a encore des radicaux. Si M. Israël réussissait dans cette entreprise, il aurait joué sa partie dans la pièce. Partie malaisée, on peut le croire, autant que de satisfaire tout le monde et son père et d'équilibrer le budget. Car la double entreprise de ce ministère est, on n'en saurait douter, de faire bonne chère avec peu d'argent et de nous persuader que les radicaux existent encore. Ou bien M. Herriot aime le paradoxe, ou bien il ne voit pas très clair dans la situation. La preuve, c'est qu'il a choisi pour conseiller intime M. Alexandre Israël, homme d'autrefois.

★★★

La fin de M. Bergeret.

J'ai rencontré M. Goubin dans la rue Nationale. Il sortait de la boutique du libraire Bridon. On venait de lui montrer le coin où, maintes fois, son bon maître M. Bergeret, enveloppé dans une grande houppelande, un feutre plat sur la tête, et ses belles mains fines appuyées sur sa canne, s'était assis, énonçant, à son ordinaire, d'une voix douce, des opinions violentes.

M. Goubin a beaucoup vieilli, depuis le temps qu'il aidait son maître à classer les fiches du *Vergilius nauticus*. Ses yeux myopes sont rouges et fripés. Mais son visage respire l'innocence.

« Vous êtes triste, monsieur Goubin, lui dis-je avec sympathie. Je compatis à votre douleur. Sans doute avez-vous assisté de près à l'admirable lutte que votre bon maître soutint contre la mort. C'est un spectacle pathétique, et de pénibles images hantent sans doute votre mémoire... »

— Monsieur, me dit M. Goubin, de pénibles images hantent en effet ma pensée, mais ce ne sont pas celles que vous croyez. Je n'ai pas vu mourir M. Bergeret. Je n'ai pas recueilli, de ses lèvres, un adieu suprême ni une maxime dernière. Je ne l'ai pas entendu appeler sa maman, comme on raconte qu'il le fit au moment de perdre connaissance. En vérité, je ne sais rien de son agonie sereine. On ne m'a point permis d'entrer...

— Quoi ! Vous, monsieur Goubin, le plus fidèle et le plus docile?

— Monsieur, la demeure charmante de mon maître a été envahie, deux semaines au moins avant sa mort, par des disciples plus hardis que moi. Je ne sais si on les y avait appelés. Ils ne durent pas attendre un signal, car leur zèle fut admirable. M. Bergeret leur appartint, dès que sa volonté fut affaiblie. Et je vous prie de croire qu'ils montèrent autour de lui une garde sévère...

— Essayâtes-vous, monsieur, de les attendrir?

— Certes ; mais j'y suis malhabile. Je me présentais discrètement, le matin, passé neuf heures. On me faisait attendre, parce que j'interrompais les petits déjeuners. Puis, j'entendais crier les galets du jardin, et l'un des amis du maître, la peau fraîche de son tub, et tout parfumé de lavande, me confiait, en termes sibyllins, les nouvelles de la nuit.

Le soir, — vous l'avouerai-je? — je me glissais par les communs. Je traversais la cuisine...

— Hélas ! déserte et refroidie...

— Toute bruyante, monsieur, du choc des casseroles et des crépitements des roux. Maître Tournebroche s'y agitait, de blanc vêtu, un champignon sur la tête.

— Un champignon, monsieur Goubin? Vous voulez dire un bonnet !

— Oserai-je appeler bonnet cette large et imposante coiffure? C'était un champignon blanc, soigneusement plissé et étincelant aux lumières. Maître Tournebroche a, devant moi, flambé, à l'alcool fin, des couples de gras pigeons. Sa dextérité m'eût enchanté, si, ce soir-là, précisément, les nouvelles de mon bon maître n'eussent été des plus fâcheuses. J'ai vu aussi une femme de charge repasser des faux cols mous... On travaillait beaucoup chez mon bon maître. Il n'y avait pas que lui à soigner. Les serviteurs s'occupaient aussi des colons.

— Vous devenez irrespectueux, monsieur Goubin.

— N'en croyez rien, monsieur. Je sais ce que je dois au romancier qui s'était établi là, et semblait y jouir d'un extraordinaire prestige.

Il ne le devait qu'à lui-même. Tout à l'heure, chez le libraire, on me rapportait, à son sujet, des propos du bon maître. « Il serait gentil, disait M. Bergeret, s'il avait un peu de talent. » Il a des convictions, en tout cas, et il a récolté avec sérieux, pour les mettre sous forme romanesque, tous les ragots défaitistes qui ont couru, pendant la guerre, dans les arrière-salles de cafés et dans les couloirs des ministères. C'est un travail considérable.

— Monsieur Goubin, je comprends votre mélancolie. Mais l'étude de la syntaxe latine ne vous a pas empêché, sans doute, de lire Balzac. Et vous savez qu'autour des grands morts, tout n'est pas beau à regarder...

— Je me résignerais, monsieur, si je ne pensais qu'on a fait, pour des raisons qui touchent peut-être à la politique, — à quoi je n'entends rien, — trop bon marché des dernières volontés de M. Bergeret. Vous vous rappelez son mépris pour les pompes officielles et les discours pédants. Voilà pourtant ce qu'on lui a donné, monsieur. Je me suis rendu à Paris, malgré toutes mes appréhensions, ce samedi où l'on manifesta autour du cercueil. J'ai écouté des éloges épais ; j'ai vu diminuer la foule le long du chemin ; j'ai assisté à l'arrivée au cimetière. Il faisait nuit, monsieur, et l'on n'a point vu mes larmes... Je ne me consolerai jamais de n'avoir pas accompagné mon maître dans le petit cimetière villageois, enveloppé de lumière blonde, où, j'en suis sûr, il voulait reposer éternellement. Ah ! monsieur, où sont-elles, ses volontés dernières? Et comment les a-t-on escamotées?...

— Vous avez peut-être tort, monsieur Goubin. Un érudit ne doit juger que sur les textes, et vous ne les avez point. D'ailleurs vous ne tenez pas compte des graves intérêts de parti qui étaient en jeu. Vous n'êtes pas accoutumé à peser les intérêts de parti. Rien n'est si lourd.

— Est-ce, monsieur, pour des intérêts de parti, qu'on a promené, comme on l'a fait, dans une petite boîte, le cerveau de mon bon maître? cria M. Goubin qui s'énervait visiblement. J'ai fait le calcul. De la chambre de M. Bergeret au cabinet de l'anatomiste qui l'a examiné, il y a six kilomètres. Le cerveau de M. Bergeret a été extrait, sans sa permission, de son crâne, et on lui a fait parcourir vingt-quatre kilomètres, descendre et remonter des côtes, franchir une rivière, suivre des rues pavées...

— Mais six et six font douze, monsieur Goubin, aller et retour...

— C'est que, monsieur, vous ne savez pas tout. *Infandum, regina, jubes, renovare dolorem!* Faut-il donc vous narrer par le menu ces choses abominables?

A sept heures et demie du matin, on a commencé l'embaumement de M. Bergeret. Son testament n'a été ouvert que cinq heures plus tard. Qu'eût-on trouvé à dire, si mon maître y avait spécifié clairement qu'il ne voulait point être ouvert, ni quant à la carotide, ni quant à la tête?

— C'eût été une chose horrible, j'en conviens. Elle a été épargnée

aux disciples de M. Bergeret. Il n'a point interdit cette curieuse expérience...

— Pouvait-il la prévoir? Ah! monsieur, il pensait qu'on écrirait le récit de sa mort selon la manière de Platon... Hélas! Ce n'est point à l'auteur du *Phédon* que l'on est contraint de penser; mais à celui qui composa l'horrible histoire du *Professeur Plume*... Le cerveau de mon maître fut emporté, déballé sur une table, plongé dans des bains... Je ne veux pas accuser l'anatomiste, si savant, qui s'est chargé de cette besogne. Je l'ai vu, monsieur, il m'a accueilli bien gentiment, de façon familière et joviale...

M. Goubin m'avait entraîné, le long du fleuve, au delà de la cathédrale. Sa voix se fit soudain sonnante. Il montra les dents, et se mit à rire aux éclats. J'eus assez peur. Mais je compris que M. Goubin faisait une imitation.

« Ah! Ah!... dur comme du bois, le cerveau! Incorruptible! Toc, toc, toc... Merveilleux! Une « frisure » superbe, des circonvolutions fines, vermicellées, admirables!! Ah! F...! »

— Calmez-vous, monsieur Goubin, lui dis-je. On nous regarde. Contez-moi la chose en style indirect, et à voix basse...

— Monsieur, on a photographié le cerveau de mon maître; on l'a regardé à la loupe. Je trouverais cela fort horrible, même s'il l'avait autorisé. Mais rappelez-vous de quel ton respectueux il parlait des reliques des saints... Il n'a point permis cela. C'est une impiété. On a comparé son cerveau à celui d'un guillotiné qui éventra sauvagement une fille publique.

— J'espère que, de ce concours, monsieur Goubin, le cerveau de M. Bergeret est sorti vainqueur?

— On a bien voulu me l'affirmer. Mais m'eût-on juré le contraire, je ne l'aurais pas cru, monsieur. Et si c'est là tout le fruit de cette profanation, il est petit...

— La science psychologique, monsieur Goubin...

— Écoutez, monsieur, je suis doux. Mais il ne faut pas me mettre en colère. L'étude du mécanisme de la pensée en est à ses prémisses. On ne sait pas encore comment fonctionne le cerveau d'un poulet ni celui d'un cobaye. Qu'on commence par là. Pour le cerveau humain, du reste, les amphithéâtres ne sont que trop bien fournis. Quand on a examiné des cerveaux d'hommes de génie, quel enseignement en a-t-on tiré? Protestez avec moi, monsieur, protestez contre cet indigne traitement infligé, également, à une tête sublime et à une tête tranchée!

— Je proteste, monsieur Goubin. Si, cependant, l'étude du savant anatomiste qui passa la nuit en présence du cerveau de votre maître et du cerveau d'un satyre, démontre que jusqu'à ses derniers jours la pensée d'un grand philosophe est demeurée ferme et claire, puisqu'elle était produite par un instrument sain et parfait, ne sera-ce pas une réplique triomphante aux adversaires de M. Bergeret?

— Est-ce donc à cela qu'on en voulait venir, monsieur? Je n'y eusse pas songé... La démarche de la pensée de mon maître m'avait quelquefois surpris, en ces dernières années, et je m'étais essayé, respectueusement, à discuter avec lui. Mais quand je ne le comprenais pas, j'accusais, en secret, la subtilité excessive de ses raisonnements, ou la débilité de ma raison. Jamais je n'ai eu de soupçon outrageant sur son intégrité cérébrale... Vraiment, on a pressenti le malheur de bien loin. « Préservez-moi de mes amis ; mes ennemis, je m'en charge ! » M. Bergeret connaissait bien cette phrase-là, qui est de Voltaire... Finirai-je, monsieur? Ramené le lendemain matin au petit château où reposait le reste de ce corps vénérable, le cerveau repartit aussitôt pour la ville, car la mise en bière avait été retardée. Il ne revint qu'à la nuit close. Quatre fois six kilomètres... Je sais compter, monsieur.

— Monsieur Goubin, vous avez là des sujets de méditation pour tout le reste de votre vie...

— Oui, monsieur. Ma vie est empoisonnée. Mais vous le dirai-je? L'image la plus attristante que j'aie conservée de ces jours funestes, ce n'est pas celle de la table où reposa le cerveau de mon maître, côte à côte avec un cerveau monstrueux. Ce n'est pas celle de sa dépouille mortelle, si pâle, si réduite, si changée, mais belle encore, et dont on a conservé un moulage, dont je posséderai un exemplaire, dussé-je, pour cela, commettre des bassesses ou un crime. C'est l'image de son départ pour Paris...

— Vous y fûtes enfin convié?

— Non, monsieur. On m'écarta soigneusement. « Ce sera de fort bon matin ; et il n'y aura rien. » Vous le devinez bien : je dormis à peine. A l'aube, j'étais là. Par les trous d'un petit judas, je vis aller et venir, en pyjama et en pantoufles, ceux qui s'étaient chargés d'expédier le corps de mon maître vers Paris.

L'opération se fit sans cérémonie. J'eus à peine le temps de voir passer le fourgon automobile. Dans le coupé qui est devant, je distinguai deux blouses blanches, une casquette de chauffeur, et le chapeau d'un maître des cérémonies. Il y avait aussi, pour qu'aucune place ne fût perdue, des sacs à main, des valises, et peut-être un carton à chapeau. Mais vous savez que j'ai la vue basse, et, pour le carton, je ne jure point.

— Mais derrière le fourgon, monsieur Goubin?

— Personne, monsieur. J'ai couru vingt mètres de toutes mes forces. Hélas ! Je m'essouffle vite... Et du reste, en raisonnant, pouvais-je suivre une auto plus de deux cents kilomètres? Le corps trahit l'esprit.

— Je ne vous accuse pas, monsieur Goubin.

— Plusieurs heures plus tard, monsieur, une autre auto partit. Mais mon bon maître avait bien de l'avance. On ne dut pas le rejoindre avant Saint-Cloud... Pensez-vous à tout ce qui aurait pu se passer?

— Il ne s'est rien passé, monsieur Goubin !

— Je n'en sais rien... Mais je devine que mon maître a traversé, inconnu, des villes et des villages où on eût pu lui faire hommage. Je crains que les honnêtes salariés qui le conduisaient n'aient pas pu accomplir ce trajet de sept heures sans se restaurer ; et je vois, monsieur, je vois, le cercueil de mon maître attendant à la porte d'un cabaret...

— Vous délirez, monsieur Goubin ! Quelle imagination impétueuse. Je vous accorde qu'on risquait gros, à ne pas mieux surveiller le transport de M. Bergeret. Une rencontre d'autos était possible... Mais si tout ceci n'était pas merveilleusement, ni très pieusement organisé, n'oubliez pas qu'on a enterré avec votre maître le flacon de formol qui servit à son embaumement. Voilà une délicatesse.

— Vous avez raison, dit M. Goubin. C'est ma seule consolation.

ROBERT KEMP.

A propos de « l'École des Femmes »

On nous a fait voir, depuis le début de la saison, beaucoup de pièces nouvelles. Aucune ne vaut qu'on s'y arrête sérieusement, hors celles de MM. Donnay et Duvernois, dont nous avons parlé, et celle de M. Lenormand, dont nous parlerons. Mais l'événement de ce début d'année théâtrale est la querelle soulevée par M. Antoine et M. Guitry à propos de *l'Ecole des femmes*.

Vérité d'évidence, hors de conteste, M. Lucien Guitry est le premier comédien de notre temps. Chaque année, il s'offre le luxe d'interpréter une grande comédie de Molière : il y a deux ans, *le Misanthrope;* l'an passé, *Tartufe*, cette année, *l'Ecole des femmes*. Son interprétation suscitait chaque année une vive controverse. M. Guitry a fondé sa réputation dans les personnages des drames modernes. Ses dons physiques, sa carrure, son autorité, sa maîtrise même le portent à jouer les rôles des comédies de Molière d'une certaine manière. Nous dirions bien d'une manière plus dramatique que comique, mais M. Guitry ne veut pas qu'on emploie ces mots-là. Dans un article de *l'Illustration*, il a écrit qu'il ne sait pas ce que c'est que d'être comique, ni que d'être dramatique. Concédons provisoirement qu'il ait raison. Écrivons que M. Guitry joue *Alceste*, *Tartufe* et *Arnolphe* de façon à rendre ces personnages émouvants plutôt qu'à les rendre risibles. Lui-même ne pourrait, je pense, rien reprendre à cette définition.

Cette année M. Antoine a envenimé l'affaire. Le Théâtre Édouard VII, où M. Guitry joue *l'Ecole des femmes*, a prié M. Antoine de prononcer chaque soir, avant la pièce, une courte conférence. Or,

avec M. Antoine, il n'y a jamais moyen d'être tranquille. Sa conférence est fort bonne, présentée avec une rondeur pleine de finesse et l'on peut penser qu'un homme aussi intelligent que lui dit des choses intéressantes quand il parle du théâtre. Seulement, il a mis le feu en parlant de la Comédie-Française. Il a loué M. Guitry, ce qui était fort bien, mais au détriment des acteurs de la Comédie-Française, ce qui n'était peut-être ni très juste, ni très opportun.

La compagnie de la Comédie-Française est semblable à l'animal très méchant : quand on l'attaque, elle se défend. M. Gabriel Boissy commença par lui apporter un secours de l'extérieur, en un article judicieux et nourri de *Comœdia*. Puis, tour à tour, un comédien lettré, M. Truffier, et une actrice d'une intelligence exceptionnelle, Mme Dussane, envoyèrent à *Comœdia*, que ces questions intéressent au premier chef, deux lettres aussi vives et piquantes dans la forme que sensées quant au fond. Enfin, la Comédie-Française, en corps, fit front ; elle convia ses juges, le public et la critique, à venir comparer ; elle annonça pour le plus prochain dimanche *l'Ecole des femmes* avec tous les chefs d'emploi.

Il convient de remercier M. Guitry d'avoir provoqué ce débat. Son interprétation du rôle d'Arnolphe est assurément éclatante. M. Guitry ne cherche point à montrer un extravagant contre qui se retournent ses propres précautions et ses propres faiblesses. Il montre un homme de cinquante ans (le texte dit quarante-deux, mais on sait que nous avons reculé la limite d'âge) aux prises avec le destin. Son Arnolphe est un profond calculateur qui, depuis treize ans, travaille pièce à pièce à sa sécurité, à son plaisir, à la satisfaction de sa vanité, d'un mot à son bonheur. Mais il a entrepris de lutter contre la fatalité. Il est fatal que les hommes mûrs ne plaisent pas aux petites jeunes filles et soient joués par elles. Quand l'Arnolphe de M. Guitry cherche à dompter Agnès, il est émouvant et terrible. Quand il tombe de son haut, il souffre et il est plus émouvant encore.

En ce sens, M. Guitry est incomparable. Le point de départ admis, on ne peut pousser plus loin l'intelligence dans l'art de dire et l'autorité dans l'art de composer. Même ceux qui croient que son interprétation du personnage n'est pas conforme à l'esprit de Molière ne peuvent qu'admirer comme il convient une pareille maîtrise. Toute la question est de savoir si cette maîtrise est compatible avec l'esprit du rôle.

Il est clair que Mounet-Sully ou Talma auraient pu jouer Arnolphe sans cesser pour cela d'être Mounet-Sully ou Talma. Une remarque cependant : nos aînés ont vu jadis M. Guitry jouer les personnages romantiques, comme Armand Duval de *la Dame aux camélias*, et ils s'accordent pour déclarer que ces rôles ne lui convenaient pas. La raison est simple : ce sont des rôles faux et le jeu, le débit de M. Guitry sont aussi semblables à la vérité idéale que peuvent l'être le jeu ou le débit d'un acteur. Il faisait donc contresens dans les

rôles romantiques, ce qui est à nos yeux une inestimable qualité.

Avec Molière, rien à craindre de tel. Les créations de Molière sont aussi semblables à la vérité idéale que peuvent l'être les créations d'un écrivain. N'y a-t-il qu'une vérité idéale? La question est là.

C'est une constatation de fait que les hautes époques n'ont jamais hésité à résoudre. Il n'y a pas une façon unique de faire sentir aux hommes la vérité. Les hautes époques ne sont pas de l'avis de M. Guitry : elles ont toujours soigneusement distingué entre le tragique et le comique. Où était la charnière, la différence essentielle? Les sentiments nobles étaient tragiques, les ridicules étaient comiques. Voilà tout le secret.

A la lueur de cette distinction si simple, il n'est pas possible de soutenir que le rôle d'Arnolphe échappe au comique. Arnolphe est ridicule. Molière, dans *la Critique de l'Ecole des femmes*, l'appelle plusieurs fois un extravagant. Il y a disproportion de toutes parts entre le but qu'il se propose et les moyens qu'il emploie. Coquelin aîné a fort judicieusement remarqué que, s'il n'était ridicule, il serait odieux. C'est vrai, et ce trait devrait suffire à interdire de nous apitoyer.

Sarcey a fait observer que, de la manière dont Arnolphe s'y prend, il ne peut qu'être vaincu : il est parfaitement possible qu'un homme mûr se fasse aimer d'une très jeune fille ; mais ce ne sera jamais en parlant à son instinct, ce sera en parlant à son intelligence. Si on laisse faire l'instinct, une jeune fille de seize à dix-sept ans aimera un jeune homme de vingt-cinq. Plus Arnolphe la tiendra près de la nature, plus elle risquera de lui échapper, car il n'est pas naturel que les jeunes aiment ceux qui ne le sont plus.

Arnolphe, et là est la clef du problème, agit de manière à blesser la raison : tel était, au dix-septième siècle, le ridicule majeur. Tout personnage qui s'écartait de la raison paraissait, aux yeux de ce temps où la raison faisait autorité, ridicule, et par conséquent comique. Voilà ce qui a été brouillé entre ce temps et le nôtre. Ce qui ne veut pas dire, comme l'écrit excellemment Mme Dussane, que le drame n'était pas perceptible aux hommes du dix-septième siècle. Leur sensibilité était plus robuste, elle n'était pas moins profonde. *Il me semble*, dit-elle, *que les éléments contradictoires étaient les mêmes, mais qu'il y a eu simplement un renversement de la perspective.* On ne peut mieux dire.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'est mis en tête qu'il y avait du tragique dans Arnolphe. Du temps même de Molière, un ennemi, Robinet, le lui reprochait. Il est vrai de dire que Robinet était tout seul de son avis. Au contraire, le Lysidas de la critique trouve que Molière a poussé le rôle d'Arnolphe beaucoup trop au comique, et que c'est un de ses grands torts. *Ne descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour avec ces roulements d'yeux*

extravagants, ces soupirs ridicules, et ces larmes niaises qui font rire tout le monde? Ainsi jouait Molière. Au témoignage de Molière lui-même, nous voilà loin de M. Guitry.

Au siècle suivant, Lekain se mit en tête de jouer Arnolphe. Il ne réalisa pas son projet et, à la période suivante, on suggéra à Talma de réaliser l'idée de Lekain. Il étudia le rôle et le rendit en disant : « Impossible. Un personnage amoureux qui dit à celle qu'il aime, pour la toucher,

Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?

est un personnage comique. »

Plus près de nous, Got joua le rôle dans le même esprit que M. Guitry. Faut-il écrire qu'ils ont eu tort? Ce n'est pas nécessaire. Un acteur n'est pas blâmable, en particulier un grand acteur, quand il cède à la tentation de jouer un rôle qui n'est pas de son emploi, comme on disait au temps où l'on ne se fâchait point, comme fait M. Guitry, quand on proposait des distinctions entre le comique et le tragique. L'emploi était fonction du caractère physique de l'interprète. Il est clair que M. Guitry, avec sa carrure d'empereur romain, ne peut pas faire rire dans Arnolphe, parce qu'il donne, comme dit encore fort bien Mme Dussane, une impression d'orgueil justifié. Son plus grand tort sera qu'il désaxe complètement la pièce. Agnès, qui fait souffrir un tel homme, en paraît presque antipathique. Les quinquagénaires s'émeuvent profondément de voir leur douleur si bien exprimée par M. Guitry. Mais les femmes, les jeunes filles, quel parti prennent-elles?

Et la Comédie-Française, comment a-t-elle supporté l'épreuve? Tout le monde l'a dit ; on a vu le « grand sociétaire » au Théâtre Édouard VII et la « troupe » à la Comédie-Française. On a dit que le public riait à fond au Théâtre-Français et ne riait pas, ou guère, au Théâtre Édouard VII. Pourtant, à notre gré, nous n'avons pas encore trouvé l'acteur qui jouait Arnolphe; M. Bernard, assez comique. Non par insuffisance de talent, mais question d'emploi, encore. M. Guitry a beau nous inviter à effacer, dans une vision générale de la vie, les différences entre le comique et le tragique, Molière est un auteur comique ; c'est une vérité qu'on ne saurait trop répéter, bien qu'elle ait longtemps appartenu au répertoire de M. de la Palice. Il n'est si grand que parce qu'il a mis tant de vérité dans le comique, et la vérité est chose dont on peut rire ou pleurer tour à tour, selon l'envie qu'on en a et la façon dont on regarde la vie.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La chute de M. Ramsay Macdonald. Les soucis de l'Angleterre. — *Le cabinet Ramsay Macdonald est renversé à la Chambre des Communes* (8 *octobre*). *C'est la fin de l'expérience travailliste, qui n'a pas résolu la question du chômage et laisse après elle la menace d'un déficit budgétaire.*

A l'extérieur, M. Macdonald n'a pas été plus heureux. La chute du roi Hussein (3 *octobre*), *qui faisait figure de protégé de l'Angleterre, est un échec pour cette puissance. Les Wahabites entrent à La Mecque* (13 *octobre*).

En tombant, M. Macdonald réussit à obtenir du roi la dissolution de la Chambre des Communes et la fixation des élections au 29 *octobre.*

Le protocole de Genève. L'exécution du plan Dawes. — *Le protocole de Genève sur l'arbitrage, le désarmement et la sécurité, est signé le* 2 *octobre.*

— *Les négociations de Londres entre les banquiers anglo-saxons et l'Allemagne aboutissent à un accord aux termes duquel la France souscrira pour* 3 *millions de livres sterling à l'emprunt prévu par le plan Dawes pour restaurer les finances allemandes. La Belgique et l'Italie souscriront de leur côté, chacune pour un million et demi de livres sterling* (10 *octobre*).

France. — *M. Chautemps, ministre de l'Intérieur, prescrit une enquête sur l'action des congrégations* (5 *octobre*).

— *Mgr Andrieu, archevêque de Bordeaux, dans une lettre qui constitue une réponse au manifeste de M. Herriot, conseille aux catholiques l'ordre et la discipline* (6 *octobre*).

— *Le Congrès des fonctionnaires rappelle à M. Herriot les engagements pris par le cartel des gauches durant la période électorale. Il exige, pour tous les fonctionnaires, un traitement minimum de* 6 000 *francs* (6 *octobre*).

Le gouvernement décide de lier à la revision des traitements la réduction du nombre des fonctionnaires. Pour les emplois civils, une réduction de 20 000 *emplois sera obtenue par une « réorganisation des services »* (11 *octobre*).

Il accepte le minimum de 6 000 *francs et assure que cette révision ne coûtera pas au budget plus de* 700 *millions* (15 *octobre*).

Allemagne. — *Les pourparlers et les discussions continuent, entre les divers groupes du Reichstag, pour un remaniement d'un cabinet. Il est question d'élargir la majorité vers la droite. Le centre catholique se déclare partisan d'un bloc bourgeois* (15 *octobre*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31422.